

THÈSE DE
PARIS.
1883.
N^o. 27.

UNIVERSITE DE FRANCE
ACADÉMIE DE PARIS

L'HÉRÉDITÉ

CONSIDÉRÉE DANS
SES CONSÉQUENCES MORALES ET RELIGIEUSES

THÈSE

Présentée à la Faculté de Théologie protestante de Paris
Pour obtenir le grade de Bachelier en Théologie

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

Le Jeudi 15 Février 1883, à 2 heures

PAR

ALEXANDRE CHOUILLET

De La Mothe-Saint-Héraye (Deux-Sèvres)

LAIGLE
IMPRIMERIE DE F. GUY
4, Rue des Tanneurs, 4
1883

UNIVERSITE DE FRANCE
ACADÉMIE DE PARIS

L'HÉRÉDITÉ

CONSIDÉRÉE DANS

SES CONSÉQUENCES MORALES ET RELIGIEUSES

THÈSE

Présentée à la Faculté de Théologie protestante de Paris

Pour obtenir le grade de Bachelier en Théologie

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

Le Jeudi 15 Février 1883, à 2 heures

PAR

ALEXANDRE CHOUILLET

De La Mothe-Saint-Héraye (Deux-Sèvres)



LAIGLE
IMPRIMERIE DE F. GUY
4, Rue des Tanneurs, 4

1883

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

EXAMINATEURS DE LA SOUTENANCE

M. LICHTENBERGER, *Président de la soutenance.*
MM. LICHTENBERGER, }
MASSEBIEAU, } *Examineurs.*
MÉNÉGOZ, }

La Faculté ne prétend approuver ni désapprouver les opinions particulières
du candidat.

A Monsieur J.-A. BRUNET

Instituteur à Lezay (Deux-Sèvres), mon premier et cher maître.

Hommage reconnaissant.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41546311_0006

L'HÉRÉDITÉ

CONSIDÉRÉE DANS SES

CONSÉQUENCES MORALES ET RELIGIEUSES

CHAPITRE I.

L'HÉRÉDITÉ. — COUP D'ŒIL HISTORIQUE. — LES LOIS.

L'hérédité est la loi en vertu de laquelle les ascendants, outre le type de l'espèce, transmettent aux descendants des particularités d'organisation et d'aptitudes.

Que les fils ressemblent à leurs parents ou à leurs arrière-parents, c'est un fait qui a été de tout temps constaté. « Les vices de la mère, dit Euripide, se reproduisent dans la fille. Ayez soin, vous qui cherchez une épouse, de chercher une femme issue de mère vertueuse. (1) » Et ailleurs : « Quand les fondements d'une race sont mal assurés, les descendants sont voués nécessairement au malheur. »

Les malheurs chantés par les poètes de certaines grandes familles, les Labdacides à Thèbes, les Atrides à Argos, fournissaient des exemples éclatants de ces héritages terribles qui se transmettent de gé-

(1) Eurip. *Androm.* trad. Personneaux I, 64.

(2) Eurip. *Herc. furieux*, trad. Personn. I. 387.

V. pour ce chap. de Quatrefages, Darwin. *Etude sur le transformisme* Paris 1870; — H. Spencer. *Biologie*; Prosper Lucas. *Traité de l'Hérédité* Paris 1847-1850; Darwin, *Variation*.

nération en génération avec une fidélité parfois effroyable. Chacun d'ailleurs, en regardant autour de soi, pouvait constater des cas aussi frappants de transmission héréditaires. L'imagination populaire dont les poètes nous ont transmis les créations, attribuait ces successions inexplicables de crimes ou de malheurs à la vengeance des dieux gardiens des justes lois et redresseurs des torts de l'homme envers ses semblables ou envers le ciel. Et comme souvent bien des choses gardent une mystérieuse amertume dans la destinée des mortels, l'antiquité plaçait par-dessus la vie humaine, comme par dessus la volonté des dieux, le destin sombre et menaçant : « Que personne, avant la fin de ses jours, n'ose se dire heureux ! »

Le phénomène de l'hérédité dut de bonne heure attirer l'attention des philosophes. Lucrèce le dépeint en termes d'une exactitude toute moderne : « Les enfants ressemblent au père ou à la mère selon que la semence de l'un ou de l'autre a dominé... Il arrive aussi que les enfants ressemblent à leurs aïeux ou à leurs ancêtres les plus éloignés, parce que souvent les deux époux renferment en eux un grand nombre de principes qui, transmis de pères en pères, viennent primitivement de la tige même. » (1) Même précision de termes, cinq siècles avant Lucrèce, chez le grand médecin grec Hippocrate (2), et aussi, chose curieuse, dans un livre des Indous, où on lit ce qui suit : « La semence découle des principales, ou selon d'autres de toutes les parties du corps ; elle contient en puissance toutes les facultés dévolues aux organes ; s'il y a des vices inhérents à quelque partie de l'organisme des générateurs, ils doivent nécessairement se transmettre à la semence, et de la semence à l'enfant puisqu'il émane d'elle... » (3)

Au XVI^e siècle, Montaigne écrivit cette phrase bien connue : « Quel monstre est-ce, que cette goutte de semence de quoy nous sommes produicts, porte en soy les impressions non de la forme corporelle seulement, mais des pensements et des inclinations de nos pères ? Cette goutte d'eou, où loge-t-elle ce nombre infini des formes ? et comment porte elle ces ressemblances d'un progrez si téméraire et si desreiglé que l'arrière-fils respondra à son bisayeul, le nepveu à l'oncle ? » (4)

Toutefois jusqu'ici il n'y avait dans ce domaine, comme dans ceux de la plupart des sciences, que des faits isolés plus ou moins bien

(1) Lucrèce, édit. Garnier, IV, 225.

(2) Hippocrate II, 59, trad. Littré.

(3) Manava-Dharma-Sastra, lib. III, stat. 49.

(4) Montaigne, Essais, liv. II, chap. XXXVII.

constatés. Mais peu à peu les sciences prennent leur essor. Buffon écrit son livre des *Epoques de la nature* où il exprimait le premier cette idée que l'état actuel de notre globe est le résultat de révolutions successives. Lamarck entrevoit dans ses grandes lignes la loi de l'évolution, que l'école anglaise devait affirmer avec tant d'éclat au XIX^e siècle. Lavoisier fonde la chimie. Cuvier établit la loi de la corrélation des formes, d'après laquelle toutes les parties d'une même organisation étant en harmonie entre elles, il suffit de connaître un organe d'un animal pour en déduire les autres, il ressuscite tout un monde *disparu*, et il fait défiler devant nos regards les animaux étranges des époques préhistoriques. Avant que l'homme vint sur la terre, la terre avait toute une histoire, dont les débris sont ensevelis dans les couches successives du sol. Etienne Geoffroy St-Hilaire introduit dans la science, ses vues fécondes sur l'unité de composition organique : il y a dans la construction des êtres, du haut en bas de l'échelle animale, un même plan qui se reproduit partout : sur la variabilité des espèces ; sur le balancement des organes ; un organe ne peut se développer démesurément sans que quelque organe ne s'atrophie proportionnellement.

Ces travaux féconds ouvraient sur l'histoire des origines et sur le développement des êtres des horizons nouveaux. L'attention des savants commença à se fixer sur la loi d'hérédité, et Prosper Lucas, vers 1850, donna son grand traité de l'Hérédité naturelle, où il posa les lois de l'hérédité telles à peu près qu'on les admet aujourd'hui et où il rassembla une énorme quantité de matériaux. La loi d'hérédité est générale et régit l'individu tout entier. Comment alors expliquer les différences ? Prosper Lucas admettait concurremment à la loi d'hérédité une loi d'innéité par laquelle la nature invente toujours et ne se répète jamais dans ses créations. C'était un compromis. L'école anglaise allait dégager la loi dans toute sa netteté.

A notre époque l'industrie dans sa poursuite de la fortune, a souvent été une utile auxiliaire de la science. Les éleveurs de bestiaux, pour avoir des produits répondant aux conditions de poids, de volume de force musculaire ou encore de rapidité qu'on leur réclamait, furent amenés à croiser entre eux des individus de races ou simplement de variétés différentes, ou encore des individus de même race doués de qualités spéciales. Le succès répondit à leurs efforts. Ils créèrent des races d'animaux qui n'existaient pas encore, des races bovines fortes laitières, par exemple, des races de chevaux d'une force musculaire étonnante. Choissant les individus qui présentaient les qualités spéciales qu'ils avaient en vue, ils en obtenaient des produits dont ils

conservaient seulement les individus réussis, lesquels se reproduisant ensemble donnaient, au bout de trois ou quatre générations, sous l'œil intelligent de l'éleveur, les descendants qu'on recherchait. La race nouvelle était alors créée, on pouvait l'abandonner à elle-même. Voilà des résultats décisifs, vous voulez des chiens possédant à la fois les aptitudes à la chasse du lévrier, et la force musculaire du bouledogue, on vous les créera, et assez rapidement.

Ces faits frappèrent vivement un jeune savant anglais, qui, dans un voyage de cinq ans autour du monde, de 1831 à 1835, recueillit sur la faune et la flore des deux mondes une quantité énorme de matériaux.

En possession déjà des principales idées de son système, Ch. Darwin passe 20 années de sa vie, de 1837 à 1858, à les étudier sous toutes leurs faces ; il ramasse des preuves, fait des expériences, coordonne ses matériaux et élabore l'un des systèmes qui ont le plus ébranlé l'esprit humain.

L'anglais Malthus avait déjà constaté le fait que parmi les êtres qui éclosent à la vie, un petit nombre seulement subsiste ; le reste apparaît, jette, semble-t-il, un regard sur le monde où il aspire : il n'y a pas de place pour lui, il s'évanouit. De 18 à 20 ans la femme donne le jour à 700,000 germes vivants, 700,000 semences d'hommes qui pourraient devenir des hommes. Tel poisson porte dans ses flancs plusieurs millions d'œufs ; si d'autres poissons n'étaient pas là pour les dévorer, en quelques années, la mer en serait comblée. Du haut en bas, dans les abîmes de l'Océan, la guerre existe, implacable et féroce ; les espèces se nourrissent des espèces ; les plus faibles périssent, les plus forts seuls vivent au milieu d'innombrables hécatombes. Sur terre même spectacle, même état de guerre, même lutte sans trêve et sans merci. Les plantes les plus faibles disparaissent devant les plus vivaces. Telle espèce introduite au 16^e siècle en Amérique a fait le vide sur d'immenses espaces et anéanti des quantités d'autres plantes. Dans nos champs, dans nos plaines, dans cette nature où il nous est si bon parfois d'aller reposer nos regards attristés par le tableau des misères humaines, là aussi existe le combat, la lutte entre les espèces, et au sein des espèces la bataille pour la vie.

Cette surabondance d'êtres aspirant à la vie va devenir la source du progrès. Il y a entre les espèces, et dans l'intérieur des espèces entre les races, et dans l'intérieur des races entre les individus, une lutte pour la vie qui fait que les espèces, les races, les individus les mieux doués, les plus forts seuls subsistent, fournissent la carrière qui leur

est dévolue et se reproduisent. C'est une sorte de choix, de triage qui s'opère de la sorte, c'est la sélection naturelle. Ce que les éleveurs font avec intelligence quand ils éliminent de leurs troupeaux les individus de qualité inférieure, la nature le fait d'une façon aveugle par la loi de la sélection naturelle.

Et la nature dans son œuvre est aidée par l'hérédité qui fait que le éleveurs produiront telle ou telle race d'animaux. Les individus qui ont triomphé dans la lutte pour la vie, transmettent à leurs descendants les qualités qu'ils possédaient, et qui permettront à ceux-ci de triompher également.

Dans les limites que nous venons de dire, la lutte pour la vie, la sélection naturelle et l'hérédité sont, non pas des hypothèses, mais des faits positifs, bien constatés. Chez les végétaux et chez les animaux, ces lois s'exercent d'une façon absolue; dans l'humanité, en dépit de tous les progrès de la philanthropie et de la charité chrétienne, la lutte pour la vie existe également, et il ne manque pas de philosophes pour se plaindre qu'une charité funeste dans ses effets, cherche à lui tracer des limites. Par suite, là aussi s'exerce la sélection naturelle; l'hérédité transmet aux descendants les qualités supérieures des ascendants et les faibles sont sacrifiés.

Darwin ne s'en est pas tenu là. Dans un immense travail qu'il a fait sur les pigeons, il a prouvé, d'une façon, paraît-il irréfutable que toutes les races de pigeons qui existent, plus de 150, proviennent d'une seule race, le biset. Il a tiré de ce fait et d'autres sa doctrine du transformisme. Hommes, animaux, reptiles, oiseaux, poissons, insectes proviennent d'un même ancêtre, d'un même prototype qui est allé peu à peu se différenciant par suite des influences externes et internes. La sélection naturelle a accentué ces différences, l'hérédité les a transmises et maintenues. Les êtres d'abord très simples sont allés se compliquant organiquement. De même que d'une seule race de pigeons proviennent toutes les races colombrines actuelles, de même, après des centaines et des centaines de milliers d'années, sur les débris de quantités d'espèces plus simples aujourd'hui disparues et dont nous retrouvons les restes dans les couches géologiques de notre globe, toutes les espèces d'êtres vivant actuellement se sont lentement constituées. Tout s'est fait par petites différences lentement accumulées et transmises. La loi de l'hérédité se trouve être ainsi, avec la loi de la sélection naturelle, la grande loi de la création.

Ces conclusions de Darwin accueillies avec enthousiasme par les uns, ont été vivement combattues par d'autres. Beaucoup de savants

se tiennent dans la réserve. Toujours est-il que le darwinisme a profondément ébranlé les esprits et ouvert de vastes horizons sur les origines du monde animé. Les théoriciens matérialistes se sont empressés de l'accueillir en en déduisant des conséquences que Darwin lui-même a toujours repoussées. Et si le transformisme n'a pas encore passé dans la science comme vérité démontrée au même titre que les fameuses hypothèses de Newton sur l'attraction universelle, de Descartes sur la transmission de la lumière par ondulations, et de Laplace sur l'origine de notre système solaire considéré comme ayant été jadis une nébuleuse; il n'en est pas moins vrai qu'il est jusqu'ici l'hypothèse expliquant le mieux notre monde terrestre actuel dans son origine et dans son développement. Il est probable que ce système ne tiendra pas dans toutes ses parties, et que s'il subsiste ce sera profondément modifié. Mais un fait certain, c'est qu'il n'est contraire ni au spiritualisme, ni surtout au christianisme, qui de plus en plus d'ailleurs va rester seul en présence du matérialisme. La Bible, l'Evangile n'ont jamais fait de science, même philosophique. Les auteurs sacrés n'ont pas la prétention de nous révéler les vérités du monde physique; mais les vérités du monde moral. La révélation nous a été donnée en vue de notre salut. Et si les vérités révélées peuvent et doivent, en tant que vérités morales, rentrer dans un système philosophique, et même cosmogonique, elles ne forment ni un système philosophique, ni une partie organique d'un système cosmogonique. Soyons d'ailleurs bien persuadés que la vérité est une, qu'il ne peut pas y avoir une vérité scientifique exclusive de la vérité religieuse, ni une vérité religieuse qui ne soit pas scientifique. Regardons avec confiance la mêlée des opinions humaines, sûrs qu'il n'en peut rien sortir qui n'aille à la glorification du plan de Dieu pour notre salut.

Darwin et son école font rentrer l'homme dans la grande série des êtres qui animent notre globe. Etienne Geoffroy St-Hilaire avait déjà formulé la loi d'unité de composition des organismes: Darwin explique cette loi. S'il y a un même plan, une même ligne directrice, une même pensée qui va se développant à mesure qu'on remonte l'échelle des êtres organisés, c'est que tous ces êtres proviennent d'un même type primitif qui évoluant lentement à travers les époques séculaires et au sein des influences multiples du monde environnant a donné naissance à tout ce qui respire ici-bas. L'homme avec le singe, se trouve ainsi avoir pour ancêtre un quadrumane de l'ordre des simiens, duquel parent l'homme et le singe seraient issus en divergeant constamment l'un de l'autre par petites différences choisies par la sé-

lection et fixées par l'hérédité. D'illustres savants, en particulier M. de Quatrefages en France, Wirchow en Allemagne, se sont élevés contre ces conclusions de Darwin. Ils admettent pleinement les lois de la sélection naturelle et de l'hérédité. Celles-ci sont des faits parfaitement vérifiables et scientifiquement démontrés. Mais ils nient que ces deux lois suffisent pour établir les espèces (1) telles que nous les voyons actuellement constituées. Ils disent que depuis les premiers âges historiques, c'est-à-dire depuis 7 ou 8000 ans nous n'avons vu aucune espèce nouvelle apparaître sous l'action de la sélection naturelle et de l'hérédité. Or les lois qui régissent actuellement notre globe sont les mêmes que celles qui ont agi autrefois, il y a 20,000 ans, 100,000 ans. Donc l'hypothèse du transformisme a contre elle les faits naturels. De plus l'expérimentation lui est contraire. On a tenté d'obtenir par le croisement de deux espèces une espèce mixte; or tous les efforts tentés jusqu'ici ont absolument échoué. Malgré l'intervention humaine qui choisit et rapproche, qui fournit les conditions favorables, quifo rce pour ainsi dire la main à la nature, on n'a pu produire aucune espèce nouvelle. A quoi les transformistes répondent que la nature n'a pas opéré par croisement mais par petites divergences transmises héréditairement et lentement accumulées. Mais alors, réplique-t-on, il y aurait une infinité d'espèces, les divergences ayant dû être infinies. C'est ce qui existe, objectent les transformistes; entre deux espèces, il y a des quantités d'êtres qui flottent aux limites sans appartenir précisément ni à l'un ni à l'autre. Le passage entre deux espèces se fait par gradations insensibles, et même aux limites de deux règnes se trouvent des êtres indécis que l'on ne sait pas trop dans quel règne placer. On trouve d'ailleurs dans le sein de la terre de nombreuses espèces disparues qui viennent se classer entre nos espèces actuelles et combler ainsi les vides. Puis il faut remarquer que les divergences d'organi-

(1) Une espèce est l'ensemble des individus plus ou moins semblables entre eux qui sont descendus ou qui peuvent être regardés comme descendus d'une paire primitive unique par une succession ininterrompue et naturelle de familles. (de Quatrefages) Il y a l'espèce humaine, l'espèce canine, l'espèce bovine, etc... Au dessus de l'espèce il y a les règnes, le règne animal, le règne végétal et le règne minéral. Au dedans de l'espèce se sont formées par l'influence des milieux des variétés qui ont donné naissance à des races. Puis dans les races se sont constituées les nations. Il y a dans l'espèce humaine les races japhétique, sémitique et chamitique, dans la race japhétique, il y a des Slaves, des Germains; etc. Tout le monde est d'accord pour admettre dans l'intérieur des espèces l'action souveraine des lois posées par Darwin.

sation qui se produisent dans les types des êtres, n'ont des chances de se maintenir, de s'accuser, de se développer, de donner naissance à des espèces, que lorsqu'elles vont dans le sens de la vie, lorsqu'elles sont entraînées dans le courant de l'évolution. Les monstres (1) ont peu de chances de vivre, ils n'en ont aucune de se perpétuer ; la lutte pour la vie, la sélection, le milieu les tuent infailliblement.

Pourtant il y a contre le darwinisme, en ce qui concerne l'homme, une chose étrangement puissante, et qui fait que pour notre part, nous ne pouvons actuellement admettre cette théorie dans toute son étendue. On n'a nulle part rencontré les traces de ce soi-disant ancêtre primitif de l'homme, qui aurait été placé plus bas dans l'échelle de l'animalité. Tous les débris humains trouvés dans les couches de la terre ressemblent exactement aux parties similaires de l'homme actuel. L'homme des premiers âges de l'époque quaternaire, tout aussi bien que l'homme des derniers âges de l'époque tertiaire, c'est déjà l'homme du XIX^e siècle. N'est-il pas étonnant qu'alors que tant d'espèces disparues aujourd'hui ont laissé des vestiges qui nous ont permis de les reconstruire, l'homme primitif seul, l'ancêtre de l'homme actuel n'ait rien laissé de lui, pas un bras, pas un crâne ? Les espèces, quel qu'ait été leur mode d'apparition, ne seraient-elles pas en effet immuables ? Tout se serait-il bien formé par lente évolution, comme le veulent les darwinistes, et ne faudrait-il pas faire une part beaucoup plus large aux grands cataclysmes géologiques, comme le voulait Cuvier, et admettre, avec E. Geoffroy St-Hilaire, la possibilité de modifications brusques des types donnant naissance à des espèces nouvelles ? C'est affaire aux savants à décider.

Cependant nous devons mentionner un fait curieux emprunté à l'embryologie, et souvent invoqué en faveur de la théorie transformiste. C'est la curieuse loi dite de Baer, du nom de son inventeur. L'homme, comme on sait, sort d'une cellule. Or à l'origine cette cellule ressemble non seulement aux cellules d'où sortent tous les animaux, mais encore aux cellules qui donnent naissance à tous les végétaux. Puis l'embryon humain se développe par multiplication de la cellule primitive. Il se distingue alors de l'embryon des végétaux, mais ressemble à l'embryon de tous les êtres du règne animal. Nouvelle croissance, nouvelle différenciation. L'embryon humain se dis-

(1) C'est à dire les anomalies quant aux espèces actuelles ; mais parmi ces espèces, il y en a tellement de monstrueuses ! Toutes ne le sont-elles pas à ces degrés divers ?

tingue de celui des annélides et des mollusques et ressemble à celui de tous les vertébrés (poissons, reptiles, oiseaux et mammifères). Puis il se sépare de l'embryon des poissons, reptiles et oiseaux et ne ressemble plus qu'à celui des mammifères. Bientôt il ne ressemble plus qu'aux embryons des quadrumanes et finalement aux embryons seuls des quadrumanes supérieurs. « A supposer, dit M. H. Spencer, que les germes de toutes les espèces d'organismes se développent simultanément, nous pouvons dire que tous les membres de cette immense multitude d'êtres font leur premier pas dans la même direction; qu'au second pas une moitié de cette multitude se sépare de l'autre et s'engage dans un cours différent de développement; que l'assemblage immense contenu dans chacune de ces divisions ne tarde pas à laisser voir une tendance à prendre deux ou plusieurs voies de développement; que chacun des groupes secondaires qui en résultent ne montre pendant un certain temps que de faibles différences entre ses membres, puis se divise en groupes qui se séparent toujours davantage à mesure qu'ils progressent; et ainsi de suite jusqu'à ce que chaque organisme, arrivé peu à peu à son développement parfait, ne soit suivi dans les modifications qu'il subira ultérieurement que par les organismes de la même espèce, et, pour finir, prenne les caractères qui le distinguent comme individu, et diverge très peu des organismes qui lui ressemblent le plus. »

« Le lecteur doit, cependant, se garder d'accepter cette généralisation comme exacte. La ressemblance qui se montre successivement entre ces groupes n'est pas rigoureuse, mais approximative. Les traits caractéristiques seuls sont les mêmes et non tous les détails. C'est comme si, dans l'un des groupes divergents dont nous venons de parler, chaque espèce d'organisme, tout en suivant une direction générale de développement semblable à celle des autres espèces avec lesquelles elle voyage pour un temps, montrait dès le début une tendance à quitter la route commune, tendance qui s'accentuerait davantage. Cependant après toutes les réserves nécessaires, les ressemblances sont visibles; et c'est un fait d'une grande valeur qu'elles se suivent de la façon que nous avons exposée. » (1)

Telle est cette loi de Baer, passablement défigurée par plusieurs auteurs. La croissance de l'embryon humain récapitulerait de la sorte l'histoire de tout le règne animal, indiquant les diverses étapes par lesquelles a passé ce règne en s'élevant de la cellule primitive jusqu'à

(1) H. Spencer, Biologie I. trad. Cazelles, page 170.

l'homme. En fait cette loi se ramène à la loi d'unité de composition d'Et. Geoffroy St-Hilaire, et ne prouve rien au delà.

Quoi qu'il en soit, le darwinisme inattaquable tant qu'il développe ses deux grandes lois de la sélection naturelle et de l'hérédité, en les montrant agissantes dans l'intérieur des espèces, demeure à l'état d'hypothèse brillante, mais non démontrée, lorsqu'il veut franchir l'espèce et appliquer ses deux lois fondamentales à la genèse de l'universalité des êtres. Il mérite d'appeler fortement l'attention, il ne peut se flatter encore d'entraîner tous les esprits.

Cependant une des plus belles intelligences de notre siècle, celui que Darwin lui-même appelle notre grand philosophe, a élevé en se fondant sur les lois générales du transformisme, un vaste système de philosophie. Il a fait une synthèse hardie dans laquelle trouve place le *monde cosmique* tout entier, et en face de laquelle on ne sait ce qu'on doit admirer le plus ou de la grandeur des lignes générales qui partant du monde expérimental vont se perdre dans l'infini de l'inconnaissable, ou de la netteté des détails.

Admettant comme démontrée l'hypothèse de Laplace que notre système solaire fut d'abord une nébuleuse, il montre la vie naissant à la surface de la terre, alors que par suite de son refroidissement graduel, la température était arrivée à un point où la vie devenait possible. Il suspend tout son système au principe premier de la persistance de la force dans ses transformations diverses. La formation de la matière organique et l'évolution de la vie dans ses formes inférieures s'opèrent sous les conditions cosmiques existantes : électricité, magnétisme, chaleur, c'est-à-dire le mouvement, la force ; il n'y a rien de plus dans les organismes que la redistribution de la force et du mouvement. Et pourtant les actions sont la substance de la vie, leur ajustement en étant la forme ; et la fonction est, depuis le commencement jusqu'à la fin, la cause déterminante de la structure. « Mon système, dit M. H. Spencer, n'est pas matérialiste. Car nos conceptions de matière et de mouvement ne sont que des symboles d'une réalité inconnaissable. Cette réalité se manifeste hors de la conscience sous les formes de la matière et du mouvement, elle est la même que celle qui se manifeste dans la conscience sous forme de sentiment et de pensée. Il n'y a de force au dedans ou au dehors de l'organisme que les modes diversifiés conditionnés de la force immanente universelle. Le matérialisme et le spiritualisme peuvent également se soutenir, mais le dernier n'a pas de moins bonnes raisons que le premier pour jus-

tifier sa hèse ; que le monde extérieur est quelque chose d'essentiellement identique avec ce que nous appelons l'esprit. » (1)

Quoi qu'il en soit, M. H. Spencer fait sortir de la première cellule le monde organique tout entier au moyen de son principe de la persistance de la force, et des deux lois darwiniennes de la sélection naturelle et de l'hérédité. Il parcourt successivement les sphères de la biologie, de la psychologie, de la sociologie et de la morale, montrant partout les mêmes lois à l'œuvre dans la construction des sociétés comme dans celle des intelligences et des organismes, organismes humains, organismes sociaux marchent nécessairement vers un état final d'équilibre, de balancement harmonieux des forces. Le bonheur alors sera atteint sur notre terre, toutes les forces y trouvant tout leur emploi. L'intégration sera complète, et dès lors sera suivie d'une dissolution, suivie elle-même d'une nouvelle intégration avec tous les corps de notre système solaire. L'étoile de notre monde marche elle-même à une intégration avec d'autres étoiles, et ainsi s'opère une marche mystérieuse vers quelque point de l'infini sous la poussée de l'inconnaissable, ainsi se fait quelque œuvre colossale dont la fin nous échappe.

Dans le système de M. H. Spencer bien plus encore que dans celui de Darwin, l'hérédité joue un rôle capital. En réalité elle l'est une conséquence du principe de la persistance de la force, et c'est elle qui opère souverainement non seulement dans le domaine de la biologie, mais encore dans celui de l'esprit. Nos idées les plus élevées sont un produit de l'hérédité, ce sont des instincts acquis, enregistrés dans le cerveau, transmis et devenus organiques. L'homme, à un moment donné de sa vie, a l'intuition de l'espace, du temps, de la cause, comme il a l'instinct de chercher le sein¹ de sa mère, aussitôt qu'il est placé dans ses bras.

Darwin ne fait jouer à l'hérédité un rôle aussi capital que dans la formation des espèces, dans le domaine purement physiologique. En ce qui touche l'intelligence et les idées morales, il entoure ses affirmations, ses propositions de restrictions et de peut-être. Cela est apparent surtout dans la dernière édition de la « Descendance de l'Homme, » qu'il a remaniée en beaucoup de ses parties, reconnaissant avec sa bonne foi ordinaire qu'il avait été trop absolu dans plusieurs de ses théories. Cet esprit sagace a fort bien vu qu'il marchait ici sur un terrain glissant, et s'il admire les fortes constructions de son

(1) H. Spencer, Biologie I, appendice.

grand philosophe, il se garde bien de le suivre dans toutes ses théories.

Voici formulées par Prosper Lucas d'abord, reprises et précisées par Darwin, les lois de l'hérédité, telles qu'elles sont généralement admises aujourd'hui :

1^o *Loi de l'hérédité directe ou immédiate.* Tous les caractères physiques et moraux du père et de la mère sont transmis à l'enfant dans leur équilibre ; mais le plus souvent, toujours même, l'enfant participe seulement à des degrés divers aux qualités du père et de la mère. La double influence n'existe jamais à dose égale. Il n'y a jamais non plus anéantissement de l'une des influences, et quand elle n'apparaît pas, c'est qu'elle existe à l'état de force latente ; elle se manifestera à la seconde, à la troisième génération, plus tard encore.

2^o *Loi de prépondérance dans la transmission des caractères.* L'enfant tient plus de son père que de sa mère et réciproquement. La prépondérance peut aller d'un sexe à l'autre, du père à la fille, de la mère au garçon : c'est l'hérédité croisée. Ou bien la prépondérance va d'un sexe au sexe de même nom ; le fils ressemble au père, la fille à la mère. L'hérédité croisée a été souvent constatée. Elle explique pourquoi tant de grands hommes ont eu des fils médiocres. Michelet l'affirme au nom de l'histoire : « Le roi, dit-il, c'est l'étrangère ; tout fils tient de sa mère. »

3^o *Loi de l'hérédité en retour ou atavisme.* L'enfant ne ressemble ni à son père ni à sa mère, mais à ses grands-parents ou à ses arrière-grands-parents, ou encore à des ancêtres plus éloignés. Les anciens avaient remarqué ce phénomène de l'atavisme, qui est très fréquent, et Plutarque en rapporte un exemple curieux. Une femme grecque donne naissance à un enfant noir. Elle est citée devant les juges pour cause d'adultère. On découvrit qu'elle descendait d'un Ethiopien à la quatrième génération. L'un des cas les plus fréquents peut-être est celui où le grand' père se retrouve chez son petit-fils et la grand'mère chez sa petite-fille. C'est ainsi que Charles VI de France a pour petit-fils Henri VI d'Angleterre, qui hérita de son grand'père sa faiblesse d'esprit et sa folie. Charles le Téméraire a pour petite-fille Jeanne la Folle, et celle-ci pour arrière petit-fils don Carlos, ce malheureux fils de Philippe II, que son père fit enfermer pour cause de dérangement d'esprit et qui mourut dans sa prison. — Mais l'hérédité en retour peut aussi se produire sous la forme indirecte entre les oncles et les neveux, les cousins et les cousines. Cela tient à l'ancêtre commun que l'on retrouve en remontant à travers les ascendants des deux familles.

L'exemple suivant, cité par M. de Quatrefages, fait bien comprendre cette sorte d'hérédité. Dans une famille, entre une petite-nièce du fameux baron de Suffren: elle a deux fils dont le cadet ressemble d'une manière étonnante à son arrière-grand-oncle. Le célèbre marin et son arrière-petit-fils ont, par conséquent, reproduit à quatre générations d'intervalle l'un de l'autre les traits d'un ancêtre commun. Et c'est bien l'hérédité en retour qui a agi dans les deux branches, puisqu'on ne peut invoquer l'hérédité directe, l'arrière-petit-neveu n'ayant dans ses veines aucune goutte du sang de son arrière-grand-oncle. « Ainsi certains caractères, aptitudes et instincts, peuvent demeurer à l'état latent dans un individu et même dans une série d'individus, sans qu'il nous soit possible de découvrir aucune trace de leur présence. Puis ils réapparaissent par suite de certains concours de circonstances, certaines rencontres, certaines combinaisons qui, évidemment, doivent souvent se produire dans la nature (1). »

4^e *Loi d'hérédité aux périodes correspondantes de la vie.* Il y a des particularités qui ne se produisent dans un individu qu'à une phase de son développement. Et il se présente de ces caractères spéciaux qui sont héréditaires à la même phase du développement individuel. Ce sont surtout des caractères morbides, des germes de maladies qui sont ainsi légués et qui manifestent leur action à des époques correspondantes à celles où ils avaient apparu chez les parents : cas de cécité, d'aliénation mentale, d'apoplexie, d'asthme, de phthisie, etc se produisant à 20, 30 ou 50 ans. Dans une famille, la cécité est héréditaire pendant trois générations et 37 enfants deviennent tous aveugles de de 17 à 18 ans. Deux frères, leur père et leur grand père paternel deviennent sourds à l'âge de 40 ans, etc. etc. Mais ce sont peut-être les suicides qui offrent les cas les plus nombreux de ce genre d'hérédité. Chacun en a dans l'esprit des exemples terribles. Et l'on comprend que les anciens se soient figuré les Furies vengeresses s'acharnant sur certaines familles jusqu'à ce qu'elles les eussent couchées dans le tombeau. Vengeances terribles ! expiations douloureuses des crimes des pères sur les enfants ! côté sombre de la loi de la solidarité.

En résumé, ou bien l'enfant peut tenir également de son père et de sa mère, mais il est probable que l'hérédité ne se produit presque jamais sous cette forme rigoureuse ; — ou bien il y a prépondérance à un degré plus ou moins fort, chez l'enfant, des caractères du père à

(1) Darwin, Variations, trad. Bureau II, 57.

l'exclusion de ceux de la mère et réciproquement. C'est le cas le plus général. Mais alors les caractères de celui des parents dont l'influence demeure effacée, ne sont jamais anéantis ; ils sont simplement rejetés dans l'ombre, ils dorment, ils sont à l'état latent. — Ou bien l'enfant reproduit les caractères non plus de son père ou de sa mère, mais d'un de ses ancêtres. Parmi les caractères transmis à l'état latent, il y en a ici qui reprennent le dessus et réapparaissent : — ou bien enfin certains caractères généralement morbides ne se manifestent qu'à une période plus ou moins avancée de la vie de l'enfant, période qui correspond à celle où ils se sont manifestés chez ses ascendants. Il paraît toutefois qu'ils ont une tendance à se manifester plus tôt chez le descendant.

Ces quatre lois de l'hérédité permettent de se rendre compte de tous les cas sans exception qui peuvent se présenter dans la production des êtres. Elles expliquent toutes les particularités, éclairent tous les faits. Elles montrent à l'œuvre dans tout le corps de l'humanité une même force générale en vertu de laquelle l'être est un produit exact des deux puissances qui concourent à sa création, le père et la mère. Le père est un résultat de milliers de générateurs dont l'influence totale retentit en lui : la mère est une résultante d'autres milliers de générateurs dont elle reproduit également toutes les influences. Sur cette double série de générateurs ont agi pour les modifier des millions et des millions d'influences physiques, morales, intellectuelles, qui toutes se retrouvent dans le père et la mère que nous considérons. Ceux-ci à leur tour soumis aux influences diverses des milieux physique, intellectuel et moral où ils grandissent et se développent, transmettront à l'enfant qui naîtra d'eux toutes les actions qui ont contribué à leur formation augmentées de toutes celles qui, avant l'acte générateur, se sont fait sentir en eux sous des formes et à des degrés divers.

Etrange et mystérieuse chose que ce petit germe invisible à l'œil nu d'où doit sortir un être humain ! Comment se fait-il qu'il renferme en lui, ce germe microscopique, des millions de forces à l'état latent, destinées à se développer chacune à son heure, ou si elles ne se développent pas, destinées à être transmises dans leur intégralité ! Rien ne se perd dans cet immense organisme de la nature. Toute ondulation demeure, tout choc a son effet qui persiste, toute action ses conséquences soigneusement enregistrées. Pour l'œil qui saurait déchiffrer les milliards de caractères inscrits en ce germe imperceptible, en cette semence d'un homme, que d'actions dévoilées, que de faits surgissant d'un passé qu'on croyait pour toujours enseveli dans l'ombre,

que d'histoires retracées, que de pensées, que de sentiments, les plus secrets, les plus intimes, que d'actes de volonté apparaissant en pleine lumière, tristes ou joyeux, lugubres ou bénis, funestes ou salutaires, accusant ou disculpant; des milliards d'actes, des millions de vies, des milliers de générations, tout un monde, toute une histoire, notre pauvre monde terrestre, la triste histoire de notre pauvre humanité!.. Tout se conserve, s'enregistre soigneusement, méticuleusement, sans une faute, sans une erreur, sous l'œil de Dieu. Tout s'inscrit en ineffaçables caractères dans les pages de ce livre dont parle l'Apocalypse, et qui au jour des rétributions finales s'ouvrira pour établir le compte de chacun. Perspectives solennelles, mais aussi salutaires! Terribles pensées et pourtant consolantes! C'est quelque chose de grand et de sérieux que la vie!

Pour comprendre comment toutes les forces latentes qui résident dans la cellule embryonnaire peuvent se transmettre dans leur totalité à l'individu, il faut se rappeler le mode de développement de l'embryon. La première cellule donne naissance à une seconde qui reproduit exactement tous les caractères de la première; la seconde à une troisième et ainsi de suite. Le corps humain est formé par des milliards de cellules, reproductions de la première, et dont les combinaisons multiples, dont l'accord harmonieux, la vie solidaire, forment l'organisme humain. Tout corps vivant est un composé d'individualités vivantes, dont les caractères lui donnent son caractère. Plus ces individualités sont accusées, fortes, vivantes, plus sera vivant et fort le corps dont elles forment par leur concours, par leur association, l'harmonieuse unité (1).

(1) V. Espinas. Les Sociétés animales, 2^e édit. Introd.

CHAPITRE II

L'INSTINCT ET L'HÉRÉDITÉ (1)

L'instinct est une activité qui poursuit un but sans en avoir conscience. Il y a les instincts naturels ou primitifs, c'est-à-dire ceux dont la période de formation remonte aux temps préhistoriques ; et il y a les instincts acquis, c'est-à-dire ceux dont on connaît l'origine, la date historique, le mode de formation. Distinction d'ailleurs purement artificielle, car il est probable que tous les instincts sans exception sont des instincts acquis.

Pour les instincts primitifs, l'hérédité est toute-puissante. Vous faites couver des œufs de cane à une poule ; malgré les efforts de leur mère adoptive, les jeunes canards vont droit à l'eau. Vous faites couver des œufs de canard sauvage à une cane domestique ; dès que les petits se sentiront des ailes assez fortes, ils prendront leur volée, et on ne les reverra plus. Ce n'est qu'au bout de plusieurs générations que cet instinct de liberté des canards sauvages se sera suffisamment affaibli pour qu'on puisse les garder sans contrainte.

Le domaine de l'instinct est immense. Et ce qu'il y a de curieux, c'est la persistance des instincts primitifs chez les animaux que l'homme a rendus domestiques après une éducation prolongée. L'âne vivait autrefois dans les déserts, de là sa répugnance à traverser le moindre courant d'eau. Quand le chien veut se coucher, même sur un tapis, on le voit tourner plusieurs fois sur lui-même, comme pour fouler l'herbe où vivaient jadis ses ancêtres. Les agneaux et les chevreaux éprouvent du plaisir à se réunir et à folâtrer sur le plus petit mamelon de terrain : c'est un vestige de leurs anciennes habitudes alpestres.

Il y a, disons-nous, des instincts acquis. On a cru longtemps que le chien aboyait naturellement ; c'est une erreur, il a appris à aboyer à l'état domestique, et nos chiens redevenus sauvages cessent bien vite d'aboyer. De même l'instinct de la peur n'existe pas chez les oiseaux des îles désertes ; ils ne s'enfuient pas à l'approche de l'homme qui

(1) V. Darwin, *Origine des Espèces*. — *La Descendance de l'homme*, trad. Barbier, chez Reinwald.

en tue des quantités avec un simple bâton. L'animal peut acquérir des instincts nouveaux que l'hérédité fixe et transmet et qui, au bout d'un certain nombre de générations, se trouvent posséder une grande stabilité, pas aussi grande pourtant que celle des instincts dits primitifs, ce qui est logique, l'origine de ces derniers remontant à une époque beaucoup plus reculée.

Mais s'il y a chez l'animal des instincts acquis, est-ce que tous ses instincts ne sont pas de même acquis ? C'est ce que soutient l'école transformiste et ce qu'elle semble avoir définitivement prouvé. L'instinct primitif en effet n'est pas immuable, rigoureusement parlant. Assurément nous ne voyons pas que les abeilles fassent mieux maintenant leurs cellules et leurs rayons de miel qu'il y a deux mille ans. Mais ce n'est pas à dire que les abeilles construisent toujours leurs cellules identiquement de la même manière. Tout au contraire, si quelque obstacle se présente, elles savent parfaitement accommoder leurs cellules aux circonstances et d'hexagonales les transformer en pentagonales, par exemple. De même certains oiseaux ont l'habitude de construire leurs nids très plats quand ces nids sont placées sur de fortes branches. Mais lorsqu'ils les posent à l'extrémité des branches longues et flexibles, ils ont soin de les construire très profonds afin que le balancement des branches par le vent ne fasse pas tomber leurs petits. En d'autres termes, les instincts même primitifs sont modifiables. L'animal n'agit pas à la façon d'une machine. D'ailleurs la domestication des animaux repose toute entière sur ce fait.

Darwin démontre que les instincts les plus complexes, les plus merveilleux se sont lentement formés par des expériences répétées, par additions successives que l'hérédité a fixées, puis transmises, et qui ont servi d'échelons pour monter plus haut. Le plus merveilleux des instincts est certainement celui des abeilles. Or l'abeille est partie de très bas ; elle a fait d'abord de la besogne fort grossière, comme en font encore les guêpes. Il est arrivé que certaines tribus de guêpes, par suite des circonstances, ont perfectionné leur art ; elles ont transmis cet instinct perfectionné qui s'est peu à peu fixé dans leurs descendants grâce à la loi d'hérédité. Les tribus d'abeilles ayant acquis de la sorte des instincts perfectionnés avaient toutes chances de se perpétuer à l'exclusion des autres, car elles épargnaient la cire, elles épargnaient le temps, elles faisaient de plus fortes réserves de miel pour l'hiver. Epargne de temps et de matériaux, ressources plus grandes pour la vie, voilà les idées plus ou moins conscientes qui ont guidé les abeilles dans leur évolution.

Ainsi les instincts même les plus complexes, même les plus merveilleux se sont lentement formés, allant du simple au composé, aidés à chaque génération par l'hérédité qui fixait les résultats acquis et fournissait aux animaux des armes perfectionnées pour triompher des difficultés de la vie. En tous cas nous voyons de nos jours la même œuvre se poursuivre, au moins sous la direction intelligente de l'homme, et même en dehors de cette direction. Les animaux apprennent et désapprennent, se perfectionnent et oublient. Le chien a appris à aboyer, à garder les troupeaux, à tomber en arrêt devant le gibier, à sauver les voyageurs perdus dans les neiges des montagnes. Des linottes furent élevées avec des alouettes, elles adoptèrent entièrement le chant de leurs nouvelles compagnes. Ainsi naturalisées alouettes, elles firent bande à part au milieu même des linottes.

L'instinct tel que nous le voyons fonctionner sous nos yeux n'est pas purement mécanique, il est déjà, ou plutôt il est encore intelligent. En second lieu l'acquisition d'un instinct, si simple soit-il, suppose chez l'animal un rudiment d'intelligence, une lueur de pensée. L'oiseau ne fait pas son nid de lui-même, sans une certaine éducation, et toujours avec la même perfection. Elevé en cage et rigoureusement séparé de ses semblables, il le fait maladroitement, grossièrement. L'oiseau ne sait pas chanter par le seul fait qu'il est oiseau ; isolé des siens, il ne sait plus les mélodies que savaient ses ancêtres. Le rossignol ne chante pas dans la solitude ; il n'est rossignol que dans la société des siens.

Même chez les animaux le domaine de l'instinct n'est pas aussi étendu qu'on peut le croire à première vue. Ils apprennent eux aussi, ils font leur éducation. Leur science présente bien des degrés. Un observateur attentif pourrait apprécier la valeur du chant de tel ou tel oiseau.

Si les instincts actuels sont toujours accompagnés d'intelligence, l'instinct à son début a dû commencer par être un acte intelligent, un acte conscient d'un but à atteindre. « Il y a de l'activité consciente jusque chez les animaux infimes où le microscope n'a encore découvert aucune trace de nerfs, et où l'on voit, à leur place, cette matière organique primitive qu'on appelle le protoplasma. Si on enferme un polype dans un verre plein d'eau, et que le verre soit placé de manière qu'une partie de l'eau se trouve éclairée par le soleil, le polype se porte aussitôt en nageant de la partie obscure vers la partie éclairée du liquide. Qu'un infusoire soit précipité vivant dans le vase, et qu'il ne soit plus qu'à quelques lignes du polype, celui-ci le

découvre, (Dieu sait par quel moyen!) et produit en agitant dans l'eau ses tentacules un tourbillon qui lui permet d'avaler sa proie. Mais voici qui est bien plus curieux. Qu'un infusoire mort, qu'un végétal microscopique, qu'un grain de poussière viennent près du polype à la même distance, l'animal n'y fait aucune attention. Le polype aperçoit donc que l'infusoire est vivant; il conclut qu'il en peut faire sa nourriture, et prend ses dispositions pour l'amener à la portée de sa bouche. Il n'est pas rare de voir deux polypes se disputer leur proie dans une lutte acharnée (1). »

Voilà des insectes qui placent près de leur œuf des aliments d'une certaine nature, propres à nourrir une larve qui ne naîtra qu'après leur mort. Nierez-vous que ces insectes soient doués de prévision? Vous aurez beau décomposer cet instinct en instincts plus simples, à supposer même qu'il soit décomposable, vous n'arriverez jamais à prouver qu'au début, il n'y avait pas la conscience d'un but à atteindre.

Dans la formation de tout instinct il y a une activité consciente; au début cette activité a essayé, tâtonné: telle la main de l'enfant qui apprend à écrire. Ce n'est que peu à peu, par des efforts répétés et intelligents que l'instinct s'est formé, que les expériences se sont enregistrées et conservées, modifiant dans le sens du but les organes dont elles se servaient. Ces organes ainsi modifiés se sont transmis par voie d'hérédité. L'hérédité a agi dans le cours des siècles comme nous la voyons agir sous nos yeux dans la production des instincts nouveaux, surtout chez nos animaux domestiques. Et ainsi consolidés à travers les générations, les instincts ont pris dans leurs opérations une sûreté mécanique; ils ont fait ces opérations avec une précision que présentent bien rarement et seulement après des efforts répétés, les opérations intellectuelles qui elles-mêmes alors sont déjà des opérations instinctives, mais non héréditaires, ou en tous cas très peu héréditaires.

Les instincts sont de l'intelligence emmagasinée, organisée pour ainsi dire, et par suite transmissible. Et comme des milliers de générations ont travaillé à cette organisation, à cette consolidation de l'instinct, l'instinct est devenu souvent d'une puissance et d'une sûreté merveilleuses, mais il n'est si puissant et si sûr que parce qu'il y a eu dans sa formation l'emploi d'une quantité très grande d'intelligence.

(1) Hartmann, Philosophie de l'Inconscient.

A l'origine de toute vie sur cette terre, il y a déjà de l'intelligence, une intelligence rudimentaire sans doute, mais consciente, cherchant des organes pour s'exprimer, pour se produire, pour naître : organisant la matière par des efforts répétés et des essais infinis : échouant, se remettant à l'œuvre, essayant des formes nouvelles, rejetant les plus imparfaites, s'attachant aux mieux réussies et les perfectionnant de génération en génération.

« La vie a précédé la fonction. Les plus pauvres rhizopodes, où l'on ne distingue pas de parties, se nourrissent pourtant, croissent et se meuvent : ce sont, dit Huxley, des exemples d'une vie qui subsiste sans organisation. On pourrait dire que, dans l'hypothèse de l'évolution, la vie vient nécessairement avant l'organisation. Puisque le passage d'un état où il n'y a pas de structure à un état de structure, est lui-même une opération vitale, il en résulte que l'activité vitale doit avoir existé alors qu'il n'y avait pas de structure ; sans quoi la structure ne pourrait se produire... Les actions sont la substance de la vie... La fonction est, depuis le commencement jusqu'à la fin, la cause déterminante de la structure. Et ce n'est que lorsqu'une modification, dite spontanée de structure sert à quelque action avantageuse, qu'elle s'établit d'une manière permanente ; si c'est une modification de structure survenue pour faciliter les actions vitales, la sélection naturelle la conserve et l'accroît ; sinon, elle disparaît » (1).

CHAPITRE III

LES FACULTÉS MENTALES DES ANIMAUX ET L'HÉRÉDITÉ. — ACTION DE L'ORGANISME SOCIAL (2)

L'hérédité dans l'instinct joue un rôle prépondérant. C'est elle qui le transmet à peu près dans son intégralité aux générations qui s'élèvent ; et si ces générations, pour le plein développement de l'instinct, ont encore besoin de leçons et d'exemples, du milieu qui leur convient, il n'en est pas moins vrai que leur éducation se réduit à bien peu de chose ; l'instinct est profondément inscrit dans l'organisme ; l'organisme est pour ainsi dire devenu instinct.

Notons toutefois qu'une chose suffit pour détruire et disperser l'ins-

(1) Kerb. Spencer, Biologie, I.

(2) V. Darwin. Origine des Espèces ; Descendance de l'homme. Espinass. Les sociétés animales, 2^e édit.

inct ; c'est d'enlever l'animal qui le possède à son milieu. Je ne crois pas qu'il y ait d'autre exception à cette règle que celle qui concerne les instincts fondamentaux de conservation personnelle et de conservation de l'espèce sans lesquels nul vivant ne saurait subsister, et qui ne me paraissent pas autre chose que la loi de la persistance de la force, laquelle devient ici l'instinct de la vie.

Mais l'animal ne se meut pas seulement dans le domaine de l'instinct ; il le dépasse presque toujours pour atteindre la sphère de l'intelligence et même celle de la moralité. C'est ce qu'il me sera facile de montrer en suivant Darwin pas à pas.

On constate chez les animaux la plupart des émotions et des sentiments qui se retrouvent chez l'homme ; le plaisir et la douleur, le bonheur et la peine. Ils sont accessibles à la terreur et à la défiance ; ils sont courageux et timides à des degrés divers ; ils boudent, ils ont un mauvais caractère, et tout cela est héréditaire. Ils sont sujets à la colère, ils se vengent et parfois diffèrent longtemps leur vengeance. On sait l'affection du chien pour son maître ; elle va jusqu'au dévouement et à la mort. On cite des exemples étonnants d'affection maternelle chez les singes. Ceux-ci avec les chiens sont jaloux de l'affection de l'homme. Ils ressentent l'émulation, le contentement, l'orgueil, la magnanimité ; ils jouent et plaisantent.

Ils manifestent la gaieté et l'ennui, l'étonnement et la curiosité. Les singes ont à un haut degré l'esprit d'imitation. Des loups élevés par des chiens ont appris à aboyer, de même des chacals. De jeunes chiens élevés par des chats apprennent leurs manèges, leurs jeux. Les chats font eux-mêmes l'éducation de leurs petits.

Les animaux sont capables d'attention, les chats par exemple, les singes aussi à des degrés divers, ce qui fait qu'ils sont plus ou moins susceptibles d'éducation. Ils ont parfois une excellente mémoire ; on en cite des exemples curieux chez les singes (le chien d'Ulysse est le premier à le reconnaître chez lui) ; chez les chevaux aussi en vue d'une vengeance à accomplir et longtemps différée. L'imagination ne paraît point leur faire absolument défaut ; les chiens rêvent souvent, les chats et les chevaux aussi, les oiseaux même et probablement tous les animaux supérieurs.

Le raisonnement a été souvent constaté chez eux. On cite des exemples étonnants, difficiles à expliquer. Les chevaux retrouvent leur chemin, souvent bien mieux que l'homme ; dans le désert les chameaux prévoient les ouragans ; les oiseaux annoncent les variations atmosphériques et l'approche des tempêtes. Des associations d'idées se for-

ment chez eux, et comme leur intelligence est peu étendue, elles sont alors d'une singulière ténacité. On cite chez des éléphants et même chez des ours des moyens fort intelligents employés pour arriver à une fin. Des observations semblables se rapportant aux singes abondent. Les chiens souvent délibèrent, hésitent, raisonnent, puis prennent un parti. Les oiseaux migrateurs se rassemblent au moment du départ, en troupes nombreuses ; ils semblent former leurs plans, prendre leurs dispositions. Des chefs donnent le signal du départ et toute la troupe suit en ordre.

Chez les animaux d'une même espèce, il y a des degrés divers d'intelligence ; tous ceux qui ont vécu avec les bêtes le savent. Ils sont susceptibles comme l'homme d'amélioration progressive. A la chasse, les jeunes animaux se font prendre bien plus facilement que les vieux ; la prudence, la circonspection sont en partie héréditaires, et en partie le résultat de l'expérience individuelle.

Les singes apprennent à se servir d'instruments, de pierres pour briser des noix, de bâtons comme leviers ; certaines espèces de singes se livrent des batailles en faisant rouler des cailloux les uns sur les autres ; ils se défendent par les mêmes moyens et quelquefois victorieusement contre les hommes. Dans l'Inde les éléphants apprivoisés brisent des branches d'arbres et s'en servent comme chasse-mouches. On cite chez les animaux des exemples bien caractérisés de l'idée de la propriété, ainsi les nids des oiseaux. Des singes d'espèces supérieures se construisent des plates-formes ; l'orang se couvre la nuit avec des feuilles d'arbre.

Les animaux ont un langage. Seulement ce langage est des plus imparfaits. Et c'est là ce qui les met dans un état d'infériorité si grande par rapport à l'homme qui seul possède le langage articulé. Le chien devenu domestique a plusieurs sortes d'aboiements pour exprimer ce qui se passe en lui. Ceux qui ont étudié la poule domestique affirment qu'elle fait entendre au moins douze cris significatifs différents. Même les perroquets ont le langage articulé et ils arrivent à rattacher des sons définis à des idées définies. Les oiseaux d'une même espèce expriment leurs émotions par les mêmes cris instinctifs. Barrington a prouvé que le chant des oiseaux n'est guère plus instinctif que le langage chez l'homme. Eux aussi comme l'enfant ne font d'abord que bégayer ; ils s'exercent, ils étudient jusqu'à dix ou onze mois ; ils progressent dans leur art ; ils apprennent d'autres chants que ceux de leurs ancêtres, et ce nouveau langage appris, ils le transmettent à leurs descendants. Chez une même espèce on pourrait dis-

tinguer des dialectes. On sait que les poulets ont un cri particulier pour signaler la présence d'un oiseau de proie, et les chiens, paraît-il, comprennent ce cri. On sait d'ailleurs qu'on peut se servir d'autres organes que de la voix pour créer un langage, comme celui des sourds-muets qui se servent de leurs doigts. Ainsi Hubert a prouvé que les fourmis communiquent entre elles au moyen de leurs antennes. Il est cependant étrange que les singes qui possèdent tout ce qui pourrait constituer un organe vocal n'en aient jamais créé.

Le sentiment du beau se trouve bien, semble-t-il, chez les animaux. On sait que les oiseaux mâles étalent avec orgueil devant leurs femelles leurs plumes gracieuses ou leurs splendides couleurs. On sait aussi que les plus beaux chants des oiseaux se font entendre pendant la saison des amours. On ne peut guère nier que la femelle ne soit sensible et aux belles couleurs et aux chants harmonieux. Qui n'a été frappé des idées de force, de protection, de courage que manifeste un coq quand il se promène au milieu des poules ? « L'homme et beaucoup d'animaux inférieurs admirent les mêmes couleurs, les mêmes formes gracieuses et les mêmes sons. » (1)

Enfin, il ne serait peut-être pas impossible de découvrir chez les animaux des traces bien faibles, mais pourtant suffisamment caractéristiques des sentiments qui ont donné naissance chez l'homme aux idées religieuses. On sait depuis Schleiermacher que le sentiment de dépendance est un de ceux qui sont à la base du sentiment religieux, dépendance pleine de crainte et de terreur aux premiers âges de l'humanité ; dépendance pleine de soumission, d'abandon et de confiance à notre époque où le christianisme a fait passer devant les regards des hommes la consolante vision du royaume du Père céleste. Au sentiment de dépendance il faut ajouter avec Max-Muller, et peut-être même comme antérieur, le sentiment de l'infini, du mystérieux au delà, de l'inconnaissable qui déborde toutes nos connaissances, et qui, à mesure qu'elles grandissent et s'étendent, se dresse d'autant plus sombre et gigantesque sur l'horizon de la pensée. Il est clair que sous cette dernière forme le sentiment religieux est inaccessible aux animaux. Mais sous sa face de la dépendance absolue ils semblent bien l'avoir en partage. N'est-ce pas lui qui apparaît dans cette résignation douce de l'animal que vous surprenez si souvent dans son regard vague et résigné ? dans sa soumission à l'homme, soumission qui chez le chien,

(1) Darwin, *Descendance*, traduct. Bureau, 3^e édit. page 98

par exemple, semble parfois se colorer des reflets d'un véritable amour?

Je ne sais ce que le temps laissera debout des théories soutenues avec tant de force et d'éclat par l'école évolutionniste anglaise. Mais il me semble que cette école aura rendu à la science et en particulier à la science religieuse un immense service en démontrant définitivement qu'entre l'homme et l'animal, il y a dans le domaine de l'intelligence et de la pensée, comme dans celui de la psychologie, des différences de degrés, mais point de différences de nature et d'essence. La plupart des facultés humaines se retrouvent à des degrés divers chez les êtres créés placés au dessous de nous. Connaissez-vous vraiment quelque chose de plus blasphématoire, de plus anti-religieux que la thèse des animaux-machines soutenue par Descartes? Croyez-vous que si la création est religieuse en quelques-unes de ses parties, elle ne l'est pas dans sa totalité? Croyez-vous que si elle est esprit dans l'espèce humaine, elle ne l'est pas, en germe du moins, en devenir dans toutes les autres espèces sans exception? C'est à la lettre qu'il faut prendre le grand mot de saint Paul : La création tout entière soupire et souffre les douleurs de l'enfantement.

Mais ces traces parfois si profondes d'intelligence, de sentiment, de dévouement et même de religiosité ne se rencontrent guère que chez les animaux qui vivent en société. C'est que l'animal est comme l'homme, un être sociable. L'hérédité toute seule ne suffit pas pour faire un animal, il faut encore le rapprochement, la vie en commun, la vie sociale, l'organisme vivant.

Plus ces sociétés d'animaux sont bien formées, plus on découvre chez eux d'intelligence, plus les facultés mentales sont développées. Certaines catégories de singes forment de vraies tribus; ils savent combiner leurs efforts pour lutter contre un ennemi commun; ils s'aident, ils se dévouent les uns pour les autres. Les abeilles déploient le plus merveilleux instinct, on sait combien chez elles les liens sociaux sont puissants. Les fourmis si travailleuses, si actives, si curieuses à observer dans leur œuvre de tous les jours sont organisées en vraies républiques, en Etats bien constitués; elles combinent un plan d'attaque, elles livrent des batailles; elles se reconnaissent, et à de longs intervalles, entre membres d'une même communauté; elles ont des signes pour s'avertir: elles font des prisonniers, elles ont des esclaves; quelques-unes possèdent des animaux domestiques, des pucerons qu'elles sucent et qu'elles gardent soigneusement. Cette organisation détruite, cette société dispersée, le développement intellectuel s'arrête,

il y a chez elles décadence. — Les guêpes qui vivent presque isolément n'ont que la première ébauche de l'instinct si parfait des abeilles. Les castors déployaient, il y a un siècle, une habileté étonnante dans leurs constructions sur le bord des rivières ; quand l'homme a fait invasion dans les contrées qu'ils habitaient, les sociétés de castors se sont dissoutes; cet animal a habité dans des terriers, et il a perdu sa vive intelligence et son savant instinct. L'oiseau ne sait ses mélodies que parce qu'on les lui a enseignées ; il ne construit son nid avec perfection que dans la société de ses semblables. En d'autres termes, il n'y a chez les animaux d'instincts absolument héréditaires, rigoureusement transmissibles que les instincts qui tiennent aux conditions les plus intimes de la vie, les instincts de conservation et de reproduction, qui sont l'instinct fondamental de la création vivante, l'effort de la volonté pour vivre.

Au-dessus de la vie individuelle, il y a ensuite la vie de l'espèce qui demande pour se produire la constitution de sociétés, l'organisation de communautés. Et il y a alors pour chaque animal, l'intelligence de l'espèce, ses facultés, son développement. Ces facultés se transmettent, mais dans l'intérieur de la société et en tant qu'elles participent à la vie sociale ; individuellement elles sont transmises comme besoins vagues, comme organisation mentale appropriée, comme aptitudes demandant à se développer ; il faut le milieu social pour le développement intellectuel et l'activité de l'esprit.

Mais ce qui soulève les couches profondes de l'univers, c'est une aspiration immense, ardente, universelle vers l'intelligence, vers la libre volonté, vers les sphères rayonnantes du monde moral. Chaleur, forces, magnétisme, actions et réactions chimiques, c'est-à-dire du mouvement qui se chiffre, il n'y a que cela dans l'univers. Je le veux bien, mais à la condition que ce mouvement marche vers une idée, vers une construction morale, ou plutôt à la condition qu'il soit lui-même guidé, produit par une idée morale, à la condition qu'il marche vers la liberté. Tout mouvement est volonté, et toute volonté produit un mouvement ; mais l'essence du mouvement, c'est la volonté. Et à la base, au point de départ de tout ce qu'il y a de mouvement dans l'univers, il y a une volonté qui a tout mis en branle, il y a une volonté au point de départ. C'est elle le principe initial, et c'est elle le but final. C'est elle qui se trouve au commencement et c'est elle qui se trouvera à la fin ; et du commencement à la fin, dans tout le circuit immense et compliqué, dans l'enchevêtrement des êtres, dans toutes ces vies, dans toutes ces morts, dans ces métamorphoses infinies, il n'y a quel-

que chose de réel, de vivant, quelque chose de substantiel, que parce qu'il y a une volonté qui poursuit un but magnifique ; une liberté qui se cherche et qui un jour se trouvera, se produira, s'affirmera dans les splendides réalités du royaume de Dieu.

CHAPITRE IV

CH. DARWIN, L'INSTINCT SOCIAL (1)

Les découvertes géologiques nous montrent l'homme habitant sûrement notre terre au début de l'époque quaternaire. De plus ce contemporain des grands pachydermes et des carnassiers redoutables, cet homme de l'âge du renne et de la période glaciaire vit dans un état de dénûment complet. Il n'a pour armes que des flèches ou des haches en pierre ; il ne se construit pas de demeures, ne laboure pas la terre ; sa nourriture, c'est la chair des animaux et les fruits de quelques arbres. Tout prouve donc que l'homme a été jeté nu, désarmé au milieu de la création, et que sa situation actuelle, matérielle et morale, il l'a conquise de lui-même, par le seul jeu des facultés de son intelligence, de même qu'il a défriché et cultivé la terre à la sueur de son front. C'est d'ailleurs ce que nous dit la Bible qui, après avoir expliqué l'état de déchéance morale de l'homme, ajoute que Jéhovah fit à Adam et à Eve des vêtements de peaux d'animaux et leur livra à cultiver une terre couverte de ronces et d'épines.

Et d'autre part la science actuelle est encore d'accord avec nos livres sacrés quand elle constate que tous les vestiges des hommes préhistoriques à nous connus jusqu'à maintenant, offrent le type et l'organisation de l'homme tel qu'il est de nos jours. L'homme quaternaire c'est encore l'homme actuel. Bien plus quelques-unes des races qui habitaient alors le monde, comme cette race à crâne allongé du centre de la France, était pour le moins égale sinon supérieure à la race des Français de nos jours.

Mais il est un fait capital dont nous avons déjà parlé et qu'il importe de mettre en pleine lumière. C'est que les prétendues races inférieures d'où l'homme serait sorti, et par lesquelles le Créateur aurait pour ainsi dire ébauché son œuvre, on ne les trouve nulle part. Nulles tra-

(1) Darwin, Descendance de l'homme, trad. Barbier, 3^e édit.

ces, nuls vestiges de ces ancêtres de l'homme, de ces quadrumanes à queues prenantes qui, par une filiation directe, auraient peuplé la terre de la race humaine actuelle. Or remarquons que, d'après les théories transformistes (dont la religion d'ailleurs peut très bien s'accommoder), il a fallu une longue, très longue série de siècles pour que le type primitif d'où seraient dérivés, d'une part, les singes, d'autre part, l'humanité, se soit élevé, par petites modifications lentement accumulées, de son état inférieur à l'état de l'homme tel qu'il est, quand nous constatons pour la première fois sa présence sur la terre. Entre les singes les plus développés et l'homme le plus dégradé de notre époque, il y a quant au cerveau le rapport de 1 à 2. Or en prenant le rapport de 1 à 3, pour l'ancêtre simiesque de l'homme et l'homme du début de l'époque quaternaire, nous restons certainement au-dessous de la vérité. Il eût fallu, d'après les théories darwiniennes, pour combler cette différence énorme, un énorme espace de temps. D'où vient que pendant ces longs âges, cet être préhistorique n'a laissé aucunes traces, alors que les ossements de tous les animaux ses contemporains gisent en quantités innombrables dans les couches correspondantes du sol ?

J'avoue que c'est à regret que je pose ce point d'interrogation. J'aurais aimé voir les théories transformistes justifiées dans toutes leurs parties en ce qui concerne le lent développement des espèces de notre globe. Fasciné par cette thèse brillante de l'évolution, j'aimais à promener ma pensée à travers cette histoire d'un monde qui naît d'abord à la vie organisée sous les formes les plus simples, les rejette pour en revêtir de plus élevées et de plus parfaites, et s'élève ainsi de formes en formes, d'organismes en organismes, à l'état relativement si magnifique où nous le contemplons aujourd'hui. Cette création tant de fois séculaire, dont les anneaux s'enchaînent sans rupture depuis la simple cellule jusqu'à l'organisme humain, cette lente montée vers une vie supérieure n'offre-t-elle pas quelque chose de grandiose et de magnifique ? L'unité de la création, affirmée d'une façon si absolue par la Bible quand elle nous enseigne que Dieu créa, ne resplendit-elle pas ainsi à travers tout le développement du monde terrestre ?

En tout état de cause, que l'homme soit né à la vie par suite de l'évolution de l'animalité inférieure, ou bien que, pour emprunter le langage symbolique de la Genèse, Dieu ait pris un peu du limon de cette terre, et après l'avoir pétri l'ait animé de son souffle, nous n'en affirmons pas moins que notre terre est une création de Dieu, que, par suite, il y a unité dans cette création. Nous affirmons que venant de

Dieu, la création tout entière a un but moral. qu'elle est moralité dans toutes ses parties, moralité dans ses profondeurs les plus intimes. Nous affirmons que, partie de l'unité, elle marche vers l'unité, et nous attendons avec confiance la terre nouvelle et les cieux nouveaux où, après avoir lutté, peiné, enfanté dans le sang et dans les larmes, elle exprimera enfin sous des formes nouvelles, dans le bonheur de sa liberté reconquise, la plénitude de vie qui la travaille.

L'homme est parti de très bas. Le développement de ses facultés morales ne s'est fait que lentement. Examinons quel aurait été d'après Darwin, ce développement.

Il y a chez les animaux le germe de presque toutes nos facultés intellectuelles ; de plus, nos qualités morales se trouvent également chez eux à l'état embryonnaire. Les animaux vivent pour la plupart en sociétés organisées; ils pratiquent la fidélité, l'obéissance aux chefs, ils témoignent les uns envers les autres d'une certaine sympathie sans laquelle les sociétés animales ne sauraient subsister. On rencontre chez eux des exemples de dévouement et de sacrifice; ils savent communiquer entre eux au moyen d'un langage rudimentaire; la honte et le remords ne leur sont point étrangers, et l'on pourrait rencontrer chez le chien, par exemple, des traces d'une véritable conscience. Qu'eût-il fallu aux animaux pour acquérir toutes les qualités sociales, tout le développement moral qui caractérise l'homme? Il eût fallu des facultés intellectuelles plus développées, une conscience plus grande.

Passant ensuite à l'étude du développement mental et moral de l'homme, Darwin part de ce fait que l'homme est un animal sociable. De là une certaine sympathie, la fidélité et l'obéissance aux chefs; une tendance à rendre service.

L'intelligence, le raisonnement viennent fortifier ces impulsions premières. L'homme se rappelle, compare, voit ce qui lui est utile ou nuisible, se trace un plan de conduite; toutes ces comparaisons et raisonnements vont au même but et lui démontrent l'excellence de l'état de société, et de la sorte développent l'instinct social. Les individus chez qui l'intelligence et l'instinct social sont plus développés que chez les autres, ont une valeur plus considérable, ils ont toutes les chances de triompher dans les luttes de la vie, de laisser après eux un nombre plus considérable d'enfants. De là une élévation du niveau intellectuel et moral dans la tribu. De tribu à tribu, même phénomène. Celles qui possèdent le plus grand nombre d'individus intelligents et moraux ont toutes chances, de par la même loi de

sélection naturelle et d'hérédité, de l'emporter sur les autres et de prendre leur place. Il en résulte une extension de l'intelligence et de la moralité sur la terre.

L'instinct social est ainsi le principe initial et fécond qui va promouvoir toute la civilisation ultérieure.

L'homme, en tant qu'il est doué d'une sociabilité très grande, attache le plus grand prix à l'approbation et à l'improbation de ses semblables. Il est heureux de leur approbation, il la recherche, il en est fier; elle peut devenir chez beaucoup un ressort excessivement puissant d'action, un mobile énergique de conduite. Il semble même que ce mobile est plus puissant chez les peuples sauvages que chez les nations civilisées. De même la crainte du blâme sera un frein énergique, cette approbation et cette improbation de la communauté exprimées par le geste, par la parole et plus tard par l'écriture, influenceront puissamment sur la conduite. Les hommes qu'anime cet amour de la louange et de la gloire, exercent sur la tribu une influence considérable par l'exemple, par l'enseignement qu'il laissent. Quand bien même ils n'ont pas d'enfants, il y a beaucoup de chances, par phénomènes d'hérédité, que des individus semblables naissent à côté d'eux dans leurs familles.

Ainsi se développent les sympathies et les tendances affectueuses. L'homme peu à peu prend plus d'empire sur lui-même. Il raisonne davantage. Il compare les différents effets de ses actions sur l'esprit de ses compatriotes, et dans leurs conséquences à lui personnelles; il arrive à formuler et à adopter des règles de conduite. « Il peut dire ce que ne saurait dire le sauvage ou le barbare : « Je suis juge suprême de ma propre conduite. » L'empire sur soi, l'obéissance aux lois prennent une extension de plus en plus grande, et il en résulte, chez la tribu ou le peuple, une cohésion, une force qui amènent nécessairement le succès.

La conscience consiste dans la lutte entre l'instinct social, d'une part, et les instincts d'égoïsme ou de brutalité, d'autre part. L'homme, en vertu de son intelligence développée, voit sans cesse passer devant lui les images de ses actions. S'il est entraîné à faire une chose qui blesse l'instinct social, il ne peut s'empêcher, une fois son désir ou sa passion satisfaite, de repenser son action; et comme alors l'instinct social, qui est l'instinct fondamental, a repris le dessus, cet instinct ressent la blessure qui lui a été faite; d'où un malaise dont le degré d'intensité constitue le repentir ou le remords. Toutes ces choses, regret, honte, repentir, remords, ou bien l'approbation intime avec

la joie et le bonheur qui en résultent, ne sont que des sensations ; ce sont les blessures ou les satisfactions éprouvées par l'instinct social. Le cas que l'on fait du jugement de ses semblables, c'est-à-dire le degré plus ou moins grand de sociabilité que l'on possède, donnera à la conscience son degré de force ou de délicatesse. Un homme mauvais est celui chez qui l'instinct social n'est plus jamais blessé, et qui n'est guidé que par la crainte des châtimens. « Il est possible, il est même probable que l'habitude de se commander à soi-même soit héréditaire, comme les autres habitudes. L'homme arrive ainsi à comprendre, par habitude acquise ou héréditaire, qu'il est préférable d'obéir à ses instincts les plus persistans. Le terme impérieux devoir ne semble donc impliquer que la conscience de l'existence d'une règle de conduite, quelle qu'en soit l'origine. Nous disons même que les chiens d'arrêt doivent arrêter. S'ils n'agissent pas ainsi, ils ont tort et manquent à leur devoir. »

Ce qui justifie cette genèse de la conscience morale, c'est qu'à l'origine les vertus sociales sont seules estimées. Le courage est la grande vertu. *Virtus* et *vir* ont la même racine en latin. C'est que le courage alors était surtout utile à la communauté. La prudence, l'habileté, la ruse viennent en seconde ligne. Mais on fait peu de cas de la tempérance et de la chasteté ; on n'a pas l'idée de l'indécence. La femme est méprisée ; il y a partout des esclaves.

Autre fait qui fortifie le même point de vue. Les vertus sont estimées, mais dans l'intérieur de la tribu seulement. Le vol et le meurtre sont flétris parce qu'ils vont à la destruction de toute communauté. Pratiqués aux dépens des tribus voisines, ils sont tenus en grand honneur. La pitié n'existe pas chez l'homme primitif. Les sauvages prennent plaisir à torturer leurs prisonniers, à faire souffrir les animaux.

Ainsi donc le mobile des actions humaines, c'est l'instinct social qui a lui-même pour règle le bien général. « Et le bien général est le moyen qui permet d'élever dans les conditions existantes le plus grand nombre possible d'individus en pleine santé, en pleine vigueur, doués de facultés aussi parfaites que possible. Ainsi se trouve écarté le reproche de placer dans le vil principe de l'égoïsme la base de ce que notre nature a de plus noble. » Il y a un autre guide secondaire de nos actions dans les désirs et les jugemens de la communauté, exprimés par le langage, puis par l'écriture. Comme la communauté est sujette à se tromper, il s'établira de la sorte des coutumes étranges ou superstitieuses, de faux points d'honneur dont la violation a souvent

causé plus de remords cuisants que la violation des véritables règles morales. C'est qu'une coutume étrange enseignée dès la plus tendre jeunesse, alors que le cerveau est si malléable, passe à l'état d'instinct. Mais les progrès de la pensée, la culture intellectuelle, les expériences plus nombreuses, corrigent et épurent l'opinion publique, qui finit par condamner des actes jugés d'abord indifférents, comme l'intempérance, la débauche, l'indécence, et par ruiner les coutumes étranges et les croyances superstitieuses. Et c'est ainsi que les vertus personnelles, qui sont, elles, basées sur la raison, arrivent de même à nous paraître innées, quoiqu'elle fussent inconnues aux hommes primitifs.

Avec la formation des grandes nations avec la connaissance de la terre entière, l'homme a vu sa sympathie grandir, le sentiment de l'humanité s'est fait jour. Cette sympathie devenue plus délicate s'est même étendue à tous les êtres vivants : elle a d'abord percé chez quelques-uns mieux doués, puis par l'exemple et l'éducation elle se répand chez le plus grand nombre.

L'homme enfin arrive au plus haut degré de moralité quand il reconnaît qu'il doit contrôler toutes ses pensées.

Darwin est tout porté à admettre que les tendances vertueuses sont plus ou moins héréditaires. S'il y a un doute à ce sujet, c'est qu'il n'a aucune preuve en main de l'hérédité des coutumes bizarres qui ont cours chez certains peuples. « Mais il n'y a pas lieu de craindre que les instincts sociaux s'affaiblissent chez les générations futures. » De plus si la moralité des individus ne leur procure pas toujours des avantages personnels, elle en procure toujours d'immenses aux tribus chez lesquelles ces individus sont les plus nombreux ; elles l'emportent certainement dans la lutte avec les autres tribus. Le nombre d'hommes doués de qualités morales tend donc de la sorte à s'augmenter toujours.

Cependant cette sympathie, cette compassion, cette humanité, qui sont nées successivement de l'instinct social pour se développer d'âge en âge, ne laissent pas de présenter un danger au sein de nos sociétés toutes pénétrées des idées de philanthropie. Autrefois la lutte pour la vie s'exerçait dans toute sa rigueur. Les plus faibles succombaient infailliblement au grand profit de la race et de la civilisation. Tout au contraire nous secourons les faibles, les infirmes, les individus inférieurs qui laissent souvent une nombreuse descendance, où se perpétuent leurs infirmités. Il serait bon de persuader aux êtres inférieurs de ne pas se marier, mais il y a peu de chances d'obtenir cela. Ce qui nous permet d'envisager sans trop d'appréhensions ces fâcheuses con-

séquences c'est que les faibles ont généralement moins d'enfants, ou des enfants qui ne naissent pas viables. C'est aussi qu'ils trouvent plus difficilement à se marier, quoiqu'ils soient portés à le faire avec plus d'insouciance que, les individus, sains et vigoureux. On considérera aussi que, malgré tout, les hommes civilisés sont plus aptes à supporter les fatigues que les sauvages, chez qui la loi de sélection naturelle s'exerce pourtant sans entraves.

La sociabilité au point de départ, le contrôle personnel de ses pensées au point d'arrivée, avec l'empire sur soi-même et la faculté de se conduire d'après des idées morales lentement élaborées dans la société à travers les âges et au moyen d'expériences prolongées, telle est, d'après Darwin, la genèse de la conscience humaine. L'homme s'est trouvé dans les mêmes conditions que les animaux, et il a passé par les mêmes phases de développement. Il y a entre eux, au point de vue de l'intelligence et de la moralité, des différences de degrés, il n'y a pas de différences d'essence. Tout cela à l'appui de sa théorie du transformisme. Si l'homme, dit-il quelque part, s'était développé dans les mêmes conditions que les abeilles, nul doute qu'il n'eût, à l'exemple de celles-ci, regardé comme un devoir de massacrer les mâles inactifs et les femelles fécondes.

Ainsi nulle valeur absolue aux idées morales. Elles valent pour l'homme en tant qu'homme, et en tant qu'il habite cette terre dans les conditions où elle se trouve ; habitant d'une autre planète où les conditions seraient différentes, et autrement organisé lui-même, l'homme serait mené par des idées morales différentes des nôtres et tout aussi légitimes.

En face des grandes idées chrétiennes de pardon et d'amour, même des ennemis, Darwin a pourtant un doute, et peut-être un remords : « Faire le bien pour le mal, aimer son ennemi, constitue un développement de la morale que nos instincts sociaux seuls ne nous auraient probablement jamais fait atteindre. Il faut pour que ces principes admirables aient pris naissance et qu'ils soient devenus assez puissants pour que nous leur obéissions, que les instincts sociaux et la sympathie aient été très cultivés outre la raison, l'instruction, la crainte ou l'amour de Dieu. » Mais qu'est cette raison, et d'où viennent cette instruction et cet amour de Dieu ? Et Dieu lui-même, quel est-il ? Et que fait-il en présence de ce monde qui a tout l'air de se développer seul ? Nous trouverons une réponse à quelques-unes de ces questions en examinant les idées de M. H. Spencer dont le système, conçu dans le même ordre d'idées, complète et achève celui de Darwin.

CHAPITRE V

M. HERBERT SPENCER, L'ORGANISME MORAL

L'obscurité que Darwin laissait planer sur le rôle de la raison et de la religion dans le développement moral de l'homme, M. Herbert Spencer la dissipe, et c'est avec une clarté irréprochable qu'il s'explique dans ce fameux passage si souvent cité : « Les intuitions morales sont le résultat des expériences accumulées d'utilité ; organisées par degrés, passant de génération en génération, elles sont devenues indépendantes de l'expérience consciente. De même que je crois que l'intuition de l'espace possédée par tout individu vivant, est le résultat des expériences organisées et consolidées de tous les individus antérieurs, qui lui ont légué leur organisation nerveuse lentement développée ; de même que je crois que cette intuition, qui n'a plus besoin que de l'expérience personnelle pour devenir définitive et complète, est devenue pratiquement une forme de la pensée qui semble tout à fait indépendante de l'expérience ; de même aussi je crois que les expériences d'utilité, organisées et consolidées par les nombreuses générations passées de l'espèce humaine, ont produit des modifications nerveuses correspondantes, lesquelles par une transmission et une accumulation continuelles, ont développé en nous certaines facultés d'intuition morale, certaines émotions répondant au bien et au mal, qui n'ont aucune base apparente dans les expériences individuelles » (1).

Ainsi donc, d'après M. H. Spencer les idées fondamentales d'espace et de temps, comme les idées morales, sont dues aux expériences que les générations se sont passées les unes aux autres grâce à la loi d'hérédité, et qui se sont ainsi renforcées de siècle en siècle. Actuellement l'expérience individuelle fait aussitôt jaillir de notre cerveau les idées de temps, d'espace et de moralité. Notre organe mental est devenu d'une délicatesse exquise pour la perception de ces idées. Ce sont là en effet des rapports ayant toujours impressionné les cerveaux depuis qu'il existe des cerveaux capables de les comprendre ; c'est pourquoi ceux-ci se sont faits à leur image.

(1) Bain, *Mental et moral science*, p. 722.

V. H. Spencer. *Premiers principes* ; *Biologie*, et surtout, *Bases de la Morale évolutionniste*, chez Germer Baillière.

Nous sommes des êtres organiquement, nerveusement moraux. C'est notre système nerveux qui, travaillé, façonné par l'action, par les rapports des choses sur lui, nous donne maintenant d'une façon pour ainsi dire intuitive ces mêmes rapports des choses. Et de même que, entre les phénomènes du monde physique, et, par suite, entre les phénomènes du monde intellectuel qui dérivent des premiers, il n'y a que des lois mécaniques, de même, il n'y a dans le domaine des lois morales rien que de mécanique. Nécessairement, les générations qui nous ont précédés nous ont amenés au point de moralité dont nous sommes maintenant affectés. Nécessairement, nous poussons les générations qui nous suivent vers un degré de moralité plus élevé. « Si l'univers visible tout entier est soumis à l'évolution, si le système solaire considéré comme formant un tout, si la terre comme partie de ce tout, si la vie en général qui se développe à la surface de la terre, aussi bien que celle de chaque organisme individuel, si les phénomènes physiques manifestés par toutes les créatures jusqu'aux plus élevées, comme les phénomènes résultant de la réunion de ces créatures les plus parfaites, si tout enfin est soumis aux lois de l'évolution, il faut bien admettre que les phénomènes de la conduite produits par ces créatures de l'ordre le plus élevé et qui font l'objet de la morale, sont soumis à ces mêmes lois de l'évolution » (1).

Cette moralité, qui se développe ainsi à travers l'histoire, est due aux expériences d'utilité. Est utile ce qui procure du plaisir, du bonheur. Le bonheur est au fond de tous les systèmes de morale, et il ne peut pas en être autrement. L'utilité a donc été le principe générateur de la morale. Elle est aussi le principe, la règle de toute conduite. Seulement, les règles d'utilité qui meuvent notre conduite nous ont été fournies non pas par l'expérience individuelle, mais par l'expérience conservée de toutes les générations passées.

Le bien a pour essence le plaisir, le mal, la souffrance. Mais, dans une multitude de cas, il n'y a pas de bien à proprement parler, il n'y a qu'un moindre mal. C'est que l'homme, avec la nature dont il a hérité de son ancien état pré-social, l'homme n'est pas encore adapté à la vie sociale telle qu'elle résulte du progrès.

L'évolution dont le cours incessant ne saurait s'arrêter amènera nécessairement cette adaptation complète de l'homme à son milieu. Et alors, l'homme sera heureux. Toutes ses actions seront bonnes, toutes dans leur réalisation produisant la quantité de plaisir dont

(1) H. Spencer, *Morale évolut.*, p. 53.

elles sont susceptibles, c'est-à-dire le plaisir qui résulte toujours d'une activité parfaitement adaptée. Comme, d'autre part, la même adaptation se sera produite pour tous les hommes, il n'y aura pas à craindre que leur activité d'où résulte leur bonheur vienne déranger la mienne. Tout au contraire. L'adaptation de l'individu à la vie sociale sera accompagnée d'une adaptation de toutes les activités individuelles les unes aux autres, activités qui se renforceront réciproquement, et produiront de la sorte une réciproque augmentation de bonheur. L'homme sera parfaitement altruiste, c'est-à-dire parfaitement égoïste, l'altruisme et l'égoïsme, à ce point de l'évolution, coïncidant parfaitement comme d'ailleurs ils coïncidaient au point de départ.

L'altruisme, en effet, n'est qu'un égoïsme bien entendu. Le fait primordial, c'est l'égoïsme. L'égoïsme passe avant l'altruisme. Car il faut qu'un être vive pour agir. Le devoir de s'occuper de sa propre vie doit donc en général venir en première ligne. La vie s'est développée sur cette terre d'après la loi de la sélection naturelle que chacun connaît : les plus forts prospèrent, les plus faibles disparaissent, les modifications en bien ou en mal transmises par l'hérédité, favorisant ou empêchant la perpétuité de l'espèce. Donc tout ce qui empêche la supériorité de profiter de tous ses avantages et l'infériorité de subir tous ses désavantages va à l'encontre du progrès, à l'encontre d'une vie plus haute.

M. Spencer conclut à la poursuite du bonheur individuel (dans les limites prescrites par les lois sociales). C'est la condition nécessaire pour parvenir au bonheur général le plus grand. Car la santé et la faiblesse étant héréditaires, on doit posséder cet égoïsme qui consiste à conserver le corps et l'esprit dans le meilleur état possible.

Cet égoïsme là, personne ne nie qu'il soit un bien. Cette poursuite du bonheur individuel, dans les limites prescrites par la société, nous l'approuvons, en renfermant dans ce mot bonheur ce que M. Spencer y met : la santé, l'aisance, les plaisirs de la société et de l'art. Dans ce sens, nous dirons avec lui que nous devons être heureux, et que, par là même, nous contribuons au bonheur de ceux qui nous entourent.

Nous sommes encore d'accord avec lui quand il affirme qu'il y a des sacrifices mal entendus, comme ceux qui vont à la ruine de la santé ; qu'une charité sans discernement cause plus de mal que de bien, et qu'en ne se renfermant pas dans des limites convenables, elle accroît l'égoïsme directement chez les contemporains, indirectement dans la postérité. Mais nous ferons remarquer que ces conclusions ne sont

nullement en contradiction avec l'Évangile, et quand M. Spencer cite pour les blâmer ces paroles : Aimez vos semblables comme vous-mêmes, et vivez pour les autres, il ne fait pas attention qu'il sort d'une sphère qui n'est plus celle de la santé du corps et des satisfactions de l'intelligence, mais qui est celle de la liberté. M. Spencer veut renfermer l'âme humaine et tous ses mouvements dans le domaine de la mécanique; il lui refuse toute valeur absolue; il ne reconnaît pas le domaine de la liberté. C'est là son erreur. C'est ce qui fait qu'il reproche au christianisme des principes qui ont une valeur absolue dans le domaine de l'esprit, mais qui, en tombant dans le monde matériel, lequel est seulement sur la route du monde de l'esprit, doivent nécessairement se combiner avec les nécessités et les lois de ce monde contingent de la matière, nécessités et lois qu'ils doivent d'ailleurs peu à peu transformer et résoudre en liberté.

On oppose généralement, continue M. Spencer, l'égoïsme à l'altruisme. Cette opposition n'existe pas. L'altruisme prend sa source dans la conservation de l'espèce; sa nature, c'est la perte d'une certaine quantité de notre substance. Le sacrifice de soi est un fait aussi primordial que la conservation de soi. Le développement de l'altruisme se fait par la famille. Ce n'est que là où le groupe domestique est fortement constitué que le groupe social peut s'établir solidement. La monogamie seule permet la forte constitution de la famille. L'altruisme évoluera ensuite de la famille à la gens, de la gens à la tribu, puis à la société formée de tribus unies par des liens de parenté.

Mais ce qu'il importe de remarquer, c'est que le développement de l'altruisme amène nécessairement les satisfactions égoïstes. L'intérêt privé dépend de l'intérêt général, et nous sommes fortement intéressés à ce que la justice règne partout. Les progrès physique, intellectuel et moral de nos compatriotes nous sont à chaque instant utiles, et la manifestation d'une bonne nature, d'une nature sympathique est une source de grands avantages. La meilleure politique est celle de l'honnêteté. Plus l'action est désintéressée, plus elle nous rapporte.

D'autres motifs nous poussent au développement de l'altruisme. Tout plaisir s'use par l'exercice; les plaisirs égoïstes doivent donc être renouvelés par les actions altruistes, qui servent surtout à la vieillesse, alors que la source des plaisirs égoïstes est épuisée. Les actions altruistes provoquent la joie et la bienveillance autour de nous, et le plaisir et la joie des autres éveillent chez nous des émotions agréables; la vue de la souffrance, la peine dépriment la vie, la joie

l'exalte. Enfin les plaisirs esthétiques sont surtout l'apanage des natures altruistes, car l'art de nos jours peint à peu près uniquement les plaisirs et les douleurs humaines. L'égoïsme dépend donc de l'altruisme, et cette dépendance s'étend de nos jours à toute l'humanité, car les nations, par suite des progrès de l'industrie et du commerce, sont devenues solidaires les unes des autres. Conclusion : les effets de l'altruisme ressemblent à ceux de l'égoïsme ; le pur égoïsme, même dans ses résultats immédiats, est moins avantageux que l'égoïsme convenablement tempéré par l'altruisme.

Ni le pur altruisme (Evangile), ni le bonheur général, qui se ramène au pur altruisme ne peuvent être les mobiles de la conduite humaine. Car ils conduisent à des impossibilités, au sacrifice de l'individu et par suite de la communauté. D'autre part le pur égoïsme arrive à peu près au même résultat. Il faut donc trouver un compromis. Et ce compromis est celui qui s'est lentement établi à travers les âges.

Le bonheur général sera en partie réalisé si les individus recherchent d'une manière convenable leur propre bonheur, et réciproquement le bonheur individuel sera réalisé en partie, si chacun veille au bonheur général.

Mais qui tracera la limite entre la poursuite de ces deux bonheurs ? Qui dira la mesure dans laquelle l'un et l'autre doivent faire l'objet de nos recherches ? Le compromis s'est établi de lui-même : « Les croyances réelles des hommes, distinctes de leurs croyances nominales, en ont toujours mieux reconnu la valeur. » Le système industriel (ennemi du système militaire et qui tend à le remplacer) favorise ce compromis par le balancement qu'il établit entre l'offre et la demande, et par la plus juste répartition qu'il amène des droits et des jouissances. La justice est la première des conditions sociales. Elle consiste uniquement dans une juste répartition des conditions dans lesquelles chacun peut atteindre au bonheur. En même temps nous voyons des efforts considérables se produire en faveur de l'instruction, de la tempérance, de la paix entre nations, du bien-être d'autrui.

En résumé : Travailler à son propre bonheur et travailler au bonheur général, tous les efforts que nous faisons en vue de ce dernier servant puissamment à l'obtention du premier.

Nous nous laisserons guider dans notre conduite par les notions innées du bien et du mal telles que nous les tenons de nos ancêtres, ces notions toutefois étant à chaque génération soigneusement déterminées, précisées par l'analyse des savants.

Et ainsi l'adaptation de l'individu à la vie sociale se poursuivra d'âge en âge, chaque activité se déployant plus librement et devenant peu à peu une source de plaisir. De cette augmentation de plaisir naîtra une sympathie plus grande. La sympathie ne peut guère se développer au milieu de souffrances considérables, elle s'exalte au contraire en présence de la joie et du bonheur. La disparition du régime militaire sera un progrès énorme ; toutefois les traces de ce régime se feront longtemps sentir, car il a façonné les natures à son image. La dissimulation, la retenue sont des qualités aujourd'hui. Les appétits égoïstes tombant, les sentiments se déploieront librement, sans contrainte. La parole deviendra plus expressive, chargée qu'elle sera d'une quantité plus grande d'émotions sympathiques, et le langage de gestes, les expressions de la physionomie décupleront leurs effets. « Sans doute les plaisirs altruistes doivent rester en un certain sens des plaisirs égoïstes. Cependant ils ne seront pas poursuivis d'une manière égoïste, ni pour des motifs égoïstes. Bien que faire du plaisir procure du plaisir, cependant la pensée du plaisir sympathique à obtenir n'occupera pas la conscience ; ce sera seulement la pensée du plaisir donné. Il en est ainsi maintenant dans une large mesure. Dans le cas d'une véritable sympathie, l'attention est tellement absorbée par la fin prochaine, le bonheur d'autrui, qu'il n'en reste pas pour prévoir le bonheur personnel qui peut au bout du compte en résulter » (1).

Le plaisir altruiste sera toujours essentiellement un plaisir égoïste, mais on n'aura plus conscience de son caractère égoïste.

Les occasions de dévouement iront d'ailleurs toujours diminuant. On ne peut se dévouer pour autrui qu'en lui faisant tort puisqu'on le prive de l'exercice de son activité, et c'est dans cet exercice que l'homme, par les progrès de l'évolution, puisera son plus grand plaisir. Il ne s'agira plus alors de refréner l'égoïsme, mais au contraire de retenir la sympathie. Celle-ci toutefois aura toujours une large sphère d'activité dans la famille, où les occasions de dévouement seront à peu près toujours les mêmes. Elle en trouvera une seconde dans la poursuite du bien-être social. Mais ici la sphère ira toujours se rétrécissant, la vie sociale par suite du progrès se développera d'elle-même. Une troisième se présentera dans le soulagement des malheurs, des accidents, des inégalités individuelles. Les occasions de dévouement se faisant rares alors, celles-ci seront fort recherchées. Il y en aura

(1) H. Spencer, *Morale évol.* p. 214.

une dernière enfin dans les mille petites prévenances de la vie journalière.

Mais la faculté de se dévouer ne sera pas exposée à diminuer par suite de l'amointrissement des sphères où elle s'exerce. De nos jours en effet où il y a encore tant de misères et de souffrances, il n'est pas bon d'avoir une conscience trop vive de l'état mental de ceux qui nous entourent ; il en résulterait de grandes souffrances. Mais le bonheur se répandant partout par suite de l'adaptation parfaite des individus à leur milieu, la sympathie se développera dans la plus large mesure, s'exaltant par le vif sentiment des jouissances des autres. Les occasions de se dévouer seront alors seules recherchées, à cause du plaisir profond qu'elles procureront, et c'est à procurer aux autres, qui les rechercheront avidement, des occasions de se dévouer, que s'appliquera l'altruisme de l'ordre le plus élevé.

La conscience, qui nous pousse à accomplir un devoir, et qui a son origine dans les expériences d'utilité emmagasinées et transmises, a été primitivement renforcée par les influences externes (religion, pouvoir militaire et politique, opinion publique). Mais ces contraintes extérieures sont déjà devenues chez beaucoup des contraintes purement morales et tout à fait internes ; nous obéissons au devoir par cela seul qu'il est le devoir. Cette contrainte personnelle doit se généraliser. Elle constitue l'obligation morale. Mais l'obligation morale n'est qu'une étape de l'évolution. Quelque étrange que puisse paraître l'assertion, le sentiment de l'obligation doit disparaître. L'évolution doit aboutir à un état où chaque activité puisera en elle-même son motif d'agir, parce qu'elle fournira tout le plaisir qu'elle doit fournir. La faculté spéciale égalera sa fonction. L'adaptation sera faite, l'évolution complète. La conduite morale sera la conduite naturelle, toute action un plaisir, l'homme un être organiquement moral. L'organisme humain sera devenu moral. Et remarquez-le bien, « le progrès n'est point un accident, mais une nécessité. Loin d'être un produit de l'art, la civilisation est une phase de la nature, comme le développement de l'embryon et l'éclosion d'une fleur. Il est sûr que ce que nous appelons le mal et l'immoralité doit disparaître ; il est sûr que l'homme doit devenir parfait (1) ».

En attendant nous ne prendrons point pour règle de notre conduite le bien-être immédiat. C'était là l'erreur de l'utilitarisme empirique. L'utilitarisme rationnel prend pour mobile de la conduite « certains

(1) Social Statico, 8.

principes qui, dans la nature des choses, déterminent d'une manière causale le bien-être ».

Ces principes, nous l'avons dit, nous sont fournis par les perceptions innées du bien dont l'origine se trouve dans les expériences d'utilité qui se transmettent par l'hérédité, et qui se sont formées à l'ombre tutélaire des pouvoirs militaire, religieux et social. Seulement ces principes demandent à être précisés; c'est l'œuvre des moralistes, des savants.

Actuellement il y a diversité d'idéal. C'est qu'il y a diversité de structure nerveuse. Cette diversité a été elle-même produite par les habitudes héréditaires transmises. Les types les plus élevés sont ceux dont le système nerveux, et par suite les facultés mentales sont le plus développés. Mais l'évolution tend sans relâche vers ce type le plus élevé, et doit nécessairement le produire.

Quelle est la sanction dans ce système ? Elle consiste dans la disparition des types qui ne s'adaptent pas aux conditions nouvelles amenées par l'évolution. Elle consiste aussi dans la blessure faite par une action mauvaise au sens moral hérité, et dans la souffrance qui en résulte.

II.—M. H. Spencer croit apercevoir la disparition des croyances qui jusqu'ici avaient servi à guider la conduite, et comme il n'est pas de l'avis de ceux qui pensent qu'il ne faut rien mettre à la place des commandements de la Bible, comme il croit au contraire qu'il y a « peu de désastres plus redoutables que la disparition et la mort d'un système régulateur devenu insuffisant désormais, alors qu'un autre système plus propre à régler les mœurs n'est pas encore prêt à le remplacer », il a donné les « Bases de sa morale évolutionniste », avant d'avoir terminé les parties de sa Philosophie synthétique auxquelles trois volumes de morale doivent dans sa pensée servir de couronnement. Tous ses travaux depuis 1842, date de son premier essai (*The data of ethic*), ont d'ailleurs tendu à ce but « de découvrir une base scientifique pour les principes du bien et du mal dans la conduite en général ». Et il constate que les principes moraux tels qu'il les a scientifiquement déduits coïncident avec les principes moraux autrement justifiés (dans la religion apparemment) (1). Cette coïncidence qui est d'ailleurs loin d'être complète à cause des points de vue différents où se placent l'auteur et le chrétien, à cause surtout de la valeur tout autre donnée à ces trois termes Dieu, l'homme et la

(1) Morale évolut. Introd.

vie, cette coïncidence est en effet curieuse. Mais nous croyons que loin de s'en scandaliser, comme le croit l'auteur, les chrétiens au contraire s'en réjouiront, car s'ils n'ont jamais douté que leur foi et leurs espérances, assises sur le fondement d'une révélation positive, ne soient inébranlables, ils n'en sont pas moins heureux de voir la science, dans ses infatigables évolutions, revenir dans le domaine de la conduite, aux principes devant lesquels elle a souvent passé en haussant les épaules.

Toutefois nous croyons que M. H. Spencer se trompe, que la coïncidence est loin d'être complète, qu'il n'y a pas de ressemblance essentielle. Je sais bien que M. Spencer se défend d'être matérialiste, qu'il repousse ce nom avec indignation, qu'il avoue même que les spiritualistes ont, à soutenir que l'esprit est à la base de tout dans l'univers, d'aussi bonnes raisons que les matérialistes quand ils soutiennent que c'est la matière. Mais il y a si peu coïncidence entre les mobiles de la conduite dans la morale évolutionniste et dans l'Evangile, que M. Spencer ne néglige aucune occasion de contredire la maxime chrétienne : Tu aimeras ton prochain comme toi-même, en l'interprétant d'ailleurs d'une façon tout à fait fausse, et en faisant ainsi ce qu'il se plaint de voir faire par ses adversaires à son égard.

Il serait cependant injuste de nier la supériorité de la morale évolutionniste sur les morales de l'amour-propre par exemple, ou du plaisir ou de l'utilitarisme vulgaire. Le progrès est évident, mais nous croyons qu'il ne s'arrêtera pas aux bornes fixées par M. Spencer.

Considérez, en effet, comment se sont formées d'après M. Spencer les notions dites innées d'espace, de temps, de cause, ainsi que les intuitions morales. Ce sont des expériences organisées et consolidées. C'est l'empreinte du monde extérieur sur le cerveau, empreinte transmise par l'hérédité et ainsi fortifiée de génération en génération.

On voit ce que deviennent ainsi les grandes idées fondamentales de l'esprit, ces filles du ciel que chanta si harmonieusement Platon, ces fameuses notions innées de Descartes, que Bossuet nous montrait comme autant d'échappées par où l'homme plonge des regards dans le sein même de la divinité ; ces catégories de la raison pure sur la portée objective desquelles Kant avait si résolument porté sa main vigoureuse. Chose curieuse, les nations dites absolues reprennent avec M. Spencer la plus grande partie de leur ancienne valeur. Sortant de la tombe où Kant croyait pour jamais les avoir couchées, elles semblent secouer la poussière qu'avaient amassée sur elles tant de critiques tranchantes et superbes, et se montrent prêtes à fournir de nouveau une carrière bril-

lante dans l'arène de la philosophie. Si les idées sont l'empreinte dans le cerveau de la réalité extérieure, voilà de nouveau les idées fondamentales de la raison humaine nous fournissant d'emblée les rapports fondamentaux des choses, les grandes lois de l'univers, les faces à nous connues de ce mystérieux Inconnaissable qui se rencontre au fond de toutes choses, qui est la réalité aussi féconde que mystérieuse et sombre d'où tout jaillit, sur qui tout s'appuie et prend l'être. Nous voilà bien loin de ce cachet identique en chacun, et que l'homme appliquait sur les matériaux extérieurs pour les marquer de son empreinte ; de ces lunettes à verres multicolores à travers lesquels nous apercevions l'univers, je veux dire une image plus ou moins fantastique de l'univers, sans que nous pussions jamais en apercevoir quelque chose de réel ; (car il m'a toujours semblé que Kant, après avoir ruiné l'autorité de la raison pure n'avait que de fort mauvaises raisons à nous apporter en faveur de l'autorité de la raison pratique ; et que ceux qui mettaient le grand philosophe de Königsberg au rang des plus terribles sceptiques n'avaient pas tout à fait tort). Avec M. H. Spencer nous revenons bel et bien à la doctrine de Bossuet, tout au moins dans les grandes conclusions générales et avec cette réserve que le Dieu Providence du disciple de Descartes, c'est l'immense Inconnaissable de M. Spencer. Mais enfin ces idées d'infini, de cause, de substance par lesquelles Dieu dans Bossuet se révélait à nous dans son absoluté, par lesquelles nous vivions en Dieu même, cela ressemble fort, semble-t-il, à ces empreintes lentement accumulées des lois fondamentales de l'univers dans l'esprit de l'homme ; à cette révélation tant de fois séculaire et qui a fini par marquer les cerveaux des hommes d'une marque si étrangement puissante. La Révélation qui dans Bossuet se faisait aux hommes individuellement, au fur et à mesure qu'ils apparaissaient à la surface de ce monde : cette révélation pour M. Spencer n'est plus une révélation faite à l'individu, mais à l'espèce ; elle n'est si claire de nos jours que parce qu'elle a été si longue, toujours la même à travers les âges, mais de jour en jour mieux aperçue, mieux connue, comme ces yeux qui subitement transportés d'un horizon éclairé à flot dans une caverne sombre demeurent pour longtemps aveuglés et ne reviennent que par degrés à la distinction des objets qui les environnent, à la vision troublée d'abord, mais peu à peu plus nette de la caverne qui les enferme. C'est toujours, en fin de compte, la Révélation de la même Réalité, Dieu là-bas, un Dieu inondé de lumière, parce que c'est celui de l'Evangile ; l'Ignoré ici, l'Incognoscible, l'immense Océan au sein duquel nous flottons nous et notre soleil et avec notre

soleil tous ceux qui étincellent au fond des nuits étoilées. La conception de M. Spencer est certainement plus vraie par quelques-uns de ses côtés, ce qui ne veut pas dire qu'au point de vue moral surtout, celle de Bossuet ne renferme pas plus d'éléments de vérité. Quoi qu'il en soit, il n'est pas moins curieux de voir l'école positiviste, ou tout au moins l'école évolutionniste revenir si rapidement à l'un des bouts de cette chaîne dont parlait Bossuet, de laquelle il nous conseille de tenir fortement les extrémités, quand bien même nous n'apercevons pas les chaînons intermédiaires et sans doute immensément nombreux et compliqués, par où ils se relient.

De même les idées morales prennent dans ce système une singulière autorité. Ce n'est plus seulement comme dans Darwin toute la série animale qui a concouru à leur formation par suite d'une combinaison, d'une multiplication d'instincts; le monde cosmique tout entier, l'évolution dans sa totalité, depuis les premières nébuleuses jusqu'à la phase actuelle de civilisation, trouve son expression la plus haute, sur notre globe du moins, dans ces grandes idées morales que nous ont léguées nos pères et qu'à notre tour nous léguons à nos descendants. Elles participent de la sorte à la stabilité, à la nécessité des lois cosmologiques, dont elles reflètent également le caractère de généralité. Elles deviennent immuables, universelles. Elles ne sont pas autres dans les premiers degrés de l'animalité, autres dans une animalité plus développée, autres chez l'homme. Ce sont toujours les mêmes lois morales qui travaillent les êtres à tous les degrés, depuis les premières cellules inorganisées jusqu'aux êtres supérieurs. Et il n'est pas téméraire d'affirmer que ces mêmes lois à un degré quelconque de leur développement, travaillent également les êtres, quels qu'ils soient, qui habitent les mondes innombrables de notre univers cosmique.

M. Spencer se plaît lui-même à relever les coïncidences qui existent entre les principes moraux qu'il a scientifiquement déduits et les principes moraux de la théologie et du spiritualisme. Car son système, loin d'exclure ces derniers, les embrasse au contraire et les justifie au point de vue de l'évolution, tout en ayant la prétention de les épurer par une analyse rigoureuse. De même que les systèmes philosophiques des idées innées trouvent leur place dans la synthèse de M. Spencer; de même les systèmes qui font de la volonté de Dieu ou de l'intuition la base fondamentale du développement moral, viennent se fondre dans le système des idées morales héréditaires, qui assigne en même temps aux systèmes de l'utilité empirique et du plaisir leur véritable

place, c'est-à-dire une place subordonnée et inférieure. Quand M. Spencer établit que l'homme doit enchaîner à des lois les mouvements désordonnés de sa conduite, subordonner ses appétits et ses passions à des fins lointaines et supérieures; travailler pour l'humanité actuelle aussi bien que pour l'humanité future, avec un esprit de désintéressement, d'abnégation, de dévouement; sympathiser avec son prochain et rentrer avec lui dans une harmonie telle que spontanément, naturellement, avec bonheur il fera tout ce qui peut lui être agréable et utile; quand il manifeste sa foi profonde au progrès, à l'évolution complète de l'humanité, nous ne pouvons qu'être heureux, nous chrétiens, de voir des idées chrétiennes scientifiquement établies. Et quand M. Spencer croit nous scandaliser en affirmant qu'il viendra un moment où le sentiment de l'obligation lui-même disparaîtra et où l'homme, organiquement moral, accomplira naturellement le bien, en vérité il oublie qu'il y a vingt-cinq siècles déjà, des prophètes en Israël avaient fait passer de pareilles visions devant les regards des hommes, et que Jésus Christ nous a fourni, il y a dix-neuf siècles, le modèle autrement grand de cet homme idéal qu'il place au terme de l'évolution. Même nous serons avec lui quand il démontre que tout système de morale, qu'il le veuille ou non, assigne le bonheur comme but, comme fin aux efforts des hommes, à la condition de bien mettre en lumière cette vérité capitale : nous arrivons au bonheur par des moyens qui, dans notre conduite, doivent toujours prendre le pas sur le mobile du bonheur, à savoir dans le christianisme les idées révélées de justice, de sainteté, de crainte et d'amour de Dieu et enfin d'amour du prochain et de liberté, idées qui sont la fin de notre conduite, mais doivent amener avec elles cette autre fin, le bonheur, qui a son fondement dans l'amour de Dieu pour nous.

Ce qui nous frappe aussi dans ce système, c'est la foi au progrès; l'évolution atteindra nécessairement son terme. Cette foi est puisée dans l'idée que l'évolution de l'humanité sur cette terre, de même que l'évolution de notre terre elle-même, et l'évolution du système solaire auquel elle appartient, font partie de l'évolution immense que poursuivent dans les espaces infinis les soleils et les nébuleuses composant notre univers cosmique, et que les lois de cette évolution gigantesque, qui manifestent les faces à nous connues de l'Inconnu au sein duquel flotte le monde cosmique, sont immuables de leur nature.

Mais qu'est cet Inconnu auquel dans toute science il faut toujours revenir comme à la fin dernière et à la suprême explication? La science est impuissante à nous renseigner à ce sujet. Elle ne peut dans

ses progrès incessants que mieux mettre en évidence l'existence et la grandeur de l'Incognoscible sans qu'elle espère jamais pouvoir nous en révéler la connaissance. Plus que jamais le vrai savant affirmera qu'il ne sait rien. Et plus la science se développera, plus éclatante apparaîtra cette impossibilité de jamais rien connaître, cette nécessité d'expliquer tout par des lois qui ne nous donnent que les rapports des choses, sans nous faire connaître ce qu'il y a au fond des choses. Cet Incognoscible auquel le savant se heurte de toutes parts, c'est là le domaine de la Religion. La Science vis-à-vis de la Religion n'a qu'une chose à exiger, c'est que ses dogmes ne viennent pas contredire les lois scientifiques rigoureusement démontrées. Or cette exigence de la Science, comment l'homme religieux ne pourrait-il pas l'accepter ? N'est-il pas pénétré de l'idée que Dieu, cet Inconnaissable auquel se heurte le savant, étant l'auteur de toutes choses, la vérité est une, et qu'il ne peut pas y avoir une vérité scientifique et une vérité religieuse ? En tant que chrétiens, nous sommes intimement persuadés que la science doit devenir chrétienne, de même que nous sommes certains que les vérités chrétiennes sont essentiellement scientifiques.

Je relèverai également cette idée que la direction donnée par les plaisirs et les peines est mauvaise dans un grand nombre de cas, et qu'il faut souvent sacrifier les plaisirs prochains aux plaisirs éloignés. D'où il résulte qu'il faut savoir supporter la douleur, laquelle résulte d'une adaptation incomplète au milieu ; en agissant ainsi, nous accomplirons en partie cette adaptation ; la fonction deviendra plus naturelle pour nos descendants qui l'accompliront avec moins de douleur et plus de plaisir.

Mais l'auteur ajoute que l'homme doit se résigner à son adaptation actuelle à son milieu provisoire ; qu'on ne peut pas être, à ce point actuel de l'évolution, l'homme du dernier terme de l'évolution. C'est aussi la pensée de la Bible qui nous dit que le plus juste pèche sept fois le jour. Jésus-Christ n'a pas pu vivre au milieu d'une humanité imparfaite, elle l'a crucifié. Toutefois l'auteur prend prétexte de ce fait de l'imparfaite adaptation à un milieu provisoire pour critiquer la vie d'abord des chrétiens d'aujourd'hui, dont la morale journalière diffère du tout au tout de la morale théorique, et en second lieu les idées chrétiennes elles-mêmes : tu aimeras ton prochain comme toi-même, etc. Nous dirons de notre côté à l'auteur : Prenez garde. Rien de plus dangereux que ces accommodations théoriques, rien de plus débilitant, rien de plus délétère. On sait ce qu'elles ont produit dans

la morale jésuitique. On arrive ainsi à tout excuser, à tout justifier. Vous blâmez et à juste titre la maxime que tout est bon qui est approuvé par l'opinion publique, et vous nous dites qu'il faut considérer la conduite qui va dans le sens de l'évolution, et non pas celle qui résulte du milieu créé par les événements antérieurs et qui est éminemment transitoire. Rien de mieux. Seulement vous établissez que pour suivre ces instincts de l'avenir, cette moralité future, il faut lutter et souffrir, lutter contre les instincts du passé et les instincts du jour, souffrir parce que ces instincts devenus organiques, il faut les extirper de notre chair et de nos nerfs, et nous faire une nouvelle chair et de nouveaux nerfs modelés par les instincts futurs et supérieurs, pénétrés de leur esprit et animés de leur vie. Mais qui me donnera la force de soutenir cette lutte et d'endurer ces souffrances? Pourquoi ne pas me laisser aller au courant? Pourquoi ne pas suivre les instincts du jour? Satisfaits et repus, ils me donneront du moins la paix, et cette part de bonheur dont ils sont capables.

Car enfin cette humanité future pour laquelle il faut se dévouer et souffrir, elle sera, je l'avoue, chair de ma chair, nerfs de mes nerfs, pensées de mes pensées, mais pourtant elle ne sera pas moi, je n'y serai plus, j'aurai disparu, sans laisser de traces autres que ma marque imprimée dans ces générations futures. Ma pensée, mon âme, mon moi, ma volonté consciente et qui a soif de vie, de connaissance et de développement infinis, ma volonté consciente sera alors anéantie. Or, vous me l'avez démontré, l'égoïsme, même dans le dévouement, est le fond, l'essence de la volonté. Pourquoi peiner et souffrir pour pousser à l'évolution future? Si je vous comprends bien, cette évolution se fera sans moi, sans mes efforts. Eh bien, je me laisserai aller à la vie du moment; je satisferai mes instincts le plus et le mieux que je pourrai; je goûterai la quantité de bonheur que je puis atteindre, et quand le soir de la vie viendra, repliant mes ailes et fermant les yeux, je m'endormirai dans le néant avec le moins de conscience possible, avec le moins possible de répugnance et de regrets.

Je sais bien que vous prétendez que l'évolution est nécessaire, qu'elle est une expression des lois cosmiques, l'une des transformations de la force universelle, une floraison naturelle, que ma volonté et apparemment toutes les volontés n'y peuvent rien, que l'évolution se poursuivra quoi que nous en ayons. En êtes-vous bien sûr? D'où vient alors que vous écrivez cette phrase si grave : « Il est peu de désastres plus redoutables que la décadence et la mort d'un système régulateur devenu insuffisant désormais, alors qu'un autre système plus

propre à régler les mœurs n'est pas encore prêt à le remplacer ? »

C'est que l'homme, en effet, dont il s'agit ici de promouvoir la conduite, n'est ni une molécule sans force et sans volonté, ni une floraison végétale. Les animaux inférieurs n'ont qu'un petit nombre d'instincts d'une amplitude très restreinte; ils s'y abandonnent sans grands efforts pour y échapper ou les modifier. Ils se laissent aller à la vie telle que la leur ont faite leurs pères, et s'ils ont besoin d'éducation pour savoir ce que savaient leurs ancêtres, cette éducation se fait vite et sans grande difficulté, et une fois finie elle gouverne despotiquement leur vie. Leur horizon est singulièrement borné, le cercle de leurs idées étrangement restreint. Mais voici que déjà si le rossignol est élevé avec d'autres oiseaux, il apprend leurs chants et ne dit plus les mélodies de ses pères.

Or à ce point de vue l'homme est rossignol à un très haut degré. Il oublie facilement, se déshabitude très vite, et facilement aussi il apprend autre chose. C'est qu'avec lui l'intelligence se meut dans un horizon plus vaste; le cercle de ses idées est plus étendu. Et ici apparaît un autre phénomène, la puissance de l'idée, l'influence sur la conduite de la vie, son action sur les instincts, sur les sentiments, sur les passions, sur la moralité (1).

L'animal a un instinct, il ne l'analyse pas, il ne le juge pas, il lui obéit. Il en est tout autrement de l'homme. Lui, il réfléchit, analyse et raisonne, et en raisonnant il détruit l'instinct, qui dès lors n'a plus de raison d'être. Voilà pourquoi l'homme actuel a si peu d'instincts; il est capable de les acquérir tous, il n'en possède à peu près aucun d'inné comme les animaux, comme les sauvages et probablement comme ceux qu'acquirent les hommes primitifs. Or d'après Darwin et M. Spencer, la moralité n'est autre chose qu'un instinct, l'instinct social, le sens moral. C'est même le dernier des instincts qui nous restent de ceux qu'avait produits l'évolution antérieure. Eh bien, voici ce qui arrivera. Quand l'homme sera persuadé, comme veulent l'en persuader les philosophes anglais, que la moralité n'est qu'un instinct, il en sera de cet instinct comme il en a été de tous les autres, il disparaîtra. Ce que l'hérédité avait fait, l'hérédité le défera, sous le feu de l'intelligence l'instinct moral se fondra. Or, comme c'est à la construction de la moralité que travaille l'évolution, l'œuvre de l'évolution sera entravée, détruite.

C'est que l'homme, grâce à l'amplitude et à la force de son intelli-

(1) V. Guyon, la Morale anglaise cont. pag. 322 et suiv.

gence, possède un redoutable pouvoir que ne possèdent pas les animaux : il peut dire non à la nature, il peut lutter contre elle et lutter avec avantage, la surmonter, la vaincre, devenir immoral, aimer les vices contre nature et tomber au-dessous de l'animalité inférieure. Il peut détruire la moralité à la condition, bien entendu, de disparaître avec elle.

Or toute la question pour l'homme quand il sera devenu conscient de cette prétendue moralité que nous présentent MM. Darwin et Spencer, sera celle-ci : Vaut-il la peine de travailler pour l'humanité future ? Elle sera heureuse, elle, mais en attendant je ne le suis pas, moi. Et encore ce bonheur que vous lui promettez est-il bien certain ? Les conditions physiques, vous ne les supprimerez pas ; les maladies, la mort non plus, ni les accidents. Dans de telles conditions m'est-il bien permis de rêver au bonheur, non pas même pour moi, mais pour des générations qui vivront dans quelque cent mille ans d'ici ? La terre d'ailleurs peut-être subitement arrêtée dans sa marche, et comme ces édifices de sable que construisent les enfants sur les rivages des mers, et que balaient les premières lames de l'Océan, ainsi disparaîtra sans laisser plus de traces tout le travail si péniblement accompli de l'humanité, tout l'édifice si lentement élevé de sa moralité, et élevé au prix de tant de sang, de larmes, de douleurs. Vraiment l'œuvre vaut-elle la peine qu'elle demande ? le résultat vaut-il les efforts ? Croyez-moi, suivons les instincts du jour sans plus nous demander où ils nous mèneront. Prenons les jouissances qui s'offrent à nous, faisons en naître le plus possible sous nos pas. Puisqu'il nous faut-être égoïstes, soyons-le franchement. Le remords n'est qu'un préjugé. — N'importe, il vous poursuivra. — Je suis un être intelligent, et je saurai bien m'en défaire. Et de fait beaucoup déjà raisonnent ainsi. La conscience ! le devoir ! le remords ! la justice ! la sainteté ! Ne leur en parlez pas, vous les feriez sourire ; ce sont autant de préjugés, et l'évolution future, cela leur est bien indifférent ! Est-ce là ce que veulent les philosophes anglais ? Non, je le sais. Ils ont, eux, une conscience chrétienne, et c'est le contenu de cette conscience chrétienne qu'ils versent dans leurs systèmes. Mais les masses sont logiques, logiques à la façon des enfants ; et elles feraient bien vite sortir des idées évolutionnistes toutes leurs conséquences qui sont : la destruction de toute moralité, l'anéantissement de l'œuvre séculaire de la civilisation, la disparition des sociétés et des hommes.

Sans doute, dira le stoïcien, il faut pour se dévouer avoir la foi au devoir, il faut croire à la valeur absolue des actions, quels qu'en soient

les résultats, croire au dévouement, croire au sacrifice, croire à la liberté comme au souverain bien ; il faut se bercer de quelque beau rêve, il faut se chanter tout bas quelque douce mélodie. Le stoïcisme, auquel aboutit en France à peu près tout ce qu'il y a, en dehors de la religion, de philosophes spiritualistes, a raison de reprocher à la morale évolutionniste, son défaut de mobiles, de ressorts, d'impulsion vers le bien, vers le progrès ; le manque de sanction qui la caractérise, et la facilité avec laquelle l'évolutionniste conscient arrive à dissoudre, disperser et anéantir les notions de devoir, d'obligation et de sanction morale. Complété par les analyses de Kant, et empruntant à l'Evangile sa notion de la liberté, qui ressort si lumineuse de toutes ses pages, et dont Saint Paul a retracé les caractères d'une main si vigoureuse, le stoïcisme veut faire de la moralité l'essence même des choses et des êtres, la réalité concrète de l'univers. Et chose étrange, voici la philosophie tout entière, j'entends la philosophie sérieuse et digne de ce nom, elle qui n'a pas eu assez d'injures à déverser sur saint Augustin, Luther et Calvin, la voici qui, faisant son mea culpa, et abandonnant les dernières loques de son rationalisme superficiel, revient à Luther et à Calvin, ou plutôt à l'Evangile, déclare comme eux que l'homme est esclave des tendances inférieures et basses de son être, esclave de la matière, esclave du monde tel que l'ont fait les générations antérieures ; qu'il est déterminé dans toutes les parties de son être, et que s'il est fait pour la liberté, cette liberté il doit se la proposer comme but ; il la trouvera au point d'arrivée, elle sera le prix de ses efforts, la récompense de ses luttes. En vérité, n'entendez-vous pas résonner ici les énergiques paroles de saint Paul : Enfants de Dieu, vous êtes faits pour la liberté ! (1).

Mais le stoïcisme n'est lui-même qu'un système de transition, suspendu en l'air, ne menant à rien, qu'à la stérilité et au suicide. Le désintéressement, le dévouement, le sacrifice, autant de beaux rêves, autant de mélodies dont il faut s'enivrer. Et après ? Je n'en périrai pas moins, et avec moi périront sinon mes actes, au moins ma nature affranchie des basses tendances, et libre autant que le comportent cette terre et ce milieu social. La sanction, où est-elle ? L'obligation, où est-elle ? Que deviennent ma vie, mon moi, mon intelligence si lentement développée, ma volonté si péniblement affranchie ?

A ces points d'interrogation, une seule philosophie répond. Cette philosophie est une religion et cette religion est elle-même un fait, la

(1) V. Fouillée, la liberté et le déterminisme. — Guyau, la Morale anglaise contemporaine.

rédemption ; une rédemption qui est une vie et une mort, qui a pour symbole une croix, pour gage d'assurance une résurrection.

Le premier-né de la création morale est sorti victorieux de la tombe ; il a brisé les fatalités du mal et de la mort ; il a ouvert une voie par où la création tout entière doit passer, car toute la création soupire après l'affranchissement, la liberté, la vie.

M. H. Spencer dit quelque part que tous les systèmes de morale, à part le sien, pèchent par une insuffisante idée de la causation. Me trompé-je ? Il me semble que c'est là le grand défaut du sien. Ni la vie, ni la mort, ni la souffrance, ni l'intelligence, ni la conscience, ni le progrès moral, ni l'origine de l'homme, ni son avenir, ni l'avenir du monde ne sont expliqués dans ce système. Sans doute la synthèse est puissante ; c'est peut-être la plus puissante, la plus adéquate aux phénomènes parmi les systèmes qui ont vu le jour depuis Aristote. Et en cela la grande synthèse de M. Spencer, aussi bien que les belles analyses de Darwin, aideront beaucoup au progrès, c'est notre humble avis du moins. Mais comme M. Spencer l'avoue lui-même, toutes les lois viennent se perdre dans l'Inconnaissable ; aucune n'exprime autre chose qu'un rapport ; nous ne savons pas ce qu'il y a derrière les phénomènes ni au fond des êtres. Pourquoi alors enfermer l'être humain, l'intelligence personnelle, la volonté consciente dans la limite étroite de cette vie, dans cet horizon sans issue, sans échappées, où nécessairement doit étouffer toute moralité ? Le mécanisme n'explique pas la vie, il n'explique pas l'intelligence, il n'explique pas la moralité ; vous l'avouez vous-même. Ne serait-ce pas que le mécanisme lui-même doit se transformer en vie, en intelligence et en moralité ? Ne serait-ce pas que la moralité qui est au terme de l'évolution, se trouve au début de l'évolution, comme germe du moins, comme cause cachée, mais réelle et féconde ? Ne serait-ce pas que la moralité constitue tout ce qu'il y a de substantiel dans cet univers. Et comme cette moralité en fin de compte se résout dans une chose qui porte le plus beau nom à nous connu, à savoir la liberté, ne serait-ce pas que la liberté est la clef du grand mystère, l'énigme du monde, le point d'où il part et le terme où il *doit* aboutir, quelles que soient les apparences et les fatalités ? Plusieurs le pensent, même parmi les philosophes. L'Évangile l'a affirmé avant eux, et c'est là que de guerre lasse ils sont allés puiser leur idée. D'autres les y suivront, et les évolutionnistes ne seront probablement pas les derniers,

Car l'idéal rêvé par M. Spencer ne satisfera personne. Cet état d'équilibre en effet qu'il nous dépeint comme l'âge d'or où tend l'humana-

nité, ce règne des instincts perfectionnés, des facultés répondant exactement à leurs fonctions, mais cet état-là, il existe, ce me semble. Toute la création inférieure, toute l'animalité l'a réalisé. Chaque instinct est parfait dans ce monde-là, chaque fonction exactement remplie. Donc le bonheur y est complet. A part la souffrance, que vous ne rêvez point de supprimer, l'animal est heureux; le Chinois aussi, l'Indou, toutes ces sociétés qui semblent pour ainsi dire cristallisées dans des instincts. Est-ce là ce que vous nous promettez? Non, je le sais. Nos facultés seront plus développées, nos instincts plus nombreux, notre sensibilité plus grande, mais enfin, ces instincts, quelque nombreux qu'ils soient, seront dans l'état où se trouve l'instinct de l'animal, l'instinct de l'homme qui vit dans les sociétés immobilisées. Et alors le bonheur ne me paraît pas devoir être différent. En vérité votre paradis me fait peur. J'aime mieux l'effort et la douleur, la lutte et la souffrance, mais aussi les horizons infinis et les infinies espérances.

Toutes ces conséquences d'ailleurs, l'école évolutionniste les repoussera. La discussion, les raisonnements n'ont jamais convaincu personne. C'est sur le terrain des faits que se sont placés nos adversaires; c'est là qu'il faut les suivre. Oserions-nous douter que la science ou l'histoire arrivent à des conclusions qui ne soient pas celles de notre foi? Plus il y aura de science sur cette terre, plus les vérités révélées s'illumineront de certitude.

CHAPITRE VI

LES TEMPS PRÉHISTORIQUES (1)

Notre éminent naturaliste, M. de Quatrefages, discutant, dans son livre de *l'Unité de l'Espèce humaine*, les données positives que possède aujourd'hui la science sur la date de l'apparition de l'homme à la surface de la terre, a cru pouvoir affirmer que cette date ne saurait être reculée à moins de 20,000 ans ni à plus de 100,000 ans en arrière. Nous n'avons aucune qualité pour approuver ou rejeter ces chiffres. Toutefois, si j'en juge par quelques pages de MM. Maspéro et Lenormant, sur les origines de la civilisation égyptienne, le dernier de ces chiffres aurait plus de chances d'approcher de la vérité. D'autre part,

(1) V. Lenormant, *Hist. anc. de l'Orient*, I, les Origines. — De Quatrefages *Traité de l'Espèce humaine*.

comme les documents que nous possédons aujourd'hui reportent à environ 7,000 ans de nous la fondation des premières sociétés historiques, il en résulte qu'il s'est écoulé un espace de temps en tout cas très considérable entre l'apparition de l'homme sur la terre et la fondation de ces sociétés. Que fit l'homme pendant cette longue série de siècles ? Les découvertes géologiques démontrent que nos ancêtres ont traversé des siècles de grande barbarie, où ils n'avaient pour se procurer des aliments et se défendre contre les rigueurs de la nature et les attaques des bêtes fauves que des moyens très imparfaits, des armes fort rudimentaires.

L'homme se montre d'une façon tout à fait certaine après la première période glaciaire, vers la fin de l'époque tertiaire, et dès lors, on ne perd plus sa trace. Ses armes sont des pointes de flèches en silex taillées par éclatement. Il se sert comme couteaux de lames de pierre, avec lesquelles il détache les chairs des grands pachydermes. Car il sait déjà attaquer et détruire ces animaux redoutables qui lui procurent sa nourriture.

II.— Puis une immense révolution géologique se produit qui modifie profondément l'aspect de l'Europe. C'est un affaissement de terrain qui plonge sous les eaux une grande partie de notre ancien monde, et qui amène, dans ses plaines et sur ses montagnes les animaux des pays chauds du Midi concurremment avec les animaux des pays froids du Nord. C'est l'époque quaternaire qui s'ouvre par une seconde période glaciaire.

Les traces de l'homme se multiplient ; il se sert toujours de silex taillés à grands éclats, et dont il forme des haches, des pointes de lances et de flèches grossières ; les lames de silex les plus minces lui servent de couteaux. « Quelques pierres figurent de véritables grattoirs, qui servaient sans doute à râcler intérieurement les peaux dont se couvraient les sauvages quaternaires pour se défendre contre le froid » (1).

Point de culture de la terre, point d'animaux domestiques ; c'est dans les forêts qu'ils vivent, et dans les cavernes naturelles des montagnes qu'ils s'abritent. Au bord de la mer, ils se nourrissent de coquillages et de poissons harponnés au milieu des rochers ; dans l'intérieur des terres, ils mangent la chair des animaux qu'ils tuent avec leurs armes de pierres fendues. Les restes de leurs repas se trouvent en quantité dans certaines contrées : ce sont des ossements de rumi-

(1) Lenormant.

nants, de pachydermes et même de carnassiers. Les os longs sont presque toujours fendus. C'était pour obtenir la moëlle dont nos ancêtres étaient très friands. Certaines tribus aux environs de Paris auraient été anthropophages ; il est clair que des cas d'anthropophagie ont dû se produire à ces époques reculées, comme aujourd'hui chez les sauvages. Fait à noter pourtant, les traces de cette horrible coutume n'apparaissent que fort rarement.

Mais déjà l'homme était en possession du feu, ce grand moyen de civilisation dont les Grecs reportaient l'honneur à un Dieu. Il savait se défendre contre des animaux formidables, les vaincre et s'en nourrir ; il creusait des fosses pour capturer les éléphants et les rhinocéros. C'était bien déjà l'homme actuel avec le germe de toutes ses facultés. Les mêmes traces de son existence ont été découvertes en Afrique, dans l'Inde et en Amérique. L'espèce humaine couvrait une grande partie du globe dès l'époque quaternaire. — Bien plus, on distingue des races spéciales d'hommes ; et la présence de ces groupes humains, nettement caractérisés, est une forte preuve, quoique non décisive, en faveur de l'existence antérieure de l'homme (dans l'époque tertiaire). Mais, parmi ces restes humains, aucune tête fossile ne se rattache au type nègre africain ou australien, et ce fait va directement à l'encontre de l'opinion des savants, qui veulent que les races nègres aient précédé toutes les autres.

Enfin l'homme quaternaire est homme dans toute l'acception du mot. Et les races de cette époque n'ont pas été exterminées ; elles se sont fondues avec les nouveaux venus dans les contrées qu'elles ont habitées les premières, et, par un curieux effet d'atavisme (hérédité en retour), leur type reparait de nos jours chez les nations qui les ont remplacées. « Les races d'hommes qui chassaient le mammoth et l'hippopotame dans les forêts de nos pays avant la période géologique actuelle, comptent encore pour une faible part, il est vrai, dans les éléments constitutifs des populations de l'Europe occidentale. » (1)

III. — A ce premier âge du développement de l'humanité en succède un second où la pierre est travaillée avec plus d'habileté. De plus, l'homme pour ses armes et ses ustensiles emploie en même temps que la pierre les os et les cornes des animaux.

Dans cette seconde période, l'homme habite les cavernes des Pyrénées, du Périgord, de la Belgique. Les grands carnassiers ont presque disparu, les mammoths et les rhinocéros disparaissent graduellement ; les reunes abondent dans le midi de la France où ils forment

(1) Lenormant.

de grands troupeaux ; c'est l'homme des cavernes, les troglodytes de l'âge du renne.

Voici les ornements et les parures qui apparaissent ; des os percés de trous servent de sifflets ; l'ivoire et le bois de renne sont fouillés avec les outils de pierre ; et l'homme représente avec la pointe du silex, l'image des animaux qui l'entourent ; l'homme sait dessiner ; quelques-unes de ses représentations d'animaux sont de l'art véritable ; déjà se fait jour le sentiment du beau.

En même temps se montrent les premières traces de numération sur des tablettes d'os marquées d'entailles ; puis les rites funéraires, indices certains de croyances religieuses et de l'idée d'une autre vie ; l'homme est déjà un être religieux.

La race d'hommes qui habite alors la France et dont on retrouve les restes dans le nord de l'Italie et en Afrique, présente, en effet, tous les caractères d'une race forte, belle et intelligente, dont la tête dépassait en grosseur celle de la moyenne des Parisiens de nos jours. On l'a rapprochée des Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord. Comme eux ils vécurent en chasseurs. Mais ils leur étaient supérieurs par l'élasticité de l'intelligence ; ils se développent, progressent et semblent doués d'instincts artistiques. Ils se maintinrent à l'état de tribus isolées au milieu des populations qui vinrent, par la suite, s'établir en Gaule, et l'on a constaté dans toute l'Europe occidentale, à travers les temps historiques, de nombreuses apparitions des types de cette race, que des phénomènes d'atavisme viennent de la sorte faire revivre jusque devant nos yeux, comme pour attester qu'il y a encore de leur sang dans les veines des Européens actuels.

Mais à côté des troglodytes à tête allongée et à forte stature du centre de la France, vivaient au nord, dans le bassin de la Seine et en Belgique, d'autres troglodytes de courte taille, à la tête petite et ronde et présentant tous les caractères d'une étroite parenté avec les Lapons actuels. Moins artistes que les premiers, les troglodytes de la Belgique paraissent plus pacifiques, plus doux ; ils avaient inventé l'art de fabriquer une poterie grossière. L'existence de cette race a été constatée jusqu'en Hongrie. Quelques-unes de ces tribus marchèrent vers le nord à la suite des troupeaux de rennes ; d'autres accompagnèrent les chamois et les bouquetins dans nos chaînes de montagnes, et on les trouverait aujourd'hui encore dans les Alpes du Dauphiné.

Cependant l'âge du renne tire à sa fin. Les derniers grands phénomènes géologiques se produisent. Un soulèvement graduel fait émerger du sein des mers, les pays qui s'étaient affaissés au début de l'époque

quaternaire. Au climat insulaire qui avait régné en Europe pendant toute cette période, succède le climat continental actuel. Les glaciers des montagnes reculent et remontent dans les vallées supérieures. De vastes inondations couvrent une grande partie de l'Europe d'un dépôt argileux et rougeâtre. Puis pendant une longue période nos fleuves d'Occident suivent le régime des débordements annuels du Nil et du Gange. Avec cette dernière crise finit l'âge quaternaire. L'époque actuelle commence, et depuis lors les conditions géographiques et la configuration du sol n'ont pas sensiblement changé.

Les mammouths venaient de disparaître; le bouquetin, le chamois et la marmotte émigrèrent sur les hautes montagnes; le renne se retira au nord: les aurochs ou bœufs sauvages et le cerf d'Islande aux cornes immenses se maintinrent encore pendant de longs siècles, puis finirent par disparaître à peu près complètement, le lièvre seul resta dans nos plaines comme une dernière épave de la période glaciaire.

Les populations lapones suivirent les rennes dans leur migration vers le nord, ne laissant derrière elles que de rares essaims attardés; elles ne s'arrêtèrent que lorsqu'elles eurent atteint les régions arctiques où elles vivent encore de nos jours.

IV. — Avec la fin de la période quaternaire se termine également l'âge connu sous le nom de paléolithique ou de la vieille pierre (taillée par éclats), et commence l'âge néolithique en pierre nouvelle; c'est l'âge de la pierre polie. Et cet âge s'ouvre par une invasion. Des hordes armées de la hache de pierre polie font irruption au milieu des populations de l'âge du renne, et amènent une décadence matérielle. Puis le travail de la pierre finement taillée, qui était pratiqué dans l'âge précédent, reparaitra pour s'associer à celui de la pierre polie apporté par les conquérants. Le travail de l'os se relèvera de sa chute et les progrès vont continuer.

Les grottes funéraires caractérisaient l'âge précédent. On les trouve toujours, mais la race nouvelle construit des monuments formés d'énormes pierres irrégulières supportant une grande table horizontale. Elle fait des allées couvertes. Bientôt les pierres s'équarrirent et se couvrent de figures sculptées. De vrais monuments se dressent, en Angleterre par exemple, celui de Hone-Henge qui offre de curieuses ressemblances avec le temple du Sphinx, découvert à Giseh par Mariette.

Nous touchons ici à l'âge où vont se développer les grandes civilisations égyptienne et chaldéenne. Mais notre Occident restera longtemps encore étranger à ces civilisations. Longtemps encore l'homme y habi-

tera les cavernes, et quand la civilisation arrivera en Grèce, puis en Italie, c'est d'Orient qu'elle nous viendra.

Les troglodytes ont laissé de nombreux souvenirs chez les écrivains gréco-latins. Avant que Prométhée ne vînt au secours des hommes, ceux-ci, d'après Eschyle, se plongeant dans la terre comme de minces fourmis, se cachaient dans des antres sans lumière. Le vieil Homère connaissait bien, lui aussi, ces antiques ancêtres de l'homme, et son rusé Ulysse avait été visiter l'une de leurs cavernes ; il fallut toutes les ressources de son esprit fécond en stratagèmes pour n'y pas laisser sa vie avec celle de ses malheureux compagnons dévorés par le Cyclope. En Grèce, en Crète, en Italie, partout demeurait vivace le souvenir de ces hommes qui ne bâtissaient ni ne labouraient. Le génie de Lucrèce a fait une description de leur vie d'une si étonnante exactitude, qu'on la croirait composée de nos jours avec toutes les données de la science.

Pendant l'âge de la pierre polie, mieux nommé l'âge néolithique (de la pierre nouvelle), l'homme continue de se servir à peu près des mêmes instruments et ustensiles que dans l'âge quaternaire de la pierre taillée (âge paléolithique). Ce sont toujours des haches en pierre, des couteaux, des pointes de flèches barbelées, des disques, des poteries grossières, des grains de colliers en coquillages ou en terre. Mais, fait curieux, il y a des ateliers pour la fabrication de ces objets qui se répandent à de grandes distances de leur lieu d'origine ; il y a donc déjà des échanges de tribus à tribus ; c'est le commerce qui naît.

Les animaux sont les mêmes que ceux de notre époque. Le renne ne se montre plus, il a définitivement émigré au nord. Le climat de notre pays ressemble à ce qu'il a toujours été depuis.

En même temps les hommes de cet âge élèvent pour leurs sépultures les curieux monuments connus sous le nom de menhirs, dolmens, pierres levées, dont on attribua longtemps l'origine aux populations celtiques, mais que l'on retrouve également en Syrie, en Arabie, dans le Turkestan, dans l'Inde, qui par suite ne sont point l'œuvre d'une seule race, mais sont les monuments d'une période de développement traversée par les divers rameaux de l'espèce humaine. « Les uns y sont demeurés pendant de longs âges, tandis que pour d'autres cet âge a été très court. Le célèbre temple du Sphinx à Giseh, en Egypte, marque la transition du monument mégalithique à l'architecture proprement dite. » (1)

(1) Lenormant.

La dernière période de l'âge néolithique se caractérise en Occident par les villages lacustres, ou habitations construites sur l'eau à proximité du rivage. Ces villages lacustres ont continué d'exister longtemps pendant la période historique ; Hérodote en connaissait ; il y en a encore de nos jours dans certaines îles de l'Océanie. Dans les plus anciens de nos contrées se révèlent les traces de l'industrie humaine pendant l'âge néolithique. La poterie est toujours façonnée à la main, mais on cultive le froment, l'orge, l'avoine, les pois, les lentilles ; on élève les bestiaux, on connaît l'usage de la meule. Même dans les plus anciens des palafittes on a rencontré des lambeaux d'étoffe grossière ; on ne s'habillait plus exclusivement de peaux de bêtes. Enfin le bronze fait son apparition. Dès lors la civilisation va marcher d'un pas rapide.

V. — La Bible seule nous donne le nom de celui qui le premier travailla les métaux. Mais il est probable que ce nom personnifie tout un peuple habile dans l'art de la métallurgie. Cet art parut si merveilleux aux hommes anciens que presque partout ils en firent un présent des dieux. Et ce Dieu révélateur, c'était la personnification du feu.

Le fer, plus difficile à travailler, ne fut connu que plus tard. Mais ce fut sans doute celui des aérolithes ou pierre du ciel, à peu près pur, qui fut employé le premier, et fournit le type du métal que l'on chercha ensuite à extraire des minerais. En égyptien le fer se nommait matière du ciel, et en grec il porte le même nom que le ciel en latin.

L'usage du fer a rayonné dans l'antiquité de trois centres distincts. Le premier, le plus ancien, est celui dont parle la Bible, il est situé en Asie. Le second, c'est l'Afrique où, grâce à la nature du minerai de fer, en obtient directement ce métal sans passer par l'âge de bronze, Le troisième enfin est l'Amérique, dans la race rouge.

C'est donc vers l'Orient que nous reportent les traces les plus anciennes de civilisation. « L'emploi des métaux remonte en Egypte, en Chaldée, chez les populations aryennes primitives des bords de l'Oxus qui remplissaient l'Asie antérieure avant les grandes migrations des Aryas, à l'antiquité la plus reculée. Lorsque les dolmens de l'âge de pierre commençaient à s'élever chez nous, les populations de l'Asie étaient déjà depuis des siècles en possession du bronze et du fer, et de tous les secrets d'une civilisation matérielle extrêmement avancée. » (1)

M. Lenormant veut trouver le pays de Toubal-Quaïn, cet arrière-petit-fils de Quaïn, qui d'après la Genèse, inventa la métallurgie, dans

(1) Lenormant, *Hist. ancienne*, 8^e édit, I. Les origines, p. 494.

les régions qui avoisinent le Thibet, vers les sources des grands fleuves de l'Asie orientale, sur ce plateau de Pamir qui aurait été le berceau de l'espèce humaine. C'est là que l'Eden habité par Adam et Eve se trouvait. Chassés du paradis terrestre par suite de leur désobéissance, Adam et Eve vêtus des habits de peaux que leur a fait Jéhovah cultivent la terre désormais maudite, couverte de ronces et d'épines. Le meurtrier Quain émigre vers le nord-est. Il aurait été le père de toutes les races ourano-finnoises qui, dans l'antiquité, semblent avoir eu en partage l'art de la métallurgie; races durement traitées et pourtant intelligentes, races contrefaites et déshéritées; Vulcain dans l'Olympe des Grecs excite par ses difformités, aussi bien que par ses mésaventures au sujet de sa femme, le rire inextinguible des immortels. Se répandant rapidement dans le nord de la Sibérie actuelle, les populations primitives auraient facilement pénétré par le nord en Amérique, où l'on trouve comme en Europe des vestiges d'une humanité préhistorique. L'Inde facilement peuplée essaima des tribus vers l'ouest dans les îles de la Sonde et vers l'Australie. Le peuplement des îles de l'Océan Pacifique plus espacées les unes des autres s'est fait beaucoup plus tard; il n'a été terminé que vers le XV^e siècle de notre ère. La Chine elle aussi fait venir du Thibet les cent familles qui la peuplèrent primitivement. Enfin l'ouest s'ouvrait de toutes parts devant les pas des tribus de pasteurs descendants d'Abel, et qui se répandant dans l'Asie occidentale, en Afrique et en Europe, arrivèrent rapidement aux limites de l'ancien monde, sur les rivages de cette Atlantide aujourd'hui submergée et qui a laissé de si nombreux souvenirs dans la mémoire des anciens.

On remarquera que nous ne faisons pas ici de roman historique. L'examen impartial des arts dans leur développement historique, la propagation de la métallurgie en particulier, la situation des diverses races humaines à la surface du globe, et le fait que le point de contact des trois grandes races fondamentales blanche, jaune et noire se trouve dans cette partie de l'Asie, cet autre fait non moins important que les trois grandes sortes de langues monosyllabiques, agglutinatives et à flexions convergent vers le même point; tout nous reporte vers la même région du globe. Et cette région est bien celle qu'avaient en vue les traditions recueillies dans la Genèse sur l'histoire primitive de l'humanité.

Quoi qu'il en soit, un couple unique placé dans les conditions de l'Adam et de l'Eve bibliques, aurait facilement peuplé la terre telle qu'elle est peuplée de nos jours. Les colorations blanche, rouge et

noire ne sont que des effets des contrées habitées. Cela est amplement prouvé de nos jours. L'influence des climats et des mœurs aurait facilement amené la constitution de toutes les variétés humaines depuis les plus élevées jusqu'aux plus dégradées. Car les races les plus abjectes du sud de l'Afrique, des plaines de l'Australie et des régions de l'Amérique méridionale ne paraissent être que des déformations, des déchéances de types plus élevés; déchéances fatales, semble-t-il, et pour la plupart définitives; quand le vice a trop pétri la nature humaine, quand il l'a formée à son image, son œuvre est irrémédiable, la race est vouée à la mort.

Ces formations de races nouvelles sous l'influence du climat et d'un milieu particulier se font actuellement encore sous nos yeux. Le plus magnifique exemple est la création de cette race anglo-américaine si originale, si différente déjà de la race mère, et sur le visage de laquelle l'Amérique du Nord a si profondément marqué l'empreinte de la race rouge qui autrefois parcourait ses forêts et ses steppes. Race différente de la forte race anglaise sa mère, et pourtant nullement inférieure, son égale, sa maîtresse peut-être dans les arts d'invention; profondément religieuse comme elle et sérieuse et active. Cette fille de la Bible, le plus beau fleuron de notre foi protestante, le grand naturaliste anglais Ch. Darwin lui a appliqué cette parole qui, à première vue provoque le sourire d'un lecteur français, et, après réflexion, ne provoque qu'un assentiment amer : « Toutes les autres séries d'événements... ne paraissent avoir de but et de valeur que lorsqu'on les rattache, ou plutôt qu'on les regarde comme subsidiaires au grand courant d'émigration anglo-saxon dirigé vers l'ouest. » Il semble bien pour un observateur impartial que les destinées de la France se sont jouées au moment où l'austérité de Coligny et des vieux huguenots se dressant en face de la frivolité superstitieuse de la société catholique, la balança un moment, puis succomba et lentement s'abîma sous l'effroyable corruption de la société des Valois et des Bourbons. Le breuvage alors présenté à la France lui parut trop amer. D'autres le burent, et de la force qu'ils y ont puisée, ils semblent devoir s'assimiler le monde.

J'insiste sur ce phénomène d'émigration et de peuplement d'un grand continent, qui demeurera sans aucun doute l'événement capital du XIX^e siècle; parce qu'il nous montre comment se sont formés et ont grandi les peuples, sous l'impulsion vigoureuse des fortes idées morales qui, après avoir façonné, pétri les intelligences et les cerveaux, façonnent aussi les organismes sociaux dont elles sont le vrai principe

générateur, la vraie source de vie, le *fiat lux* qui projette la civilisation dans les forêts vierges et dans les plaines inhabitées.

CHAPITRE VII

LE DÉVELOPPEMENT DE LA MORALITÉ (1)

I. *L'âge de la licence*

Les restes humains que l'on a trouvés jusqu'ici dans le sol, démontrent que l'homme des temps préhistoriques ressemblait physiquement à l'homme d'aujourd'hui. Mais il est une erreur où il ne faut pas tomber : c'est d'assimiler l'homme de la période quaternaire aux sauvages d'Afrique ou d'Australie. Quel que soit le degré de barbarie ou plutôt de dégradation où se trouvent les sauvages actuels, des milliers et des milliers de siècles ont passé sur eux ; des usages monstrueux ou simplement bizarres les ont pendant de longues suites de générations ployés sous leur joug inflexible. La plupart de ces sauvages ne sont pas des peuples jeunes, ce sont des peuples vieux, et d'autant plus vieux que le vice souvent les a reçus dans la vie, les a formés, façonnés, moulés. Or nous savons qu'il n'est rien comme le vice pour vieillir rapidement un individu, une famille ou un peuple. Vouloir me contraindre à n'avoir qu'une femme et à lui rester fidèle, s'écriait ce sauvage d'Afrique, mais alors je ressemblerais à un singe !

Au point de vue moral, l'homme, qui est éminemment perfectible, n'est nulle part, croyons-nous, resté stationnaire. C'est bien dans ce domaine là qu'il faut marcher ou reculer, qu'il est donné à celui qui a, ôté à celui qui n'a pas. L'état moral des sauvages actuels est le produit de longs âges de vie plus ou moins sociale. Leur conduite est enfermée dans un réseau de coutumes séculaires, d'habitudes profondément invétérées qui les prennent à leur naissance et les conduisent jusqu'à la tombe ; leur cerveau a été pétri par des usages inflexibles, par des associations d'idées puissantes ; il est plein d'images bizarres et fausses. Nous ne croyons pas que moralement le sauvage soit plus près que l'homme civilisé de leur aïeul l'homme quaternaire.

(1) V. Bagehot, Lois scientif. du dével. des nations ; J. Lübböck, L'homme préhistorique, Fustel de Coulanges, La Cité antique.

Mais il est un domaine où ce rapprochement entre le sauvage et l'homme primitif a beaucoup plus de chances d'être fondé : c'est le domaine intellectuel. Toute la vie du sauvage est enfermée dans des instincts puissants, des coutumes inflexibles, des habitudes transmises depuis de longs âges : il a une vie morale (ou plutôt immorale) parfaitement organisée; mais il n'a pas de vie intellectuelle. Sa conduite a subi une foule de transformations; son intelligence, elle n'a guère varié, ou plutôt elle ne s'est jamais développée; le travail ici n'a pas encore commencé. Intellectuellement on peut être certain de trouver de nombreuses analogies entre l'homme primitif et le sauvage. A condition pourtant de remarquer une chose, c'est que les longues disciplines morales sous lesquelles a passé le sauvage, lui ont fait prendre certains plis qui ne peuvent être que des obstacles souvent puissants à un développement de la pensée. Et ce développement d'ailleurs est lui-même dans une étroite dépendance de la moralité.

Cette réserve faite, un point de ressemblance s'impose tout d'abord, c'est la mobilité de l'esprit, son impuissance à se fixer longtemps sur le même objet, son défaut d'attention. La vie alors est toute en dehors, toute de sensations, d'images et d'impressions à la fois puissantes et vagues, parce que nul lien logique ne les reliait entre elles. Point de vie intime, de conversation intérieure; les matériaux manquaient; la raison n'existait qu'à l'état embryonnaire, les facultés n'avaient point encore la matière sur laquelle elles devaient opérer plus tard. Le bon sens à la Benjamin Franklin suppose de longues et nombreuses expériences, toute une éducation faite des observations séculaires des générations passées.

Joignez à cela l'inquiétude continuelle d'une vie où tout était livré à l'imprévu, au hasard, aux intempéries des saisons, au sein d'une nature vierge de toute culture, au milieu de forêts immenses qui couvraient partout la terre; l'homme exposé aux attaques des bêtes fauves moins redoutables sans doute que celles des tribus ennemies, sans autres habitations que les cavernes des Cyclopes d'Homère, sans autre nourriture que celle des fruits sauvages et des animaux tués à la chasse. L'homme de ce temps vivait une vie sans lendemain, son imagination ne devait guère s'étendre au delà de l'horizon qui bornait sa vue, et ses prévisions, par delà l'heure en train de s'écouler.

Puis il ne connaissait rien de la nature, rien des phénomènes du ciel et de l'atmosphère. Les grandes voix grondantes des fleuves et des cataractes; les mugissements profonds ou les murmures plaintifs du vent dans la forêt, les sifflements emportés de la tempête; les éclairs

terrifiants ; la voix sévère du tonnerre, la pluie qui tombe, les nuées qui marchent, la lune qui court au travers des nuées, le lever et le coucher du soleil, l'apparition des astres, tous les phénomènes du ciel et de la terre, toutes les voix de la forêt, de la vallée, de la montagne et de l'Océan, tout était plein de mystères, mystères terribles qui faisaient frissonner les plus braves. Toute la nature était animée par des êtres inconnus, puissants, souvent malfaisants, toujours capricieux ; des êtres dans le ciel, des êtres dans l'air, au fond des bois, dans les vallées, sur les montagnes. La nature entière devint vivante, elle fut remplie de voix et de mystères. De là les premières religions. La mythologie des Grecs serait inexplicable, si on n'en reportait pas l'origine très loin dans le passé, et les religions naturalistes se retrouvent partout vers le berceau des peuples.

Chez tous aussi sans exception se trouve la foi aux présages. Ce monde vivant qui les entoure, ce monde plein de mystères, si puissant, si terrible parfois, qui leur distribue la pluie, la lumière, la chaleur et le froid, ce monde s'adresse à eux en mille langues diverses qu'il ne s'agit que de comprendre. Car rien n'arrive sans cause ni motif. Aussi toute coïncidence sera saisie, et si bizarre soit-elle, deviendra un enseignement, elle sera un présage. Le lien naturel des choses leur échappant entièrement, tout deviendra cause ; il n'y a pas pour eux de causes naturelles et de causes surnaturelles ; tout est surnaturel, la cause de rien n'étant comprise.

Le caractère de ces hommes primitifs dit sir John Lubbock était celui de l'enfant avec les passions et la force de l'homme. Des traces nombreuses de ce caractère survécurent longtemps, et passèrent dans l'œuvre des poètes. Achille dans Homère est un enfant gâté qui boude sous sa tente. Avec leur mobilité d'esprit, leur défaut d'attention, ils se rebutaient vite ; avec leur foi aux présages ils étaient souvent pris de terreurs subites, de paniques sans motif. Obligés de ruser sans cesse pour saisir leur proie, pour atteindre les animaux et s'en rendre maîtres, ou bien pour se défendre contre les tribus ennemies, la ruse devint bientôt un des traits les plus marqués de leur caractère. On sait l'admiration de la Grèce pour Ulysse. Le mensonge n'était pas considéré comme un défaut. « Parle selon la vérité », disent les héros d'Homère toutes les fois qu'ils s'adressent à quelqu'un. Il est également très difficile de savoir la vérité d'un sauvage actuel. Presque tous les sauvages avec un peu plus d'instruction feraient d'excellents diplomates.

Mais l'un des traits les plus frappants de ces hommes, c'était leur

esprit d'imitation. Il est également resté le trait dominant des sauvages, comme il est celui de l'enfant, celui des peuples jeunes. La raison en est que le cerveau étant vide d'idées, doit vivre à chaque instant des idées des autres ou de la vie de la nature. Mettez un savant et sa bonne chez une nation dont ils ne connaissent la langue ni l'un ni l'autre. Il est presque certain que la servante saura parler la langue des gens qui l'entourent bien avant son maître. C'est que celui-ci peut vivre avec lui-même de longues heures ; il y a tout un monde dans sa cervelle, il y a fort peu de choses dans celle de sa bonne, et c'est pour elle un besoin impérieux de s'entretenir avec ses voisines.

Cette puissance d'imitation aujourd'hui à moitié disparue chez l'homme civilisé, a joué un très grand rôle chez l'homme primitif. Le chef de bande c'est-à-dire le plus fort, le plus énergique, le plus intelligent donnait le ton à toute la tribu ; il était imité, copié ; et chose curieuse, la ressemblance dans ces cas-là se fait dans le physique lui-même. C'est ainsi que dans une tribu de sauvages, l'œil d'un Européen ne peut pendant longtemps saisir aucune différence entre les individus. Il faut ajouter que chez les sauvages, et encore plus sans doute chez les hommes primitifs, la mortalité des enfants étant énorme, ceux-là seuls survivent qui réalisent le mieux le type de la tribu, sa force et sa vigueur. On sait que bien plus tard à Sparte les enfants faibles étaient mis à mort. Quelque chose de semblable a dû souvent se passer chez les premiers hommes.

La mortalité énorme des enfants portait à un haut degré l'action de la sélection naturelle, et décuplait la force de l'hérédité. C'est ainsi sans doute que se formèrent les races. Dans une tribu les individus réussis avaient seuls des chances de vivre ; ils reproduisaient exactement le type de la race ; l'imitation alors dans toute sa force apportait la dernière main, donnait les dernières touches à cette ressemblance. Dans une contrée nouvelle, dans les humides et chaudes forêts de l'Afrique, par exemple, la mortalité épargna seulement les individus que leurs particularités physiques rendaient aptes à supporter ce climat redoutable, et comme sa puissance s'exerça sans contre-poids pendant tout le cours des âges, il s'est formé le type de race qui brave le mieux les chaleurs torrides et l'humidité constante ; et cette race, quoique inférieure, s'y est développée, parce qu'elle était protégée par son climat contre toute invasion. Les mahométans qui de nos jours se sont mêlés en beaucoup d'endroits à la race nègre, ne devaient pas comme les hommes primitifs subir les mêmes effets du climat, parce que ce n'étaient plus des enfants, mais des hommes faits,

filis d'une longue civilisation et arrivés de façon à lutter victorieusement contre la nature. On sait d'ailleurs que même sur des hommes faits, comme dans l'Amérique du Nord, le climat marque profondément son empreinte.

L'homme primitif possédait pour lutter contre les ennemis qui l'assaillaient de toutes parts des instincts très développés que la civilisation nous a enlevés en grande partie. Il savait se diriger à travers les grandes forêts à l'aide des moindres indices et découvrir comme l'Indien les traces les plus imperceptibles du passage des animaux et des hommes. La vue, l'ouïe et l'odorat avaient pris chez lui une puissance, une finesse dont il nous est difficile de nous faire une idée.

Un autre trait également commun aux sauvages et à l'homme primitif, c'est la cruauté. La vie de chaque jour devait la développer ; tout était impitoyable pour lui, il fut impitoyable à tout ; il aimait à verser le sang, à contempler les affres de l'agonie ; des traces d'anthropophagie ont été découvertes chez les hommes quaternaires. La cruauté resta longtemps un des traits de l'homme ; elle apparaît souvent chez les héros d'Homère. La période suivante où la guerre fut également l'état normal, ne la diminua guère et elle est restée l'un des traits hideux des Romains de l'Empire. Par contre l'homme primitif était doué d'une grande insensibilité. Il menait une vie dure, la souffrance ne l'effrayait pas. Et d'ailleurs, il souffrait réellement moins que l'homme civilisé sur qui un système nerveux très développé donne beaucoup plus de prise à la douleur. C'est avec la plus grande insouciance et sans le moindre signe d'effroi ou de regret que le vieillard des tribus sauvages se livre pour être étranglé aux mains de ses enfants. Et l'on sait l'impassibilité avec laquelle l'homme du Céleste empire s'ouvre le ventre sur l'ordre de ses supérieurs.

Notons que l'on a découvert chez l'homme primitif des traces manifestes de l'activité de son intelligence et de l'exercice de nobles facultés, celle du beau par exemple, longtemps avant qu'il fut en possession des premiers éléments du bien-être dans la vie : le blé, les animaux domestiques, les vêtements. On a trouvé sur des os des dessins de rennes tracés par les hommes de la période quaternaire, qui révèlent un vrai sentiment des proportions, un instinct du beau ; de même qu'on a trouvé dans leurs cavernes des traces de rites funéraires qui indiquent déjà la croyance à une autre vie.

Enfin on remarquera que pendant toute cette période la loi d'hérédité s'est puissamment exercée, transmettant aux générations futures les qualités acquises de force musculaire, d'adresse corporelle, de

puissance et de délicatesse dans la vision, l'ouïe et l'odorat, qualités qui acquièrent de la sorte un très haut degré de développement.

Tel était l'homme primitif, un enfant ayant la force de l'homme et ses passions ; mobile, distrait, sans force aucune d'attention ; doué d'un étonnant esprit d'imitation, d'une facilité prodigieuse à copier, d'instincts puissants pour tout ce qui concernait sa conservation personnelle ; crédule au dernier point, entendant partout des voix mystérieuses, voyant des présages dans tous les événements. Cette nature molle et sans consistance, cette intelligence sans force, cet esprit sans idées ni prévision, ce cerveau éminemment malléable, il fallait le durcir, le façonner, le mouler, le couvrir de lignes et de circonvolutions. Il fallait donner de la force à cette intelligence, de la prévision et de la portée à cet esprit ; il fallait que cet enfant devint un homme, et pour cela qu'il passât par une éducation longue et difficile. Cette éducation fut effroyable. L'âge de servitude commença, il dure encore pour une grande partie de la terre.

II. L'âge de servitude

L'homme au point de vue social a passé par trois états ; il a mené la vie de chasseur, puis la vie pastorale, puis la vie agricole. La première a duré très longtemps ; peut-être remplit-elle toute la longue époque quaternaire, tout l'âge de la licence ; c'est alors que se sont formées les étranges associations d'idées dont on trouve des traces si nombreuses au début de l'époque historique, les croyances bizarres, les rites singuliers, les mythologies et les fables.

La vie pastorale donna rapidement naissance à la vie patriarcale dont nous trouvons des traces chez les premiers ancêtres des juifs. Dans les îles, dans les lieux protégés contre les incursions ennemies, la vie pastorale put s'associer longtemps à la vie que menaient les cyclopes, ces contempleurs des dieux et des lois humaines. Mais le plus souvent la vie pastorale fut la vie patriarcale, et celle-ci était un despotisme absolu du patriarche sur sa famille et sur ses enfants. Toutefois elle pouvait aussi donner naissance à des sentiments élevés, à la dignité dans la conduite et les manières.

C'est seulement avec la vie agricole, que les tribus purent se fixer au sol, devenir sédentaires et progresser rapidement. Ce changement de vie marque une étape si décisive dans l'histoire humaine que les Grecs en faisaient remonter les bienfaits à un dieu, Prométhée, qui

s'émeut de pitié à la vue de la misère des êtres d'un jour, et qui leur fait connaître, avec le feu, la culture des céréales et l'art de bâtir des maisons. Alors seulement en effet purent s'organiser ces fameuses expériences d'utilité dont parle M. Spencer, et commencer réellement l'éducation du genre humain.

Au point de vue de la famille, l'humanité avait parcouru également plusieurs étapes. Qu'au début de son histoire, l'homme ait eu moins de vertu que bien des animaux et qu'il ne se soit pas contenté d'une femme, c'est ce qui nous paraît peu probable. Seulement l'homme a le terrible pouvoir, à cause de l'amplitude de son intelligence de pervertir ses meilleurs instincts. De plus comme la guerre commença évidemment de bonne heure et s'exerça dans toute sa rigueur, cet état de l'homme associé à une seule femme ne dut pas persister longtemps. Les prisonniers furent souvent massacrés, mais les belles captives furent soigneusement gardées, et l'homme eut plusieurs femmes. Quoi qu'il en soit, on distingue dans l'histoire de la famille une période où les enfants appartiennent également à la tribu toute entière. Celle-ci possède alors peu de force de cohésion, l'éducation des enfants se faisant mal, et elle est facilement vaincue.

Sir John Lubbock croit pouvoir ensuite fixer les trois étapes suivantes. Une seconde étape où il n'y eut de parenté que par les femmes; l'enfant était de la famille de sa mère et nullement de celle de son père dont les biens revenaient, à sa mort, à ses frères ou à ses sœurs. Une troisième étape où l'enfant fut de la famille de son père exclusivement sans se considérer en rien parent de la famille de sa mère. Et enfin une dernière période où l'enfant est parent à la fois des familles de son père et de sa mère.

Ces conclusions ne sont pas acceptées par tous. Mais un fait certain c'est que l'enlèvement des femmes a été universellement pratiqué dans une antiquité plus ou moins haute. Des cérémonies bizarres, des coutumes étranges, derniers vestiges de cet usage barbare existent encore, ou ont existé longtemps chez tous les peuples. L'état de guerre général où ont vécu autrefois les nations, le massacre des prisonniers, la pratique de l'infanticide qui paraît avoir été également générale, surtout en ce qui concerne les filles, toutes ces causes contribuèrent à amener l'enlèvement des femmes, puis le mariage en dehors de la tribu. (1) De là l'état d'infériorité, de servitude où elles se trouvent partout; de là aussi les liens flottants et indécis du mariage. L'escla-

(1) La tribu a été souvent une extension de la famille; de là aussi l'exogamie.

vage également pratiqué sur une échelle si large, ne pouvait pas permettre une constitution bien solide de la famille, l'enfant dans cette condition appartenant exclusivement à son maître. Mais quand une tribu s'organisa comme à Rome, à Athènes et à Sparte sur les bases d'une famille solidement constituée, elle prit sur toutes les autres une supériorité telle qu'elle devait nécessairement en triompher. Quoique les esclaves y fussent également très nombreux, les premières assises d'un solide organisme social étaient posées, et les fortes nations commencèrent. L'éducation de l'enfant se faisait, il était soumis à une discipline, il devenait obéissant; or ce dont la guerre a besoin, c'est de discipline et d'obéissance.

Quoi qu'il en soit de toutes ces conclusions sur l'organisation des tribus et sur la constitution de la famille, voici ce qui apparaît au début des temps historiques : des communautés, des tribus et des peuples solidement organisés en Etats dont le despotisme, l'écrasante tyrannie sont pour nous quelque chose d'inconcevable. L'autorité de l'Etat était indiscutée. Chacun avait sa place marquée, son travail fixé, il n'avait pas à penser à autre chose; il savait la route qu'il devait suivre, il ne pouvait pas s'en écarter. La loi de l'Etat était la loi de toutes choses, et l'Etat c'était l'immobilité, status, immobilité des règles et des usages, des lois séculaires et des coutumes plus fortes que les lois; immobilité des cadres, immobilité de la vie toute entière.

Ce qui contribuait à donner à l'Etat son autorité souveraine, c'est que la Religion et l'Etat ne faisaient qu'un. C'est la croyance, en effet, c'est la religion qui avait façonné l'Etat et qui en restait l'âme. Il n'y avait pas un pouvoir politique et un pouvoir religieux. Il y avait un pouvoir politique qui était en même temps pouvoir religieux. Toutes les fonctions étaient à la fois politiques et religieuses. La religion assistait à toutes les délibérations de la vie publique comme à toutes les entreprises de la communauté. Il y avait des dieux de la patrie avec lesquels la patrie elle-même était identifiée. C'était avec eux qu'on luttait contre l'ennemi; c'étaient eux qui étaient victorieux, eux qui étaient battus. Le moindre manquement au culte qu'on leur devait, la plus petite infraction aux rites, une marque d'irrévérence à leur égard pouvait exciter leur colère et amener les plus graves conséquences : au plus fort de la mêlée ils abandonnaient leur peuple, les courages soudain mollissaient, l'énergie se fondait, la terreur passait comme un éclair à travers les cœurs, et une panique irrésistible, terrible emportait toute une armée qui voyait levé sur elle le fouet de la vengeance divine.

M. Fustel de Coulanges, dans son beau livre de la Cité antique a admirablement montré cette genèse de la famille, de la gens, de la tribu, puis du peuple par la croyance religieuse. La croyance religieuse a été le principe interne, la puissance génératrice qui a donné naissance à la famille, qui a façonné, construit, moulé le droit civil et le droit politique, la tribu et la cité.

Partout dans la grande famille aryenne, dans l'Inde aussi bien qu'en Grèce et en Italie, lorsque l'on remonte les âges à la lueur de la philologie, qu'on enlève les sédiments épais déposés par les siècles, qu'on déblaye et qu'on met à nu la couche primitive qui témoigne des croyances de nos premiers pères, nos ancêtres les Aryas, voici ce qu'on distingue : dans la maison, un foyer sur lequel brûle sans jamais s'éteindre le feu sacré, l'esprit des ancêtres, l'âme de la famille. A côté de la maison les tombeaux des générations disparues, où l'on vient régulièrement apporter les offrandes et les libations. Le foyer et la tombe, le culte domestique, voilà ce qui constitue la famille ; la continuité de ce culte, c'est la continuité de la famille. Les rites sont nombreux, précis, nulle part écrits, mais parfaitement déterminés dans leurs moindres particularités. Ils enveloppent tous les actes de la vie, ils accompagnent tous les pas de l'homme depuis le lever jusqu'au coucher, toute sa conduite, toutes ses occupations, depuis le premier jour de l'année jusqu'au dernier.

C'est cette religion du foyer qui moula à son image la famille, et donna naissance à la gens, cette famille agrandie, et peut-être à la tribu. En même temps d'autres dieux naquirent, les dieux de la cité, des peuples et des races, mais ils ne supprimèrent jamais les dieux domestiques, dont le culte de moins en moins compris sema de ses débris les différentes étapes de la vie morale des races aryennes. Quelques-uns de ces antiques usages dont le sens avait depuis longtemps disparu, étaient encore pratiqués par Cicéron et son époque, et il ne serait pas difficile d'en trouver aujourd'hui encore des vestiges dans quelque coin écarté de notre vieille Europe.

Cependant les dieux de la nature, les divinités brillantes de l'Olympe s'étaient lentement levées sur l'horizon de la pensée, contemporaines peut-être sous leurs formes premières, des divinités de la tombe et du foyer, car l'homme divinisa de bonne heure les grands phénomènes de la nature. Ces dieux moins intimes, plus puissants, furent les dieux des cités. Tout un culte compliqué s'établit en leur honneur. Et un nouveau réseau de cérémonies et de coutumes se superposa à celui dont le culte domestique avait déjà enveloppé la vie

humaine. Les traditions se multiplièrent, saisissant l'homme de toutes parts, liant toute sa vie de chaînes inflexibles, marquant tous les pas qu'il devait faire. Et ainsi sa pensée se moula, son cerveau se laboura des traces profondes des habitudes héréditaires.

Quand avec la marche du temps, sous la lente poussée des générations, les croyances lentement se modifièrent, les institutions domestiques et les institutions politiques se modifièrent avec les croyances. Et M. Fustel de Coulanges a pu terminer son livre par ces paroles significatives : « Nous avons fait l'histoire d'une croyance. Elle s'établit ; la société se constitue. Elle se modifie ; la société traverse une série de révolutions. Elle disparaît : la société change de face. Telle a été la loi des temps antiques. » (1)

A la fin du XVIII^e siècle on se figura que l'âge d'or de la liberté avait été les beaux temps d'Athènes et de Rome. Jamais on ne fit un plus colossal contre-sens historique. L'homme de l'antiquité ne s'appartenait à aucun moment de sa vie. La famille, la tribu, la cité le possédaient tout entier. Les différentes étapes de son existence étaient rigoureusement marquées, déterminées. L'éducation, le mariage, les cérémonies privées et publiques, le culte des dieux du foyer et des divinités de la cité l'accaparaient dans les moindres détails de sa vie. Il est impossible de rêver une discipline plus rigoureuse, plus inflexible, plus tyrannique.

Ce qui a existé pour les gréco-romains et les Indous, s'est également produit pour les races jaune et sinitique. Bien plus, ces deux dernières, comme l'Inde d'ailleurs, n'ont jamais secoué les chaînes de l'âge de servitude. Ces chaînes étaient si fortes que les liens n'en ont pas été brisés. Elles ont immobilisé des peuples immenses qui dorment depuis des siècles et des siècles leur sommeil léthargique. Les vagues du monde de la liberté viennent de nos jours battre de toutes parts les rivages du monde de la servitude. Le premier donnera-t-il la vie au second, le second ne pourra-t-il supporter le contact du premier comme ces poumons trop faibles pour l'air âpre et pur des hauteurs ? C'est un problème dont le vingtième siècle verra la solution.

Le peuple juif a eu une destinée à part, un rôle particulier dans l'histoire de ce monde. Mais lui aussi s'est formé dans l'esclavage. Paul le dit suffisamment dans ses épîtres. La liberté lui fut présentée. Les Juifs la repoussèrent. Ils vivent encore sous la servitude de la loi.

Parallèlement à cette influence des croyances, influence interne, in-

(1) La Cité antique, 8^e édit. page 464.

time et d'autant plus puissante, s'est exercée une autre influence qui, se superposant à la première, a renforcé son action déjà si considérable ; je veux parler de la guerre. qui a été l'état normal de toute l'antiquité, qui a survécu jusqu'à nos jours, et qui ne sera minée, puis emportée que par la liberté née du Christianisme et destinée à se développer et à triompher avec lui.

Les tribus, les cités et les nations les plus fortes à la guerre ont détruit ou se sont assimilés les tribus, les cités et les nations les plus faibles. Toute la question entre deux hommes d'abord, puis entre deux tribus, deux cités et deux peuples a été jusqu'à nos jours celle-ci : Te tuerai-je ? Ou me tueras-tu ? Or en thèse générale les vainqueurs sont ceux qui méritent de vaincre, les plus forts sont les meilleurs. Confiez-vous en Dieu, disait Cromwell à ses soldats, et tenez votre poudre sèche. Les communautés auxquelles la discipline religieuse donna la cohésion la plus forte, l'emportèrent sur les autres à la guerre, et souvent les anéantirent ; mais on remarquera que par les femmes au moins la communauté vaincue mêla son sang aux vainqueurs et leur transmit les qualités qu'elle pouvait avoir. En tous cas la guerre développa encore cette discipline de la communauté dont les idées religieuses furent le facteur principal. Qu'on pense aux croyances des hommes de ce temps. Tout manquement aux rites, toute infraction à la règle religieuse et à la règle politique, ce qui était la même chose, toute irrévérence envers les dieux, tout écart de pensée, la moindre hérésie pouvait avoir les conséquences les plus terribles, non-seulement sur le prévaricateur, mais encore sur tous ses compagnons, sur la communauté, sur la cité entière ; à la guerre c'était la défaite, l'écrasement, la mort ; en temps de paix, c'étaient les calamités générales, les maladies, la peste ; quand un de ces fléaux s'abattait sur la cité, on en venait toujours aux expiations ; il fallait purifier la cité, apaiser coûte que coûte les dieux irrités. En ce temps-là une solidarité si étroite unissait tous les hommes d'une même cité que l'erreur de l'un était l'erreur de la cité entière. Le devoir de chacun (il y allait de son salut) était donc de prévenir le moindre écart. La tolérance fut toujours aux antipodes des idées anciennes. On persécutait impitoyablement celui qui s'écartait de la règle générale. Tous devaient suivre les mêmes sentiers, accomplir les mêmes rites, célébrer les mêmes cérémonies, croire les mêmes croyances, penser les mêmes pensées, sentir les mêmes sentiments.

Et ainsi se formèrent les peuples, ainsi se façonnèrent les cerveaux, se disciplinèrent les intelligences, se fortifièrent les pensées ; cerveaux,

intelligences, pensées, furent coulés dans le même moule, le moule des croyances communes.

Sous cette discipline implacable, sous cette règle inflexible, la pâte molle de l'humanité préhistorique se durcit, se façonna, prit une forme, donna naissance à un organisme complet et développé; ces intelligences mobiles prirent de la fixité; ces esprits incapables de quelques minutes d'attention, devinrent capables d'une attention longue, soutenue, féconde. Les longs usages, les coutumes séculaires, les habitudes invariables, les croyances inflexibles, la monotonie des longs âges de servitude, les disciplines militaires des nations avaient toutes un même but, elles eurent toutes le même résultat; elles ont formé des hommes. Elles avaient reçu des enfants, elles ont laissé des êtres capables de discipline personnelle, d'obéissance, de cohésion et de suite dans la vie. A ceux-ci put être présenté un nouveau breuvage, le breuvage de la liberté.

Que deviennent dans ce développement historique de l'humanité, l'instinct social de Darwin et les expériences d'utilité de M. H. Spencer. Sans doute, le premier comme les secondes, ont joué leur rôle, mais il a été bien modeste et effacé. Les disciplines de fer sous lesquelles ont passé les hommes, ont laissé peu de place aux expériences individuelles. Les idées morales ont germé des croyances; elles se sont développées par la force des choses, parce qu'elles sont les conditions même d'existence des communautés, les lois inévitables de toute société humaine.

Que l'utilité ait été leur criterium, c'est un fait indiscutable; dans la bataille pour la vie, il en devait être ainsi; mais que l'utilité en ait été le principe générateur, c'est ce que l'histoire contredit.

Tout autre a été le rôle de l'hérédité. Elle a fixé à chaque génération les résultats acquis; elle les a enregistrés dans les cerveaux humains. Par elle ces résultats ont pu se conserver et se transmettre. Par elle le progrès a été possible. Grâce à l'hérédité, les idées morales péniblement conquises au prix de longs efforts et de beaucoup de sang, se sont véritablement transformées en nerfs et en chair; ou plutôt elles ont modifié l'organisme humain à leur image, elles ont fait des hommes organiquement moraux. Cette pénétration de la matière par l'idée, ces modifications profondes des organismes par la moralité, cette influence de la pensée sur le monde physique n'éclairent-elles pas vivement l'histoire de l'humanité? Elles nous montrent la direction dans laquelle ce monde se développe; elles nous indiquent le vrai principe de vie, le sens de la création.

Une autre conclusion s'impose également à nous. Le développement héréditaire des idées morales s'est produit dans la communauté ; c'est la vie de la communauté qui a fait la vie de l'individu, et qui en faisant sa vie intellectuelle et morale, a par contre-coup fait son organisme. Cet organisme de l'individu est donc le produit d'une longue vie sociale. Et de plus on remarquera que l'organisme social disparaissant, l'organisme individuel perd la plus grande partie sinon la totalité de sa valeur. Hors de l'organisme social l'individu ne peut plus se développer. Placez l'homme dont l'organisme a la plus haute valeur morale dans une communauté très inférieure à celle dont il est le fils, ni son sens moral, ni ses facultés ne prendront leur essor. La nouvelle communauté où il sera transporté a d'autres besoins, d'autres tendances ; l'atmosphère y est différente, la nourriture spirituelle et morale de qualité inférieure ; l'individu souffrira, pâtera, s'étiolera ; il n'y a plus adaptation entre lui et le milieu. Il sera par exemple un fort mauvais Peau-Rouge ; il n'en aura ni l'ouïe ni l'odorat délicats, ni la vue perçante. Peut-être aura-t-il quelque répugnance à manger de la chair humaine, mais il est probable que sa conscience ne lui en fera pas un grand crime. Peut-être aura-t-il plus de facilité à s'approprier le mince bagage intellectuel de la tribu, mais il ne découvrira certainement pas les théorèmes de la géométrie, les lois de l'astronomie, les commandements du décalogue ou les vérités du Sermon sur la montagne.

L'hérédité donne un organisme capable de tel ou tel développement ; mais il faut pour que ce développement se produise, le milieu, l'atmosphère intellectuelle et morale dont il a besoin ; la discipline qui lui est nécessaire.

La communauté a une vie tout comme l'individu, et les lois qui régissent l'organisme individuel sont les mêmes que celles qui régissent l'organisme social. Dans l'organisme social, il y a la loi de l'hérédité, la loi de la persistance de la force. L'organisme social de tel âge produit l'organisme social de l'âge suivant. Le travail intellectuel, moral et physique d'un siècle se retrouve dans le siècle suivant. Sans doute, il y a des allées et des venues, des annihilations apparentes ou plutôt des neutralisations de forces, des rythmes ; mais soyez certain que les résultats acquis demeurent ; ils dorment pour le moment, ils reprendront vie. Il y a la chaleur latente des corps, il y a les idées latentes des générations. La chaleur physique se dégage dans certaines conditions, la vie intellectuelle et morale apparaît de même au moment fixé et dans des conditions données. En d'autres termes, l'hérédité dans

l'organisme social est rigoureuse sans que pour cela le progrès suive une ligne droite, définie. De même l'hérédité est une loi rigoureuse pour l'organisme individuel. Mais dans l'organisme individuel comme dans l'organisme social il y a la loi des forces latentes. Et de plus l'organisme individuel est dans la dépendance la plus étroite de l'organisme social. Toutes les acquisitions bonnes ou mauvaises de ses ancêtres se retrouvent dans un enfant, sans exception ; toute une histoire est écrite en lui ; il est le produit de longs siècles, le fruit de toute une série de générations, Mais tout cela ne vivra, cet être ne se développera et ne fournira sa carrière que dans l'organisme social où il a vu le jour et dont il est une molécule vivante ; là seulement il parcourra sa carrière dans les limites fixées, avec le degré de liberté dont il a hérité ou qu'il est capable de conquérir. Qu'il y ait des lois dans le monde moral comme dans le monde physique, et que ces lois y présentent le même caractère de fixité, de grandeur, d'universalité, c'est ce qu'il me paraît difficile de ne pas croire ; bien plus, nier l'existence de pareilles lois me semble blasphematoire au dernier point.

III. — L'âge de la Liberté.

Dans l'âge précédent, la conduite de l'homme avait pris de la cohésion ; les habitudes d'obéissance lui étaient devenues familières. Son cerveau s'était durci et avait acquis la consistance qui lui était nécessaire ; l'intelligence, la pensée, la raison avaient besoin d'un instrument ; l'âge de servitude le leur procura. Ces hommes primitifs qui ne faisaient que ce qui leur semblait bon, ou plutôt qui obéissaient à toutes les sensations du moment, à toutes les influences qu'ils subissaient, sans habitudes apprises, sans entraves salutaires, livrés à la merci des impulsions et aux souffles des passions, ces hommes avaient été disciplinés, dressés sous l'implacable fixité des coutumes séculaires et des usages fastidieux. Les éléments déchainés qui se livraient bataille dans ces âmes primitives, sont pris maintenant dans les mille liens de la coutume et des usages, leur force est canalisée en des sillons profonds, le cheval indompté est devenu docile au mors, qui le mènera aux prairies fécondes, aux vallons pleins de vie, sur les hauteurs baignées d'air pur ?

Saint Paul voulant caractériser la religion nouvelle qui a sa source en Jésus-Christ l'appelle l'Evangile de la liberté par opposition à la

religion ancienne donnée aux Juifs par Moïse et qu'il appelle la loi de servitude.

Je trouve, en effet, chez le peuple juif un phénomène analogue à celui que nous venons d'étudier chez les peuples païens : une loi minutieuse, des coutumes séculaires, des habitudes invétérées, l'homme courbé sous le servage d'un impitoyable despotisme intellectuel et moral. Là aussi l'homme fut discipliné.

Mais de bonne heure les premiers rayons d'une aurore magnifique projetèrent leurs lueurs sur la société juive. La figure de Jéhovah, d'âge en âge, va s'adoucissant. Cette chose que l'on ne connut nulle part, une Divinité sainte et juste qui a le mal en horreur, un Dieu miséricordieux, plein de bonté pour le monde et pour l'homme qu'il a créés, voilà avec les idées de repentance, de péché, de pureté morale et de justice les grandes idées dont les prophètes se firent les porteurs, les hérauts en Israël. L'union, la pénétration intime de la morale et de la religion, c'est la grande nouveauté qui apparaît alors dans le monde, c'est le pas décisif de l'humanité dans la voie du progrès. Puis comme fond d'horizon, comme perspective lointaine dans l'avenir, les prophètes montraient, après la purification et la moralisation de l'humanité, une nature nouvelle, la justice et la paix s'entre-baisant dans ce monde, l'olivier à la place de l'épine, la vigne remplaçant le chardon, l'enfant se jouant avec les lions et les serpents. L'âge d'or que les poètes avaient tous placé au début de l'histoire humaine, les prophètes dans une sûre vision de l'avenir, en font la récompense des efforts et des labeurs de l'humanité. Et ces tableaux, ces promesses, ces lointaines perspectives des visions prophétiques font battre le cœur d'émotions autrement puissantes que l'équilibre final de l'école évolutionniste ; car tandis qu'ici tout est mouvement fatal, sacrifice sans récompense des générations aux générations, égoïsme et néant ; là-bas, tout est lutttes morales, effort libre et fécond, valeur absolue de la personne humaine. Le juste ne périra pas.

Avec Jésus-Christ l'évolution morale s'accomplit. Les lois toutes-puissantes qui avaient lentement fait surgir ce monde du chaos, et qui émergeant elles-mêmes du sein de la nature physique avaient produit la vie et l'intelligence, arrivent en Jésus-Christ à leur terme final ; de transformations en transformations, d'évolutions en évolutions, elles aboutissent à cette chose sublime, la liberté, qui paraissait leur contraire, et qui n'est au fond que leur équivalent rigoureux. Il faut que la nature fatale devienne liberté, liberté morale, liberté dont le contenu est amour. Elle l'est devenue en Jésus-Christ le premier-

né de la création morale. Devenue liberté, la nature humaine avait brisé toutes ses chaînes, toutes les fatalités qui l'étreignaient. Et la dernière de ces fatalités, celle qui les résume toutes, disparaît avec le mal. La liberté, qui est l'esprit pénétré d'amour, ne connaît pas la mort. La mort est vaincue. La tombe n'a pas gardé Jésus-Christ. Jésus-Christ est ressuscité. Voilà le cri que répètent les apôtres en marchant à la conquête du monde. Voilà le cri que les chrétiens répètent toujours. Et à ceux qui nous montrent la tombe et nous murmurent : néant, nous répondrons, en montrant la croix du Calvaire et le tombeau vide de Golgotha : vie et victoire ! Vous ne croyez pas à la liberté, vous qui croyez à la mort. Et il n'y a plus dans ce monde que ceux qui croient à Jésus-Christ qui répondent d'une voix assurée au fait brutal de la mort : mensonge ! mensonge !

L'âge de servitude a discipliné la nature humaine sortie toute pleine de discordances du sein des éléments. Mais cette nature disciplinée, capable d'attention et de progrès intellectuel, sous les liens nouveaux qui l'enserraient n'en sentait pas moins s'agiter au dedans d'elle, les lois fatales du monde physique. Or ces lois fatales ce ne sont pas des liens extérieurs qui les anéantiront ou plutôt qui les transformeront. Il faut qu'elles soient elles-mêmes saisies dans leur nature essentielle par une puissance intime et supérieure qui les pénètre, les modifie, qui change le mécanisme en liberté. Cette création nouvelle, cette transformation de la nature en liberté, une seule puissance est capable de l'accomplir, l'Incognoscible des savants, la puissance divine des chrétiens. Car pour changer l'essence même des lois de la nature, il faut celui qui en est le maître et sur qui elles reposent. C'est ce qu'affirment les disciples de J.-C. Le salut n'est pas autre chose que la servitude brisée du monde matériel, le triomphe de l'esprit immortel sur la chair mortelle, l'affirmation de la vie, la conquête de la liberté. Le stoïcien aussi se proclame libre ; mais il se ment à lui-même, car il est une chose au moins dont il est esclave, c'est la mort, et il est esclave de la mort parce qu'il est esclave du mal, ce que son orgueil refuse d'avouer.

Jésus-Christ nous a conquis la liberté et la vie, deux choses connexes. Le chrétien est essentiellement un affranchi. Il trouve en lui-même sa loi : c'est J.-C. qui vit en lui. Affranchi des étreintes du mal, il peut sans péril s'affranchir de la discipline de la loi et des cérémonies extérieures. Les chaînes dont l'avait chargé l'âge de servitude peuvent tomber pour lui, il n'a plus besoin d'appuis matériels, il marchera seul dans la liberté de sa foi.

Avez-vous réfléchi à ce fait qu'il n'y a de nations libres dans le monde que les nations chrétiennes, et que le degré de liberté d'un peuple peut en thèse générale se mesurer à la quantité de foi chrétienne qu'il possède réellement ? C'est que les chaînes, c'est que l'obéissance passive et nécessaire de l'âge de servitude ne peuvent disparaître sans périls qu'à une condition, à savoir que l'homme lui-même soit libre. Brisez ces chaînes avant que l'homme ait conquis sa liberté, les éléments domptés qui sommeillent en lui se réveilleront terribles, la licence reviendra, le règne des appétits insatiables et des passions déchainées. Ce que des centaines de siècles avaient fait, quelques générations le déferont, et au contact des peuples disciplinés et libres, l'homme primitif, l'homme de la licence disparaîtra rapidement.

Sans doute le moyen âge fut lui aussi une époque de discipline morale présentant de nombreuses ressemblances avec l'âge de servitude. Mais outre que le christianisme se trouvait en face de peuples barbares imparfaitement formés à l'obéissance, à la cohérence, et que cette œuvre inachevée il fallait la poursuivre avant que la liberté chrétienne pût porter tous ses fruits, on remarquera que sous l'action de causes qui ont eu sans doute leur raison d'être, le principe chrétien subit alors une déformation complète, une éclipse prolongée, et on considérera en second lieu que jamais au moyen âge, malgré les apparences, qui peuvent tromper des regards distraits, les intelligences furent soumises à une servitude pareille à la servitude antique. La liberté intérieure manifeste alors de tous côtés sa flamme, et avec la liberté intérieure les voix courageuses se font entendre.

La Réforme inaugura une ère nouvelle. Le christianisme s'était assimilé le monde barbare. L'heure du développement de son principe avait sonné. On sait si ce développement a été magnifique. C'est de ce réveil prodigieux que sont nées toutes nos libertés civiles, politiques, religieuses.

D'après Montesquieu la vertu est nécessaire aux républiques ; d'après Tocqueville les peuples seuls qui croient en Dieu peuvent espérer d'être libres. Nous ne craignons pas d'affirmer que ces deux choses, la foi chrétienne et la liberté sont solidaires sur notre terre. Pour faire une société libre, il faut des hommes libres. Or l'Evangile seul constitue l'être humain autonome, parce que seul il le dote d'un principe de vie supérieur aux fatalités du monde physique et à la fatalité de la mort. Dans le chrétien les lois du monde physique, qui s'étaient transformées en intelligence et en pensée, subissent une nouvelle et définitive évolution, elles sont devenues liberté.

Cependant les mondes mahométan, nègre, indou et chinois dorment toujours enserrés dans les liens de l'âge de servitude. Si ces liens doivent être brisés et ces chaînes rompues, ce sera par la seule liberté chrétienne.

Les conquêtes de l'âge de servitude avaient été l'obéissance, la cohésion dans la conduite, le courage, la crainte des puissances supérieures, le respect des ancêtres, *pietas in deos parentesque*; dans le monde juif les idées supérieures de pureté morale en Dieu et dans l'homme, de sainteté, de justice, puis de miséricorde divine. La sympathie dans les fortes communautés alors constituées se développait lentement. L'amitié naquit. Le cœur vibra au contact du cœur. Mais cette amitié demandait à être purifiée. De plus la sympathie, la bienveillance furent des vertus toutes particulières ne s'appliquant nullement à tous les membres de la communauté. La haine pour l'étranger était générale; car, comme l'a très bien vu Darwin, les vertus sociales ne furent estimées qu'autant qu'elles concernaient la communauté. La justice n'était due qu'aux concitoyens. L'idée de justice naquit dans la cité antique, mais c'était une justice toute extérieure, l'équité civile. L'Ancien Testament agrandit cette justice matérielle, il en fit la justice morale. On sait qu'en dehors du peuple juif, la femme fut partout dans un état de dépendance plus ou moins abjecte; le faible, le pauvre furent toujours méprisés, l'infanticide partout pratiqué. En un mot on n'attribuait nulle part de valeur absolue à la personne humaine; de là tant de monstruosité.

Nous sommes en train de poursuivre les conquêtes de l'âge de la liberté. Toutes découlent du principe même du christianisme saisi dans son essence profonde, la liberté. La vie humaine est désormais chose sacrée. Aimer n'est plus le luxe de la vie, c'en est la trame, c'est la vie même. De là le développement indéfini de la bienveillance, de la sympathie, de l'instinct social. L'enfant, la femme, le pauvre sont relevés, ennoblis. La sympathie franchit les bornes de la nation et s'applique à toute l'humanité. L'humanité est une, elle le fut dans la faute, elle le sera dans le relèvement. La fraternité n'est plus un vain mot, elle est l'expression d'une réalité profonde. Nous sommes les membres d'un même corps.

CHAPITRE VIII

LA CONSCIENCE

« Conscience ! conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu ! c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions ; sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes que le triste privilège de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe. »

Adressée à la conscience qui s'est lentement levée sur l'horizon de l'humanité à travers les siècles, et qui a atteint son développement parfait, définitif en Jésus-Christ, cette fameuse prosopopée de J.-J. Rousseau est rigoureusement vraie et restera telle. Ni les analyses de MM. Stuart Mill, Bain et Darwin, ni les déductions de M. H. Spencer n'ont rien ajouté à cette conscience là ; elles n'ont fait qu'en voiler quelques-uns des plus beaux côtés, tout en y puisant les éléments de vérité qu'elles renferment elles-mêmes. En en niant la sainte et divine origine, elles en ont détruit la grandeur ; en lui enlevant sa valeur absolue définitive, éternelle, elles en ont émoussé le tranchant.

Mais l'on ne peut, comme Rousseau, appliquer ces mêmes caractères à la conscience individuelle qu'en fermant les yeux à la réalité, en niant de parti pris les faits les plus avérés. La vérité c'est que l'on peut faire parler à la conscience individuelle le langage que l'on veut ; c'est que ce juge est corruptible au dernier point, ce guide trompeur, cette voix souvent menteuse. La vérité c'est que même dans notre société chrétienne où cette conscience dont parle Rousseau se fait entendre avec ses accents les plus purs et les plus énergiques, bien des hommes, sinon la majorité, s'arrangent de la façon la plus commode avec leur propre conscience, n'écoulant d'elle que ce qu'ils veulent bien entendre ; ils en font la servante docile de leurs appétits et de leurs passions ; la voix du remords leur est parfaitement inconnue. Cela est triste à dire, mais cela est rigoureusement vrai : les trois quarts des hommes éprouvent à enfreindre quelques unes des prescriptions souvent banales de la politesse ou de la bienséance mondaine, des remords autrement cuisants qu'à violer les commandements

les plus positifs, les plus sacrés de la loi morale. Et pourtant il faut pour que le monde moral tout entier ne s'écroule pas, que ces commandements violés soient suivis de châtimens, que l'ordre moral troublé soit rétabli. Si les violations de l'ordre physique emportent avec elles leurs châtimens, il est impossible qu'il en soit autrement des violations de l'ordre moral. Qu'est-ce à dire sinon que l'éducation morale du genre humain et des peuples dits chrétiens en particulier en est encore à ses débuts? Qu'est-ce à dire, sinon que l'homme est encore un être très peu moral?

Si nous jetons les yeux en dehors de la civilisation chrétienne, il n'y a pas d'aberrations, pas de monstruosité que la conscience individuelle et sociale n'ait bien tolérées. Nous avons déjà vu que l'infanticide a été probablement pratiqué chez tous les peuples primitifs; il l'est de nos jours encore chez une quantité de peuplades; et l'on sait quels châtimens il faut pour que cette pratique horrible ne s'étende pas comme une lèpre dans l'immoralité de nos grandes villes dites chrétiennes. De même le supplice des hommes ayant un certain âge se pratique normalement dans plusieurs tribus sans soulever la moindre réprobation. C'est en toute conscience que le jeune Fidjien passe la corde autour du cou de son père et l'étrangle en un tour de main, de même que le père d'ailleurs trouve ce genre de mort tout naturel. Un Australien au service d'un Anglais vient à perdre sa femme, et se préparant à suivre l'usage de ses ancêtres, il voulut aller dans la tribu voisine et tuer quelqu'un en l'honneur de la défunte. L'Anglais qui connaissait l'usage, lui fit jurer de ne pas le suivre. L'Australien jura, mais les jours s'écoulant, il maigrissait à vue d'œil. Le remords bourrelait sa conscience. Et un beau jour il partit, et alla accomplir son sanglant sacrifice. Le sacrifice d'êtres humains aux mânes des grands surtout se pratique également en Grèce, témoin les réclamations de l'ombre d'Achille aux Grecs qui allaient quitter le rivage de Troie. La même coutume existait chez les Gaulois nos ancêtres.

Si l'on nous dit que ces pratiques horribles sont des perversions de la conscience, que ces exemples sont puisés chez des peuplades travaillées par le vice pendant des milliers d'années, nous répondrons qu'à mesure qu'on remonte à travers les âges, on distingue un obscurcissement graduel de la conscience humaine. L'origine de notre histoire n'est pas dans la lumière, elle se perd dans la nuit. L'homme quaternaire pratiquait l'anthropophagie. Soutiendra-t-on que l'homme primitif qui errait nu ou à peu près à travers les forêts, qui ne connaissait ni la culture des plantes ni l'élevage des bestiaux, qui avait pour

toute arme une pierre fixée à l'extrémité d'un bâton, que cet homme-là pouvait avoir une conscience développée ? Peu de personnes soutiendront cela. Les intuitionnistes aujourd'hui sont obligés de reconnaître que l'homme n'a d'abord eu que le germe de la conscience comme il avait le germe d'une intelligence puissante. Longtemps l'homme n'a pas su compter au delà de cinq, longtemps sa conscience n'a rien su ou à peu près du bien et du mal. Ici comme dans tous les autres domaines, l'homme est parti de très bas.

Dans le développement graduel qui se produit à travers les âges il est facile de voir que la conscience individuelle est avant tout la conscience de la communauté. Il y a eu une conscience grecque et une conscience romaine, une conscience celtique et des consciences athénienne, spartiate, béotienne ; dans l'intérieur de chaque cité il y avait encore des variétés, des gradations de consciences de famille ; cela apparaît surtout avec clarté chez le peuple romain où la famille était si puissamment constituée, et où l'on distingue facilement des types moraux parfaitement distincts. Dans l'intérieur de chaque famille il y a enfin la conscience individuelle avec ses éléments de race, de peuple, de famille, puis cet autre élément plus intime, l'élément héréditaire qui est toujours aussi profondément marqué, et enfin ce dernier élément, l'inspiration, souvent puisé dans l'éducation du jeune âge ou dans l'éducation personnelle ; mais où l'on peut démêler parfois l'action de la puissance souveraine qui est au fond de toutes choses dans cet univers, qui agit toujours selon des lois, on n'en peut douter, mais selon des lois qui nous échappent souvent.

Quoi qu'il en soit la conscience morale de l'humanité est arrivée à son développement définitif en Jésus-Christ. C'est ce que peu de personnes nieront, parmi celles du moins, qui connaissent Jésus-Christ. Cette conscience morale de Jésus-Christ a passé dans l'Eglise, elle est tombée dans des formes humaines qui l'ont souvent profondément défigurée. Mais un livre sacré nous en a conservé une copie qui est pour nous du plus grand prix, et où la conscience individuelle peut, en dehors de toute puissance terrestre, aller directement s'instruire dans son indépendance et sa liberté. Au XVI^e siècle la grande communauté qui avait voulu accaparer la conscience de Jésus-Christ et se placer comme intermédiaire entre elle et la conscience individuelle se brise pour toujours, et une foule de communautés se forment où revit plus ou moins fidèlement la conscience de Jésus-Christ.

Ce que je voudrais faire ressortir ici, c'est l'importance de ces communautés pour le maintien et le développement de la vie morale.

A en croire M. Spencer, les expériences d'utilité transmises suffisent pour alimenter la conscience, pour en conserver la force, en assurer la santé et la croissance. Or, ce n'est pas ce qui ressort des leçons du passé. La vertu romaine se formait dans la famille, puis dans la cité. La vertu chrétienne s'est de même formée dans de fortes familles, puis dans des communautés religieuses puissantes, je veux dire vivantes. D'habitude la vie de la communauté religieuse rectifie, fortifie la conscience individuelle puisée dans la famille. Et cette conscience ainsi formée doit subir les assauts de la conscience sociale d'ordinaire étrangement plus élastique, parfois franchement ennemie de la conscience chrétienne, mais quand ces consciences chrétiennes se forment en grand nombre dans une société, comme elles sont de toutes les plus fortes, les plus vigoureuses, les plus vivaces, cette société en acquiert une force de cohésion sans pareille, et par suite une puissance invincible, et une suprématie assurée sur les sociétés plus mal partagées qui l'entourent.

C'est ainsi que les fortes communautés religieuses du xvi^e siècle ont créé le monde moderne. Genève a été longtemps la grande fabrique des nations. Les puritains ont fait les Etats-Unis. Les réfugiés de l'édit de Nantes se trouvent partout en Hollande, en Belgique, en Suisse et en Allemagne. Ce que Jésus-Christ a dit s'est depuis toujours réalisé : « Vous êtes le sel de la terre, mais si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on ? »

Michelet a très-bien vu cette action puissante de l'idée religieuse au xvi^e siècle sur les destinées des peuples. « La Renaissance trahie par le hasard des mobilités de la France, qui tourne au vent des volontés légères, des caprices d'un malade, périrait à coup sûr, et le monde tomberait au grand filet des pêcheurs d'hommes sans cette contraction suprême de la Réforme sur le roc de Genève par l'âpre génie de Calvin. » Et ailleurs : « Point de territoire, point d'armée ; rien pour l'espace, le temps ni la matière ; Genève fut la cité de l'esprit, bâtie de stoïcisme sur le roc de la prédestination. Contre l'immense et ténébreux filet où l'Europe tombait par l'abandon de la France, il ne fallait pas moins que ce séminaire héroïque. A tout peuple en péril, Sparte pour armée envoyait un Spartiatè. A l'Angleterre elle donna Pierre-Martyr, Knox à l'Ecosse, Marnix aux Pays-Bas ; trois hommes et trois révolutions. »

« Et maintenant, commence le grand combat ! Que par en bas Loyola creuse ses souterrains ! Que par en haut l'or espagnol, l'épée des Guises, éblouissent ou corrompent !... Dans cet étroit enclos, sombre

jardin de Dieu, fleurissent pour le salut des libertés de l'âme, ces sanglantes roses sous la main de Calvin. S'il faut quelque part en Europe du sang et des supplices, un homme pour brûler ou rouer, cet homme est à Genève, prêt et dispos, qui part en remerciant Dieu et lui chantant ses psâumes. »

Que ces fortes disciplines morales des communautés religieuses aient fortement agi sur l'organisme, qu'elles l'aient moralisé à un haut degré, c'est ce qui me paraît indiscutable. Or une conscience pure, une moralité puissante, sont transmissibles dans ces limites ; l'organisme modifié, purifié, moralisé est transmissible en tant qu'organisme, sans que bien entendu on puisse jamais espérer que l'organisme un jour produira la conscience comme l'arbre produit des fruits. La conscience appartient à la communauté et c'est ce qui fait l'importance capitale de celle-ci. Tant vaudra la communauté, tant vaudra l'organisme moralisé. Sans doute toutes les expériences morales d'une vie chrétienne se fixent dans les nerfs et dans le cerveau ; pas une ne se perd, pas un bon mouvement, pas une pensée féconde. Il y a des nerfs et des cerveaux chrétiens, comme il y a des nerfs et des cerveaux et une chair mahométanes. Mais il faut à ces organismes la vie sociale qui est nécessaire pour leur développement normal et fécond ; il faut qu'ils fassent partie d'un corps qui leur donne la vie. Par eux-mêmes ils ne l'ont pas ; ils ont des germes, des forces, des facultés latentes ; il y faut la vie de la communauté. Toute communauté est un corps composé de molécules vivantes. Les molécules vivantes donnent au corps sa vie et sa valeur, mais elles n'en puisent pas moins dans la vie du corps leur vie propre, la valeur et l'étendue de leur propre développement.

Lorsque pour une cause ou pour une autre la vie morale se retire d'une communauté, lorsque la flamme de la conscience peu à peu s'affaiblit, s'amoindrit et vacille, la conscience individuelle se trouve atteinte dans la même mesure ; les organismes moraux se transmettent encore ; mais la flamme qui les animait ne se fait plus sentir, la conscience vacille et s'étiôle. Le vase est vide de sa liqueur, il y reste le parfum encore ; on vit de ce parfum, on vit de souvenirs, mais cela est bien maigre. Et un jour vient que la flamme s'éteint. La vie morale est morte. La mort sociale ne se fait guère attendre. L'esprit de Dieu souffle ailleurs.

CHAPITRE IX

LE PÉCHÉ. — L'HÉRÉDITÉ MORBIDE.

Le grand mystère c'est qu'il y ait place dans ce monde pour Dieu et pour l'homme. Aussi la philosophie conséquente arrive généralement à supprimer l'un de ces deux facteurs, Dieu ou l'homme. C'a été également le terme où la pensée indoue est venue aboutir. Cette suprême contradiction, cette antinomie où toutes les autres viennent se fondre, seul le christianisme l'a résolue sans voiler la face de Dieu qui doit éternellement resplendir de sainteté, de justice et de toute-puissance ; sans diminuer la valeur de la vie humaine qui est absolue et qui réclame ce que poursuit d'un désir plus ou moins conscient la création entière, à savoir la vie, et ce qui en fait l'essence, la liberté ! L'homme dans sa liberté a séparé sa volonté de la volonté de Dieu. C'est le péché, c'est la chute, c'est le néant. Ne pas vouloir ce que Dieu veut, c'est vouloir le néant.

C'est pourquoi l'histoire du monde est l'histoire d'un relèvement, c'est une rédemption. Seuls les chrétiens peuvent sauvegarder à la fois la toute-puissance et la sainteté de Dieu d'une part, et la valeur propre, éternelle de l'individu d'autre part, parce qu'ils admettent ce troisième facteur, le péché. Et quand les savants armés du télescope et de l'analyse spectrale viennent nous dire : « Partout dans les astres qui peuplent l'univers cosmique, les éléments sont ce qu'ils sont dans notre petit univers solaire, mêmes forces, mêmes gaz, mêmes actions et réactions chimiques, nous répondrons : C'est possible ; l'imperfection et la souffrance sont le lot du monde qui se révèle dans le champ de vos télescopes ; c'est que ce monde est tout entier le produit d'une catastrophe morale. Mais cela n'atteint pas Dieu. Enfilez vos conceptions, multipliez la portée de vos télescopes, vous ne saisirez jamais qu'un petit coin imperceptible de l'infini ; et si un monde subsiste dans ce petit coin que vous apercevez, c'est que Dieu est encore là ; si l'imperfection y existe, c'est que le péché y est aussi.

C'est à la lueur de la même idée que nous contemplons le développement historique de notre univers terrestre. L'essence de tout ici-bas ce n'est pas la matière, chose d'ailleurs qui se fond et se dissipe sans laisser aucune trace sous le feu de la pensée ; l'essence de toutes choses c'est la moralité, et comme la moralité consiste en liberté, il en

résulte que le dernier fond des choses c'est la liberté ; mais est-ce la liberté concrète, la liberté réalisée ?... Affirmer pareille chose serait donner la partie trop belle à nos adversaires. La liberté que nous apercevons au fond de tout sur cette terre, c'est une liberté qui aspire à la vie, qui devient, qui naît, qui se crée. Car si l'essence de Dieu c'est la liberté, l'essence de toute création divine sera aussi la liberté, et quand cette création sera achevée, la liberté apparaîtra dans sa magnifique réalisation.

En attendant, ce qui éclate aux yeux de tous, c'est l'imperfection de ce monde. Quelques jours de vie n'y sont conquis qu'au prix de souffrances sans nombre. Toute existence est échafaudée sur les débris accumulés de milliers d'existences. La lutte, la guerre, l'écrasement du faible sont la loi générale. Et encore si les triomphateurs jouissaient de leur victoire. Mais nul être n'arrive à son plein épanouissement ; nul développement normal, nulle existence complète ; quelques désirs inassouvis et la mort qui est la fin de tout, et cette chose plus poignante encore, l'immoralité nécessaire ; l'immoralité contribuant plus que la vertu peut être à faire vivre ce monde !

Rien de merveilleux et d'étonnant, sans doute, comme le développement d'un être ; mais tel poisson, nous l'avons vu, donne naissance à plusieurs millions d'autres poissons dont un seul peut-être parviendra à vivre. De 18 à 20 ans la femme donne le jour à 700,000 ovules, 700,000 germes d'hommes qui aspirent à la vie !... En vérité l'imperfection est flagrante.

Et cette imperfection ne date pas de l'apparition de l'homme sur cette terre. Nous savons aujourd'hui de science certaine qu'il y a eu avant l'homme tout un développement de l'animalité présentant le même caractère d'imperfection. La vie a lentement apparu à la surface de ce monde, se manifestant d'abord sous les formes les plus simples, montant de degrés en degrés, d'échelons en échelons, d'abord simple cellule, simple matière inorganisée, puis végétal, puis formes animales rudimentaires ; l'organisme apparaît enfin et va se compliquant d'âge en âge, du poisson au reptile, du reptile à l'oiseau, de l'oiseau aux animaux supérieurs de toutes sortes s'élevant eux-mêmes par une montée séculaire jusqu'à l'homme, le plus parfait d'entre eux et le dernier venu de la création. Et dans cette pénible ascension, que de formes manquées ! que d'êtres disparus ! que d'espèces dont les débris ont semé les couches géologiques du globe ?

L'être qui besognait au sein de la terre aux premiers âges de son existence était donc imparfait comme elle. Ce monde souillé de mal et

de vices est le fruit d'un être souillé, tombé, déchu. Ce monde, c'est l'humanité portant au front la marque du péché originel.

Car s'il y a un fait certain, c'est que toutes les séries des êtres animés convergent vers l'homme comme vers leur point d'arrivée. Toute modification qui s'opère dans la création, s'opère en vue de l'homme et la rapproche de l'homme. Il y a unité de plan dans la création, et développement graduel et continu. Mais ce qu'il y a de certain aussi, c'est que le péché d'Adam en Eden n'explique pas la création antérieure, ni d'ailleurs la marche postérieure des choses. Le mal existait avant Adam, la Bible le proclame ; la création qui a précédé l'homme était pétrie de mal. Or, il faut que l'honneur de Dieu soit *sanf*. Cette création est l'œuvre de l'humanité tombée.

C'est l'humanité qui cherche à se donner des formes pour réaliser (sous l'action de Dieu qui la relève) cette liberté perdue par elle, cette essence de la vie qui lui échappe. De là tant de formes imparfaites, bizarres, manquées ; de là tant d'êtres monstrueux.

Le mal qui circule dans toutes les parties de l'humanité se retrouve par suite dans toutes les individuations par lesquelles elle cherche à se réaliser ; c'est le lot fatal que chaque être apporte en venant dans ce monde. Sans doute le péché d'Adam héréditairement transmis suffirait à la rigueur à expliquer le mal dans l'humanité ; mais il n'explique le mal ni dans la création inférieure, ni dans la nature (car le mal est là aussi, ou il n'existe nulle part) ; or c'est ce mal là qu'il s'agit d'expliquer.

Cette vue d'ailleurs a quelque chose de consolant. L'un des mystères les plus terribles qui inclinent les cœurs au doute, c'est précisément la vue de cette création inférieure ; quel est le sens de toutes ces vies, le but de tous ces efforts ? C'est le but même de l'homme. Tous ces êtres rentrent dans la grande humanité. Ils en partagent le sort, ils en auront la destinée. L'œil de l'homme du XIX^e siècle qui a si bien compris la nature, peut se reporter sur elle avec amour, il peut se mouiller de larmes en la contemplant ; car s'il en est le produit, il en est plus encore le frère, le frère aîné, le frère parvenu.

Tout homme en venant au monde porte sa part du péché commun, du péché originel. L'homme est plus qu'un être imparfait, c'est un révolté de l'ordre moral, c'est ce qui fait la grandeur tragique de sa vie. Cette notion du péché est capitale. Prenons garde de ne jamais la laisser s'affaiblir. Car en proclamant l'homme pécheur, souillé, déchu, vicié, c'est nous qui nous faisons les champions de sa grandeur, de sa noblesse, de sa valeur infinie. Si jamais, comme le veut une philoso-

phie imprévoyante, l'idée du péché venait à disparaître du sein de notre civilisation, il en serait d'elle comme de la civilisation antique, elle sombrerait dans un violent retour à la primitive barbarie. Trop de signes déjà sont là qui nous avertissent. Ce n'est pas l'électricité mieux connue qui nous donnera des hommes, j'entends des hommes de devoir et de moralité.

Il est un autre fait qu'il faut également reconnaître ; nous participons du péché originel et nous en portons notre part de responsabilité. Que nous le voulions ou non, c'est là un fait, nous sommes responsables du péché originel. Avant toute conscience, avant tout acte de volonté libre, nous avons péché souvent, gravement, et nous portons le poids de tous ces péchés inconscients ; nous devons les reconnaître comme tels, je veux dire comme péchés, et quoi qu'on en puisse penser, nous devons nous en repentir, tout aussi bien que des péchés commis en toute conscience. Telle est la solidarité qui nous relie aux générations antérieures. Elle est complète, absolue. Un rationalisme superficiel en vain s'en révoltera. Le fait n'en restera pas moins palpable, écrasant. Les fautes des pères sont expiées par les enfants, c'est qu'ils en sont responsables. A tel âge, la folie a étreint le cerveau du père ; au même âge, elle étreindra le cerveau de l'enfant. Car l'humanité est une à travers les phases diverses de son long développement, c'est le même homme qui vit toujours. Et nous, ses enfants, il ne nous est pas permis de la renier à l'un quelconque des moments de son histoire. L'héritage est fatal des biens et des maux. Nos actions sont nos enfants, elles sont aussi les enfants de l'humanité, et ces enfants-là ne meurent pas une fois qu'ils sont conçus. Rien ne se perd des actions de l'humanité entière. Le péché d'Adam demeure et nous en sommes responsables, comme aussi demeurent la vie et l'œuvre de Jésus-Christ dont nous sommes solidaires.

Dans l'histoire de ce monde, il y a expiation partout, réversibilité partout, rédemption partout. Cette expiation des fautes des pères par les enfants est l'une des faces les plus tragiques, les plus sombres de cette vie. Les vices se transmettent avec une régularité effrayante, revêtant des formes diverses d'une génération à l'autre. L'ivrognerie du père devient la folie de l'enfant. La lubricité de la mère se change en hystérie chez la fille. La haine et les désirs de vengeance des ancêtres deviennent la passion du meurtre chez le descendant ; c'est une histoire d'hier, celle de cet enfant de cinq ans qui a soif de sang et qui cherche quelqu'un à tuer : héritage des pères, poids douloureux de leurs fautes, de leurs erreurs morales. Telle est la loi de ce monde.

L'enfant avant même de parler manifeste déjà une foule de tendances et de passions. On veut que nous ne soyons responsables que des actions que nous avons commises avec conscience, avec le clair sentiment du bien et du mal, pourquoi donc, je vous prie, cette expiation de tous les instants que vous apercevez dans les vies humaines ? Pourquoi l'iniquité des pères retombe-t-elle sur la tête des enfants ? C'est qu'au fond cette loi est juste, c'est que nous faisons partie d'un corps ; vouloir rejeter l'héritage de l'humanité, c'est vouloir sortir de l'humanité et se condamner à la mort.

L'enfant avant d'avoir pris les rênes de la vie sent s'agiter en lui une foule de puissances dont il n'a fait qu'hériter, qui le gouvernent d'abord, s'il est de son devoir d'arriver à les gouverner un jour. Aussi chaque fois que nous nous trouvons en présence de ces résistances inexpliquées de l'enfant, de ces mouvements de passion ou de colère, c'est d'une immense pitié que nous devons nous sentir saisis. Ce qui m'a toujours frappé en Jésus-Christ, c'est sa compassion attendrie en face de ces pécheurs que les hommes traitent si sévèrement et pour qui il n'a, lui qui sait les misères de ce monde, que des paroles de relèvement et de pardon, l'hypocrisie consciente étant seule impitoyablement flagellée par lui.

Non-seulement l'enfant est pétri des actions, des pensées, des désirs de ses ancêtres, de toute leur vie morale qui revit physiquement en lui ; mais très souvent hélas ! la charge est trop pesante, et l'être qui n'a rien fait de mal, le petit enfant qui n'a pas demandé la vie, n'y apparaît, n'y fait quelques pas, n'y murmure quelques mots, que pour pâtir et souffrir, pauvre victime expiatoire, puis râler et disparaître. C'est Louis XVII qui paie les turpitudes de Louis XIV et de Louis XV, et si l'on comptait bien, on trouverait peut-être que la règle générale dans ce monde est que l'innocent paie pour le coupable. Et l'on nous trouve impertinent lorsque nous demandons que l'homme devienne conscient et repentant des fautes de ses ancêtres !

La réversibilité comme règle générale, cela est si vrai que beaucoup d'auteurs, de médecins, de philosophes se sont demandé si l'humanité n'était pas destinée dans un avenir prochain à une irrémédiable décadence. Le médecin philosophe qui contemple en effet ces dégénérescences terribles des familles historiques, ces races qui viennent les unes après les autres sombrer dans la folie, l'impuissance, ou la stérilité physique et morale ; ces aristocraties qui ne se perpétuent qu'en s'ouvrant par en bas aux individualités qui montent de la masse populaire, et qui en même temps n'aperçoit rien au-dessus des forces phy-

siques, au-dessus des nerfs et des muscles, aucune force morale, aucune puissance supérieure et régénératrice, ce médecin philosophe ne peut que jeter un regard mélancolique et désespéré sur l'avenir de l'humanité, car les fautes, les mensonges, les vices élégants ou hideux se multiplient, s'entassent, or il est écrit que rien ne demeure sans châtiment, et quand la mesure est comble, la main de Dieu s'apésantit, et le vicieux disparaît dans ses enfants ou ses arrière-petits-enfants; la race ou la nation va s'appauvrissant, les penseurs jettent leurs cris d'alarme; mais souvent il est trop tard, l'esprit de Dieu s'est retiré de là, vous ne donnerez pas la vie à ce qui est mort.

Ces tristes conséquences du péché nous révèlent cette vérité que nous avons souvent constatée déjà; c'est le moral qui fait le physique. ce sont les causes de l'ordre intellectuel qui créent les effets de l'ordre matériel; ce sont les actes de la volonté mauvaise, dévoyée, viciée qui deviennent des nerfs et des muscles malades, un cerveau détraqué, une chair corrompue. C'est la vie morale des pères qui fait la vie physique des enfants, leur chair, leurs muscles, leurs nerfs et leurs cerveaux. Quant à la guérison, si elle est encore possible, voici ce que répond la science: « Le traitement moral est seul capable de régénérer. » (1) ¹

On connaît cette idée de nos pères qu'un être infirme ou idiot est une faveur spéciale de Dieu, dans une famille, une personne sacrée. La famille comprenait inconsciemment que le pauvre infirme pâtissait pour ses ascendants, qu'il expiait leurs fautes; c'étaient leurs vices à eux, des vices qui remontaient très haut peut-être, dont les conséquences retombaient ainsi sur lui; il était le bouc émissaire des infractions multiples à la loi morale. C'est ainsi qu'il y a souvent dans le sein des masses de ces pressentiments étranges, de ces intuitions profondes qui devançant pendant de longs siècles les découvertes de la science.

Si toute expiation de crimes passés est en fin de compte un bienfait, une nécessité morale, une purification des souillures communes, nos pères avaient raison; l'infirme ou l'idiot est un présent de Dieu, et il était beau à eux de l'entourer d'une douce commisération, lui qui n'avait rien fait et qui supportait tout.

(1) Morel, Traité des dégénérescences.

CHAPITRE X

LA RÉDEMPTION. — L'ACTION DE DIEU DANS LE MONDE. —

LA LIBERTÉ.

L'immoralité, c'est-à-dire une volonté mauvaise, se transmet héréditairement au moyen d'organes façonnés à son image, imprégnés de son esprit. Les tendances mauvaises et les instincts pervers asservissent l'homme qui souvent n'a rien fait qu'en hériter ; ils arrivent à détruire l'intelligence elle-même, ils anéantissent l'individualité. Le mal se propageant, la communauté finit par disparaître. Seule la moralité est capable de refaire ce que l'immoralité a défait ; seule la volonté bonne peut recréer ce que la volonté mauvaise a détruit. Mais d'où viendra cette volonté bonne ?

Il y a d'abord un fait qu'il importe de bien mettre en lumière, c'est que la régénération de l'individu ne peut se faire que dans une communauté morale. Déjà nous avons vu en parlant de l'instinct et des facultés intellectuelles des animaux, que ces instincts et ces facultés ne se produisaient que dans un organisme social, qu'en dehors de cet organisme ils n'existaient plus, qu'en en gênant la formation, on amenait la disparition des instincts les plus perfectionnés. et le retour des animaux à une sorte d'état de barbarie. De même le développement des idées morales parmi les hommes est solidaire de la constitution et du développement des organismes sociaux. Il y a entre ces deux choses, la formation des individualités morales et la formation des sociétés, correspondance étroite et mutuelle réaction tout le long du commun développement. Tant valent les individualités morales, les unités vivantes du corps social, tant vaudra le corps social lui-même. Tant vaut le corps social, ce vivant d'une espèce supérieure, tant vaudra l'individualité morale. De là l'extrême importance aujourd'hui trop méconnue de la forte constitution des communautés religieuses. Je n'entends pas par là la constitution des grandes communautés religieuses. La liberté se développant, il y aura d'abord une ère de fractionnement. Nous en voyons les débuts, et c'est pourquoi nous assistons à tant de tâtonnements et de misères. Mais ces communautés plus petites serviront à raviver la vie religieuse. Quand celle-ci sera plus intense, elle se créera l'organisme qui lui convient. qu

n'aura rien de commun avec l'immense tentative de l'Eglise romaine, qui n'aura sans doute que de lointaines analogies avec les sociétés religieuses créées au XVI^e siècle. Quoi qu'il en soit de ces vues, la puissance morale qui doit régénérer les individus (tous doivent passer par cette régénération) ne s'est jamais exercée que dans les communautés religieuses et par leur entremise. Sans doute cette puissance est indépendante des formes sociales ; mais ce n'en est pas moins par leur entremise qu'elle agit. En second lieu nous sommes préparés par tout ce qui précède à démêler le rapport qui existe entre l'homme et la moralité. Evidemment, c'est l'homme qui sur cette terre produit la moralité ; c'est par lui qu'elle s'exprime ici-bas ; il est son organe, sans lui, sans ses efforts, elle ne se lèverait pas sur l'horizon de cette terre.

Mais il est encore plus vrai de dire que c'est la moralité qui fait l'homme, que sans moralité l'homme n'existerait pas, et qu'entre ces deux choses, l'homme et la moralité, il y a dans notre humanité une connexion étroite et profonde. Mais le fait primordial, fondamental, le fait initial, c'est la moralité. La moralité est au début de la vie humaine comme principe et comme germe ; et il y a du commencement à la fin entre l'effet qui est l'homme et la cause, qui est la moralité, une perpétuelle action et réaction ; la cause engendrant l'homme d'abord, l'homme créant la cause ensuite ; celle-ci réagissant de nouveau sur l'homme, et l'homme créant de nouveau d'une façon plus parfaite cette cause qui agira de nouveau sur lui comme principe de vie, de développement éternel. Mais je le répète, le fait initial, le fait créateur, c'est la moralité.

Et la moralité n'est un principe initial et créateur que parce qu'elle repose en dernière analyse sur la réalité cachée et profonde, qu'elle est le rapport intime et réel qui unit dans ce vaste univers les phénomènes à leur cause ; parce qu'elle est une des faces par où l'Incognoscible se révèle à nous, en nous créant nous-mêmes, la plus belle, la plus merveilleuse, la face de la justice, de la sainteté. Il y a malgré les apparences une aspiration profonde dans l'univers, c'est l'aspiration vers la justice ; il y a un désir immense, c'est le désir de sainteté. Et cette aspiration, ce désir, cet appel, cette voix d'en haut, c'est la voix de Dieu à mon cœur, c'est l'appel de l'Eternel au monde, c'est l'action incessante de la puissance divine sur la création souillée et qui se relève.

L'essence des êtres et des choses, des choses physiques, matérielles comme des êtres animés, c'est la moralité. Les grandes lois du monde,

les lois universelles produisent la nature physique d'abord, l'univers matériel. Et ce sont ces mêmes lois qui de transformations en transformations, d'équivalences en équivalences, se résolvent en lois morales, produisent la moralité. C'est ce qu'a très bien vu M. H. Spencer, et c'est ce qui fait la haute valeur de son système. Oui ce sont ces mêmes lois du monde physique qui se résolvant en chaleur, en électricité, en magnétisme, subissent d'autres métamorphoses encore et finissent par produire les êtres vivants, les êtres intelligents, et enfin, métamorphose dernière que toutes les autres préparaient et vers laquelle elles tendaient toutes, finissent par produire l'être libre, la volonté libre, la conscience morale et religieuse, l'union avec Dieu, principe absolu du monde. Toute la nature est morale depuis le commencement jusqu'à la fin, depuis le monde inorganisé jusqu'à la volonté libre, jusqu'à l'être religieux qui lève vers le ciel un cœur affranchi des tendances inférieures et grossières, et s'adresse au principe suprême des êtres en l'appelant : mon Père !

Eh quoi, dira-t-on, vous n'êtes pas scandalisé quand vous entendez la science affirmer que l'homme est sorti de la même cellule que tous les végétaux et tous les animaux. Absolument pas. Le fait n'est pas encore démontré, mais le fût-il que cela n'atteindrait en aucune façon ni notre foi ni nos espérances. Nous dirons avec M. Secrétan : « Au point de vue de la série des causes et des effets, il faut reconnaître sans hésiter que l'homme ayant apparu dans le temps au sein de la nature est un produit des forces de la nature. Mais en accordant au matérialisme tout ce qu'il demande, nous ne lui accordons rien du tout. La question est de savoir ce que c'est que la nature, et d'où vient la nature. La raison nous répond par l'ordre des buts. La raison nous dit que si Platon sort du singe et le singe de la cellule, c'est que Platon était dans la cellule. Un bon microscope l'y aurait montré, un bon chiffreur aurait calculé l'heure de sa naissance. Le microscope, c'est l'œil de Dieu, le calculateur, c'est Dieu. Le matérialisme n'est fort que de ses oublis volontaires et de la distraction de ses disciples. C'est une gageure insensée que de vouloir faire sortir la vie de ce qui n'a pas vie et la raison de ce qui n'a pas la raison... Autre est le champ de la science empirique, autre la sphère de la philosophie. L'être intelligent sort avec le temps du chaos des molécules diffuses. Tel est le fait que la science empirique essaie aujourd'hui d'établir. Il lui appartient de l'établir, il ne lui appartient pas de l'interpréter. Acceptant ce fait lorsqu'il sera prouvé, la philosophie en conclura que si l'esprit pouvait sortir tardivement des molé-

cules, c'est que primitivement il circulait entre les molécules. Ce qui paraît le dernier est en réalité le premier. Ce qui se déploie était impliqué dans les phénomènes antérieurs. Ce qui existe actuellement était d'abord virtuellement. Toute pensée sort d'un germe, et ce qui est en germe dans la nature subsiste idéalement dans la Pensée. L'esprit n'arriverait pas en son temps si l'esprit n'était pas éternel. » (1)

Les grandes lois naturelles du monde se résolvent en liberté. Ces lois s'appuient sur l'Absolu, sur Dieu. Elles sont des manifestations de l'action de Dieu dans le monde. Car il n'y a rien de vivant dans le monde que ce que Dieu y met. Le Dieu des chrétiens est un Dieu tellement présent, tellement immanent au monde, qu'il en accompagne le développement depuis le commencement jusqu'à la fin, en y manifestant de plus en plus sa présence. La puissance divine est au fond de tout progrès, de toute évolution sur cette terre ; elle est le progrès lui-même, j'entends le progrès véritable, le progrès moral, l'évolution de la vie supérieure, l'éclosion et l'épanouissement de la conscience. C'est elle qui inspire tous les mouvements vers le bien des cœurs et des intelligences, elle qui donne aux prophètes leurs visions d'avenir, qui soulève les consciences et leur ouvre des horizons nouveaux, qui travaille l'humanité par la soif de la vie, du bonheur, de la sainteté. Elle fait éclore la liberté humaine et l'aime assez pour la respecter. Elle l'aide doucement de ses conseils, la fortifie, l'élève. Elle la pénètre si bien que cette volonté, essence même de l'homme, est en même temps d'essence divine, œuvre de la grâce et grâce elle-même, distincte de l'homme et pourtant l'homme lui-même ; le trait-d'union entre la créature et le Créateur ; Dieu en nous et nous en Dieu. Depuis le commencement jusqu'à la fin, la puissance de Dieu est associée à l'œuvre humaine. Dieu aima tellement l'humanité perdue que pour la sauver en lui rendant la liberté, il s'unit à elle d'une union effective et intime. C'est réellement que Dieu a souffert avec nous, pâti avec nous, traversé avec nous les douloureux enfantements et les lentes agonies. J'entends à travers les siècles les gémissements de Dieu sur son œuvre. Ce n'est pas au Calvaire seulement que Jésus-Christ porta le poids de nos péchés et de nos misères. Il était avec nous aux premiers âges du monde, comme il est avec nous depuis sa vie terrestre. Jésus-Christ est toujours sur la croix. Et quand nous pleurons les larmes du doute et nous nous agitions dans les luttes morales, écoutons bien, nous

(1) Ch. Secrétan, *Philos. de la Liberté*, II L'Histoire, 3^e éd. p. 188.

entendrons sa voix nous murmurer comme à Pascal : « Ne crains rien, tu ne me chercherais pas ainsi, si tu ne m'avais déjà trouvé. »

La quantité de liberté qu'il y a dans le monde mesure la quantité de puissance que Dieu a déployée dans le monde. C'est parce que Dieu est à l'œuvre dans le monde que nous croyons au progrès indéfini du monde, à son relèvement, à sa restauration finale. La géologie prouve qu'il y eut une époque où notre globe terrestre n'était qu'une immense sphère gazeuse, qu'il était seulement matière pour employer un terme tout à fait impropre. De nos jours une certaine quantité de vie et de liberté en est sortie. C'est que toute cette masse prétendue matérielle doit se convertir en vie et en liberté. D'innombrables quantités de germes, des masses prodigieuses d'infiniment petits, attendent dans le sein de ce laboratoire immense de la terre, l'heure de leur ascension vers les régions supérieures de l'esprit et de la liberté. Ils ont cette heure fixée au livre de Dieu. Quand sonnera la minute de leur développement, ils entreront eux aussi dans la carrière. Dans la voie royale de l'esprit et de la liberté que Jésus-Christ nous a ouverte, passera toute l'humanité et à sa suite la terre entière qui fait partie elle-même de la grande humanité.

Tous ce que nous venons de dire montre bien dans quel sens nous entendons ce mot de liberté. Longtemps on a voulu que l'homme fût libre, c'est-à-dire maître de se diriger à droite et à gauche, d'agir d'une façon ou d'une autre en bien ou en mal, à la lueur des lumières qu'il puisait dans une conscience absolue, départie aux hommes en quantité à peu près égale. La philosophie a dû beaucoup en rabattre de ses affirmations sur la liberté. On applaudissait à Erasme écrivant son *Libre Arbitre*, et on honnissait Luther lui répondant par son *De Servo Arbitrio*. Or il s'est trouvé qu'Erasme avait tort et Luther raison. L'homme est déterminé dans toutes les parties de son être, voilà ce que la science et la philosophie reconnaissent de concert aujourd'hui. Et celle-ci pour sauver la moralité de l'homme est obligée d'emprunter au christianisme sa conception de la liberté. La liberté n'est pas autre chose que l'affranchissement de l'être des tendances basses et inférieures, sa soumission, son obéissance aux tendances supérieures, aux lois élevées de sa nature. La liberté c'est ce que la Bible appelle le salut. La philosophie dans un prochain avenir n'aura d'autres ressources que de se faire chrétienne ou de tomber dans un fatalisme où sombreront toute philosophie et toute moralité, et où l'humanité livrée au règne exclusif de ses appétits et de ses passions retournerait rapidement à l'âge de la licence, à la primitive barbarie. De

plus en plus le christianisme et le fatalisme vont se trouver seuls en présence. Le christianisme qu'on a si souvent accusé de nier la liberté humaine sera bientôt le seul à la défendre, le seul à y croire, parce qu'en lui seul s'exerce cette puissance qui soulève l'univers, l'arrache aux étreintes des lois inférieures qu'il convertit en liberté et en moralité. La philosophie spiritualiste qui mettait la liberté au début comme force causale, reculant pas à pas devant la science qui ne voit rien (et en tant que science elle a raison) au-delà du déterminisme de lois fatales, en est réduite à placer la liberté au terme de l'histoire comme cause finale (A. Fouillée). Et d'autre part le déterminisme ne pouvant fermer les yeux à la réalité qui lui montre la vie consciente et morale s'épanouissant à la surface de cette terre, cherche à faire sortir cette conscience et cette moralité du sein même des lois inconscientes et fatales. L'idéalisme (A. Fouillée) ou plutôt le stoïcisme est suspendu en l'air, il ne résout rien, il ne mène à rien, l'air lui manque et la vie, il est mort-né. Le mécanisme (H. Spencer) n'arriverait pas à la moralité à la fin, si la moralité n'était pas au commencement, et au reste il ne nie pas absolument qu'elle y soit, il n'en sait rien, il n'affirme rien. Seul le christianisme donne un sens et une réalité à ces deux systèmes. Il en fait la synthèse dans tout ce qu'ils ont de légitime. Oui, il n'y a que des lois dans cet univers, Dieu n'agit pas autrement que par des lois ; ce serait lui insulter que de parler autrement. Nous sommes mécanistes avec M. H. Spencer. Oui, dirons-nous encore, il n'y a de liberté dans ce monde que la moralité, et la liberté est la délivrance des tendances inférieures de l'être, son développement d'après la loi de sa nature qui est précisément la liberté. La liberté est le but où nous tendons. Nous ne l'avons pas, nous l'aurons. Nous sommes idéalistes avec M. A. Fouillée. C'est que le mécanisme du monde est pour nous la liberté en germe. C'est que ce mécanisme repose sur Dieu et qu'il se convertira en liberté. Il s'y est déjà converti en Jésus-Christ, il s'y convertira en chacun de nous. La nature toute entière se résoudra en liberté. Et cette liberté demeure pour nous la terre promise, le royaume du Père celeste, l'âge d'or où tous les cœurs battront les pulsations d'un même amour au sein de l'unité, au sein du bonheur reconquis.

Cette liberté, disons-nous, Jésus-Christ l'a reconquise pour nous. Libre il a échappé à la fatalité des lois de ce monde. C'est pourquoi il est le maître de la nature et la nature reconnaît en lui son maître. Elle lui obéit. Nous croyons à cela en reconnaissant d'ailleurs toute dépendance à la science historique (nous ne disons pas aux sciences

naturelles qu'on a voulu bien mal à propos faire intervenir en ces questions où elles n'ont rien à voir) en face des documents qui relatent les faits de la vie terrestre de Jésus-Christ. Résurrection radieuse de Jésus-Christ. La vie éternelle affirmée démontrée. L'autre monde rendu palpable. La poitrine se sentant dégagée et le cœur respirant à l'aise.

Il y a un corps matériel et il y a un corps spirituel. C'est ce corps spirituel revêtu par Jésus-Christ que nous devons peu à peu revêtir en nous dépouillant de notre corps mortel. C'est ce corps spirituel que l'humanité, que la nature entière doit elle-même revêtir. L'hérédité pour nous tend vers ce but. L'hérédité morbide entraîne les individus à la dissolution et à la mort ; elle est la grande ouvrière du néant. Mais il est une autre hérédité, celle du salut, celle de la régénération qui entraîne la série des êtres vers les régions supérieures de l'esprit ; elle est la grande ouvrière de la vie.

Et il y a une humanité nouvelle qui a sa racine en Jésus-Christ, et qui lentement se développe à travers les siècles dans les formes et d'après les lois de ce monde. Seulement les lois de ce monde en cette humanité nouvelle subissent leur dernière et, semble-t-il, leur définitive évolution. Éternelles et immuables parce qu'elles reposent sur Dieu, ces lois ne sauraient être détruites : les savants ont raison de croire en leur immutabilité. Essentiellement diverses d'aspect et de forme dans les produits qui résultent d'elles, ces lois manifestent une foule d'êtres qui vont se développant à l'infini : les chrétiens ont raison de croire à leur transformation, à une terre nouvelle et à des cieux nouveaux. C'est de Jésus-Christ que l'humanité sauvée tire toute sa vie ; c'est sur lui que repose tout son avenir ; c'est la plénitude de sa vie qu'elle doit exprimer dans des êtres de plus en plus parfaits. Toute créature aspirant à la vie doit s'enter sur le corps de l'humanité chrétienne pour participer à son salut, à son évolution suprême, à son éternité.

Avec M. H. Spencer nous saluons l'aurore d'une adaptation supérieure des êtres, nous voyons venir (dans un temps, hélas ! combien lointain !) la disparition des guerres fratricides ; puis plus tard encore la diminution, l'extinction de l'égoïsme reculant de jour en jour devant les progrès de l'altruisme qui modifiera à son image les nerfs et les cerveaux, les organismes moralisés. La sympathie de ces courants puissants sillonnera les couches profondes de cette humanité de l'avenir ; la lutte entre les individus, les compétitions, la ruse, la dissimulation faisant place à l'universelle bonne volonté des uns envers les

autres, les sentiments affectueux et bienveillants gouverneront les actions, la physionomie délivrée de toute contrainte exprimera librement les mouvements du cœur et de l'âme sur qui ne pèsera plus le poids si écrasant souvent de la dissimulation et de la retenue ; le langage et les mots comme la physionomie se chargeront d'émotion, de sympathie, d'amour, tout sera libre, tout étant moral ; il se fera un magnifique état d'équilibre, d'apaisement, de bonheur.

Mais appuyé sur les faits, éclairé de l'expérience des générations passées, nous croyons, contrairement à M. H. Spencer, qu'il n'y aura dans cet état d'équilibre, dans ce royaume de la paix et du bonheur, rien de fatal ni de mécanique, que tout sera le fruit des libres efforts des hommes, de la volonté bonne, purifiée, travaillée de plus en plus par cette puissance de Dieu qui l'a fait éclore du monde de la fatalité au monde de l'esprit immortel ; nous croyons aux horizons infinis, à la vie éternelle, au développement sans fin.

Quel sera le terme de ce développement ? Que seront cette terre nouvelle et ces cieux d'en haut ? Que sera cet organisme final et ce corps de l'esprit ? Dieu le sait. Pour nous, nous ne distinguons que des lueurs vagues encore vers l'aube blanchissante de l'avenir. Mais mesurant du regard le chemin parcouru depuis les premiers âges de l'époque quaternaire, et jetant nos yeux sur l'œuvre de Jésus-Christ et la croix du Calvaire nous sentons la confiance nous envahir, et de magnifiques espérances font battre notre cœur.

Que si parfois, voyageurs fatigués sur cette route si poudreuse encore et si brûlée de l'avenir nous sommes atteints de découragement, repassons dans nos cœurs les promesses que Dieu nous a faites, elles sont immuables ; et rappelons-nous que la science elle-même nous invite à être purs et saints, joyeux, fiers, actifs et nobles, jamais dissimulés ou hypocrites ; que les sentiments bons et les pensées tortes de nos cœurs et de nos âmes seront chez nos enfants une chair et des nerfs sains, un organisme moralisé, et que c'est là le plus bel héritage que nous puissions leur laisser.

Vu : le doyen,

F. LICHTENBERGER.

Vu et permis d'imprimer :
Le vice-recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
CHAPITRE I ^{er} . L'hérédité. — Coup d'œil historique. — Les Lois.....	1
CHAPITRE II. L'instinct et l'hérédité.....	16
CHAPITRE III. Les Facultés mentales des animaux et l'hérédité. — Action de l'organisme social.....	20
CHAPITRE IV. Ch. Darwin, l'Instinct social.....	36
CHAPITRE V. M. Herbert Spencer, l'Organisme moral.....	33
CHAPITRE VI. Les temps préhistoriques.....	54
CHAPITRE VII. Le Développement de la Moralité.....	60
I. L'âge de la Licence.....	60
II. L'âge de la Servitude.....	65
III. L'âge de la Liberté.....	70
CHAPITRE VIII. La Conscience.....	78
CHAPITRE IX. Le péché, l'hérédité morbide.....	83
CHAPITRE X. La Rédemption. — L'action de Dieu dans le monde. La liberté.....	89

